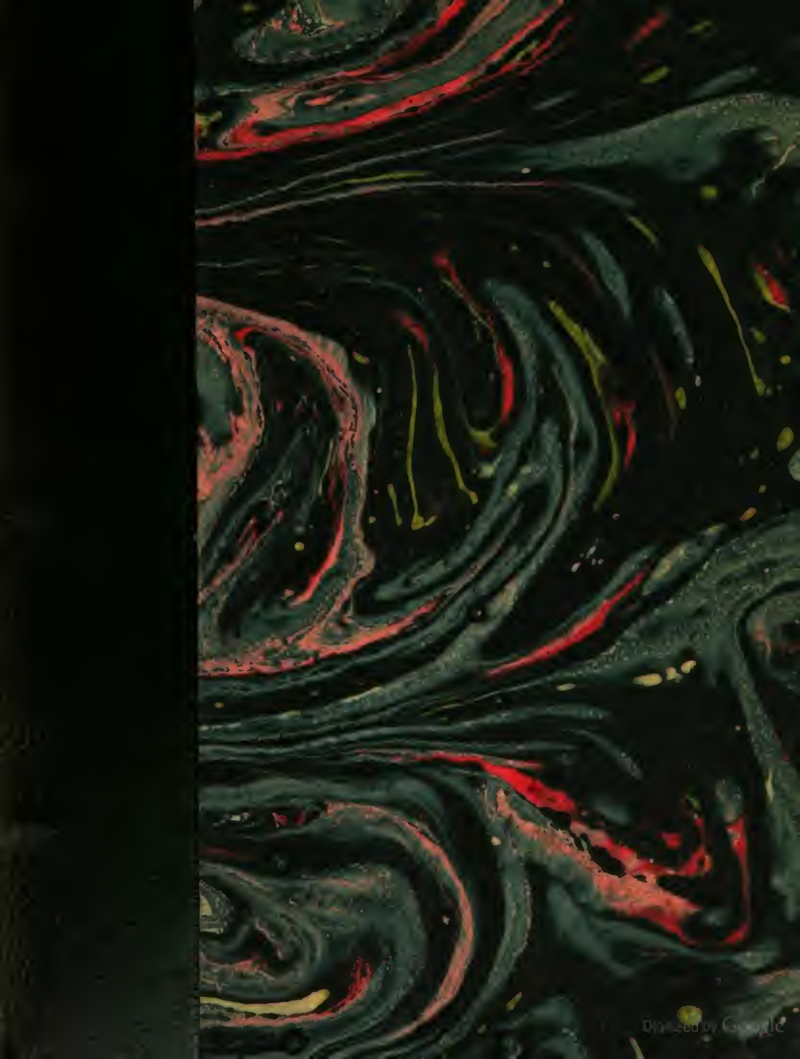






M. A. Porthmann — en [illegible]
de la bonne amitié
— Cherbourg

BIOGRAPHIE

DE

HENRI MONDEUX

LE JEUNE PATRE CALCULATEUR DE LA TOURAINE,

PAR

EMILE JACOBY,

SON PROFESSEUR.

SIXIÈME ÉDITION.

—

PARIS.
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.
1846.

BIOGRAPHIE

DE

HENRI MONDEUX.



Fécamp. — Imp. et Lith. de I. VASSELIN.

BIOGRAPHIE

DE

HENRI MONDEUX

LE JEUNE PATRE CALCULATEUR DE LA TOURAINE,

PAR

EMILE JACOBY,

SON PROFESSEUR.

SIXIÈME ÉDITION.

—

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS.

I.

INTRODUCTION.

Je ne publierais point cette nouvelle biographie, si je n'avais pas à répondre aux innombrables questions qui me sont, chaque jour, adressées relativement à Mondeux.

J'ai d'abord fait paraître, en 1839, une petite notice dans le *National de l'Ouest* (1) ; la *Jeune Touraine* (2) en donna une plus complète à ses lecteurs en 1840, et, à la fin de cette même année, c'est-à-dire deux mois après notre arrivée à Paris, le *Siècle* voulut bien en accueillir une plus complète encore et rendue plus intéressante aussi par les circonstances. Le rédacteur en chef de la partie littéraire de ce

(1) Journal de Nantes, rédigé par M. Mangin.

(2) La *Jeune Touraine* est un journal qui parut quelque temps à Tours en 1840; je fus l'un de ses fondateurs et j'en dirigeai la rédaction jusqu'à mon départ, pour Paris, avec Henri Mondeux.

journal y ajouta même une note beaucoup trop flatteuse pour que j'oublie aujourd'hui de le remercier de sa bienveillante indulgence. Presque tous les journaux de Paris et un grand nombre de journaux des départements reproduisirent cette petite notice biographique ; plusieurs ouvrages destinés à la jeunesse s'en emparèrent et l'arrangèrent de manière à ce qu'elle entrât dans leur cadre. Il n'est pas jusqu'aux almanachs de tous les formats qui ne l'aient transformée à leur guise, pour la pouvoir revêtir d'une griffe quelconque. J'ai même ouï dire que des coureurs de foire la vendaient dans un petit recueil de faits *extraordinairement curieux*, tels que le célèbre combat de Mazagran, l'empoisonnement Lafarge et la triste fin de Peytel.

Cependant, quand Henri Mondeux eut été présenté à l'Académie des Sciences, quand le ministère de l'instruction publique eut rejeté le vœu de l'Académie, quand l'abandon des hommes sur l'appui desquels il devait compter fut une chose avérée, et que, alors, il fut contraint de se produire en public, je préparai une travail plus long et plus sérieux que les précédents sur la vie et les facultés de Henri Mondeux. Je me disposais à le livrer à la publicité, quand cédant, et pour cause (1), aux conseils de quelques amis, je remis mon manuscrit à l'un d'eux, M. Hippolyte Barbier, dont je connaissais la plume spirituelle et piquante, en lui laissant toute latitude pour couper, retrancher ou ajouter.

M. Hipolyte Barbier était plus à même que qui que ce fût d'obser-

(1) Je dépendais alors de M. le ministre de l'instruction publique, par ma position de directeur d'une maison d'éducation, et de M. le ministre de la guerre, comme faisant partie de la réserve de 1835. Je n'avais point contracté d'engagement avec l'Université.

ver Henri, de connaître ses goûts, ses penchants, car il l'avait vu en séance, même avant notre arrivée à Paris, et depuis lors nous avons vécu dans une certaine intimité. Personne mieux que lui ne pouvait donc remplir mes intentions.

Malheureusement, pour satisfaire l'éditeur, il sacrifia trop le fond à la forme. Il fit une histoire piquante, mais souvent inexacte. Il refondit tout mon manuscrit, transporta à la fin des anecdotes qui appartenaient au commencement, en ajouta quelques-unes que Henri lui raconta ou dont il avait été lui-même le témoin, et qu'il embellit de toute la richesse de son style ; puis enfin laissant courir sa plume un peu trop loin, selon les caprices de son imagination, il esquissa quelques scènes qui auraient dû être passées sous silence, soit parce qu'elles manquent d'une rigoureuse exactitude, soit parce qu'elles ne sont pas à leur place dans un ouvrage de cette nature.

D'ailleurs, si toutes ces notes, qui ont paru à l'époque où nous étions à Paris, pouvaient alors satisfaire la curiosité des personnes qui s'intéressaient le plus vivement au pâtre calculateur de la Touraine, elles ne sont plus utiles aujourd'hui. Henri Mondeux a grandi ; au lieu d'un enfant nous avons un jeune homme, et on ne peut plus dire du jeune homme ce qu'on disait de l'enfant. Il y a cinq ans, Henri venait frapper à coups de houlette à la porte de l'Institut de France ; aujourd'hui il a cinq ans de voyages et d'études, et, pendant ce laps de temps, tous mes efforts ont tendu au même but : transformer le petit sauvage de Montlouis en un citoyen loyal et vertueux ; faire du pâtre calculateur un mathématicien distingué, un homme utile à la science et à son pays.

Henri semblait promettre beaucoup pour l'avenir, et la société, bien

qu'elle se soit montrée fort indifférente à son égard, est presqu'en droit d'exiger de lui tout ce qu'il promettait. Il faut donc que je dise, c'est donc mon devoir de dire de quelle manière il a employé son temps, quels moyens j'ai dû mettre en pratique pour développer sa passion favorite, pour *harmoniser* ses facultés intellectives, pour *équilibrer* ses différents genres de mémoire et faire naître chez lui les sentiments qu'une mauvaise éducation avait refoulés au fond de son cœur. Il faut que je dise aussi quels résultats ont amené et ces moyens et mes efforts.

Enfin, en présentant Henri Mondeux à l'Académie des Sciences, en refusant les propositions de M. le ministre de l'instruction publique, en offrant ensuite à l'admiration de la foule ce phénomène intellectuel, j'ai assumé sur ma tête, je le sais, une grande responsabilité. Je dois donc dire les motifs qui m'ont fait agir ainsi et faire connaître les résultats de mes actes.

Ainsi, dans cette notice, je ne me borne plus à raconter les aventures ou les incartades du petit vagabond de Montlouis ; j'y consigne, autant qu'il m'est permis de le faire aujourd'hui, toutes mes observations sur le prodige qu'il m'a été donné de suivre pas à pas pendant sept années consécutives.

Peut-être ces observations seront-elles de quelque utilité pour les hommes de la science, car tous ceux qui ont vu Henri Mondeux, l'ont admiré ou critiqué, mais personne n'a songé à l'étudier sérieusement.

Les phrénologistes en ont souvent parlé, mais seulement pour constater qu'il a la bosse du calcul très développée. Les physiologistes se sont tus ; M. de Tarade seul, dans sa *Physiologie à l'usage des gens du monde*, en dit quelques mots : encore ne le cite-t-il

que comme une preuve du développement que peut acquérir une faculté soumise à un exercice constant ?

Quelques auteurs religieux ont aussi parlé de Henri Mondeux : Monseigneur l'évêque d'Annecy (Savoie), le cite dans son Mandement de 1844, comme un de ces prodiges que Dieu envoie sur la terre pour confondre les orgueilleux savants de notre époque. Et M. Madrolle lui consacre dans son ouvrage : *Dieu devant le siècle*, un long chapitre du style qu'on lui connaît et qu'il n'est pas donné à tout le monde de comprendre.

Quant aux mathématiciens, ces hommes de la science par excellence, qui auraient dû être si avides de chercher dans cette belle intelligence quelques secrets de la nature, ils se sont contentés de jouer aux mathématiques avec Henri Mondeux et de constater qu'il était digne de la réputation qu'il s'est acquise.

Parmi les sociétés savantes qui ont voulu voir de près le célèbre pâtre, je nommerai celles de Genève, de Saint-Quentin, d'Aix-la-Chapelle, d'Amiens, de Nantes, etc., etc. Toutes ces sociétés ont fait calculer Henri Mondeux, mais il n'est sorti de leur examen, que je sache du moins, autre chose que le rapport de M. le baron Cauchy à l'Académie des Sciences de Paris et un petit mémoire de la Société Royale Académique de Saint-Quentin, par M. l'ingénieur Bonnet, mémoire qui trouvera sa place dans le traité de calcul mental que je me propose de publier prochainement.

Et pourtant quel sujet était plus digne de l'attention et de l'intérêt des hommes instruits et des hommes en pouvoir ?... Quel enfant méritait mieux que Mondeux qu'on s'occupât de son éducation et de son avenir ?

La presse tout entière, je me plais à le constater, a voulu venger le pauvre pâtre de l'indifférence coupable des hommes qui lui devaient aide et protection ; mais elle n'a pu obtenir que ces mémorables paroles d'un ministre de l'instruction publique : « *Que voulez-vous que j'y fasse!* » M. Villemain, en parlant ainsi, ne semblait-il pas vouloir se venger du mathémacien d'Alembert, qui aurait dit en parlant de littérature : « *Qu'est-ce que cela prouve?* »

Nous devons donc une profonde reconnaissance à la presse, car tous les journaux ont secondé nos efforts, tous nous ont prêté un généreux appui. Henri Mondeux, j'en suis persuadé, ne l'oubliera jamais, et si d'ailleurs la mémoire lui faisait défaut, il pourrait retremper ses souvenirs dans un album que je lui conserve précieusement. Il y retrouverait tous les encouragements qu'il a recueillis à différentes époques, toutes les preuves de sympathie qui lui ont été données.

Peut-être Mondeux retournera-t-il quelque jour à Paris, dans un autre but que celui qui l'y conduisait enfant. J'espère alors qu'il trouvera parmi les journalistes de toutes les opinions un accueil aussi bienveillant et aussi désintéressé que celui dont ils l'ont précédemment gratifié.

II.

Notre siècle a été fécond en prodiges de toutes sortes. La littérature, la musique, la peinture, la statuaire et les sciences ont vu et voient chaque jour surgir de leur sein des enfants qui sans étude, sans règle, sans art, sans autre maître que la nature, sont venus se placer tout d'un coup au même rang que ces hommes qui ont consacré toute leur vie à l'étude et qu'on décore du titre de savants.

Ce sont des enfants qui aujourd'hui appellent la foule dans les concerts; ce sont des enfants qui provoquent les bravos de la multitude. C'est d'abord Listz qui vient émerveiller le monde par son talent prodigieux; c'est Thereza Milanollo, cette belle enfant d'Italie qui, avec son archet magique, arrache à ses auditeurs des larmes de bonheur et

de joie; c'est sous le ciseau d'un berger forésien que naît le sublime Spartacus, c'est le pinceau d'un pâtre flamand qui ressuscite en Belgique l'école de Rubens; c'est Hégésippe Moreau, Elisa Mercœur qui chantent sur leur luth divin les beautés de la nature et la grandeur de Dieu; c'est enfin Vito Mangiamelle, le pâtre de la Sicile, et Henri Mondeux le pâtre de la Touraine, qui viennent étonner tous les savants de l'Europe par une prodigieuse mémoire pour les nombres et par une faculté mathématique d'une incroyable puissance.

On peut concevoir qu'un enfant qui vit dans l'isolement s'amuse à sculpter le manche de sa houlette ou à reproduire sur le sable ses moutons ou ses chèvres; on comprend encore qu'il aime à répéter les chansons qu'il entend, ou se laisse emporter à imiter les ouvrages qui lui tombent sous la main; il est dans la nature de l'homme d'imiter. Mais que des bergers qui ne savent ni lire, ni écrire, qui n'ont jamais vu un chiffre s'occupent pour charmer les loisirs de la solitude, de la science des nombres, ceci ferait croire à la révélation, à l'innéité des idées. En effet, quoi de plus difficile et de plus ennuyeux que cette science? Quelle jouissance pour le cœur? Quel charme pour l'esprit? — Les enfants ne l'abordent ordinairement qu'avec humeur et dégoût; les hommes qu'avec crainte et répugnance; et pourtant, nous voyons une foule de petits paysans qui n'ont pas d'autre récréation de l'esprit; et pourtant un grand nombre de campagnards acquièrent une telle habitude de manier les nombres, qu'ils peuvent de mémoire résoudre des problèmes que nous ne pouvons résoudre, nous, que la plume à la main et au moyen de l'algèbre.

Qu'a-t-il manqué à ces enfants, à ces hommes pour qu'ils fussent des savants? l'occasion de se faire entendre, l'occasion de s'instruire.

— Peut être aussi ce feu sacré qui anima les Descartes, les Valentin Duval, les Galilée, les Vaucanson, les Pascal, les Watt et les Newton, ne souffla-t-il point sur eux? peut-être cette voix intime qui parla peinture à Giotto, sculpture à Foyatier, poésie à Elisa Mercœur, musique à Théréza Milanollo, sous les voûtes de la somptueuse collégiale de Savigliano, et mathémathiques à Monge, Nicolet, Poisson, De Lagrange, etc., etc., ne fit-elle rien vibrer en leur âme ?...

Si l'on a compté un grand nombre de petits prodiges dans les arts, la science du calcul a eu aussi les siens, qui malheureusement sont restés presque tous ignorés. Outre ceux que j'ai nommés, j'ai trouvé, dans le cours de mes voyages et de mes recherches, d'autres noms moins célèbres, mais qui méritent d'être cités dans les annales de la science.

D'abord, personne n'a oublié cette célèbre dame de Lautré, dont parle madame de Genlis, qui faisait des multiplications de nombres de huit chiffre s à chaque facteur, et pour laquelle tous les savants de l'époque préparaient des problèmes qu'elle résolvait dans les salons, au milieu des conversations les plus frivoles. Ensuite vient Dinner, berger des environs de Stuttgard, qui fut placé dans un gymnase pour y suivre des cours réguliers de mathématiques et qui, pourtant, eut de la peine à devenir maître d'école: puis Pierre Annich, le pâtre du Tyrol, qui opérait sans le secours des chiffres et voyait les nombres comme s'ils avaient été écrits devant lui : il passa comme un météore sans laisser de traces après lui ; puis Judéiah Buxton, jeune berger américain, qui n'aimait que le calcul et s'ennuyait partout où il ne pouvait calculer ; celui-ci encore disparaît sans qne l'on sache ce qu'il est deveuu. Enfin, dans un temps plus rapprocché, on cite Ze-

rald Colborn, qui vint en France et fut placé au lycée impérial, et George Bidder instruit par les soins de lord Brougham. Que sont devenus ces deux derniers ? Zerald, au dire de quelques ingénieurs qui ont été ses condisciples, ne faisait rien au collége, sinon des calculs de mémoire; il ne voulait ou ne pouvait rien apprendre, et l'un de ses compatriotes m'a assuré, tout dernièrement, que ce même Zerald Colborn, ce calculateur prodigieux dont les phrénologistes montrent le crâne comme un crâne type de mathématicien, est aujourd'hui simple pasteur daus une pauvre petite bourgade des Etats-Unis. Et Georges Bidder, dont le docteur E. Debout et plusieurs autres phrénologistes ont dessiné le crâne en présentant les différentes modifications que l'éducation a fait subir à sa constitution, est-il un grand mathématicien? Non. — Georges Bidder, malgré le développement considérable du frontal et la singulière dépression de l'occiput, est tout bonnement un comptable ordinaire, très ordinaire à dette nationale d'Angleterre (1).

A tous ces noms, je pourrais ajouter ceux d'un domestique de Chartres, qui résolvait les problêmes qu'on donnait en devoir à son jeune maître ; un petit goujat de Saint-Amand (Cher), qui est venu se faire interroger par Mondeux dans la séance que nous avons donnée dans cette ville, et bien d'autres encore ; mais ces calculateurs sont

(1) Je trouve dans la phrénologie de M. le docteur Debout quelques mots sur Georges Bidder. — M. le docteur a sans doute puisé cette note dans la phrénologie de Deville, qui doit cependant être bien informé; mais il n'en est pas moins vrai qu'un anglais m'a affirmé que G. Ridder n'est point ingénieur comme l'avance M. E. Debout, mais seulement agent comptable à la banque d'Angleterre.—Je désire pour la science et pour G. Bidder lui-même que M. le docteur Debout ait été mieux informé que moi.

en quelque sorte demeurés à l'état rudimentaire, ils n'ont point acquis une puissance de faculté assez grande pour attirer la foule, comme Vito Mangiamelle, Henri Mondeux, et Pughiesi.

Vito, le premier qui ait excité l'admiration du monde savant, a parcouru l'Europe sous la direction d'un médecin sicilien, sans acquérir ni science ni fortune, et il suit aujourd'hui, sans beaucoup de succès, les cours de M. Barthe, à Versailles. Vito, cependant, ne manquait pas de facilité, puisqu'il apprenait promptement les langues des pays qu'il visitait.

Vint après Vito, Pughiesi, jeune piémontais de dix-huit à vingt ans. — On sait de lui qu'il traversa la France, vint à Paris où il passa inaperçu et retourna dans son pays ; — et enfin Henri Mondeux qui dans ces derniers temps s'acquit une grande réputation et dont je vais raconter l'histoire.

Après lui, voici venir encore un petit prodige ce genre, il est plus jeune que tous les autres et, dit-on, *très intelligent*. Je veux parler du jeune Prolongeau des environs de Bordeaux. Plus heureux que ses devanciers, il a obtenu sans peine ce que je n'ai pu conquérir malgré tant de démarches, tant de sacrifices de tout genres. M. Arago l'a vu; le jeune comte de Paris l'a voulu voir aussi; tous deux l'ont pris sous leur protection, et le roi a accordé tout ce qu'on a voulu. M. le comte de Salvandy a fait ce que M. Villemain aurait fait, mais il n'a pas fait encore ce qu'il devait, car ce n'est pas une éducation de collége qu'il faut à ces natures exceptionnelles.

Enfin, fasse le ciel, le roi aidant, que cet enfant sorte de la ligne ordinaire, et qu'il devienne un jour un mathématicien distingué, utile à la science et à son pays !

Pour nous, nous n'avons plus rien à attendre des puissants de ce jour. Je me suis efforcé de faire seul l'éducation de mon élève et si je n'ai pas atteint le but que je me proposais d'atteindre, on verra au moins que je n'ai rien négligé pour y arriver, et que les difficultés que j'ai rencontrées n'ont pu être vaincues même par les efforts constants de Henri Mondeux, joints à ma persévérance.

Si tous ces enfants prodiges avortent, il est évident que c'est parce que les moyens d'enseignement que l'on met en pratique, sont mauvais. Il en faut donc rechercher d'autres. Après avoir raconté la vie de Henri Mondeux, je dirai la méthode que j'ai employée pour le former, si je me suis trompé, mes erreurs éclaireront les personnes qui pourraient se charger ou être chargées d'une mission semblable à celle que je me suis imposée.

D'ailleurs tous les enfants prodiges ne sont pas placés dans les mêmes conditions que Henri Mondeux ; il faudra donc tenir compte et de son éducation première et de l'affection nerveuse qui le tourmente et affaiblit ses organes.

III.

ENFANCE DE HENRI MONDEUX.

—

Mondeux à Neuvy-le-Roi.

Henri Mondeux naquit, le 22 juin 1826, à Neuvy-le Roi, petite commune située à deux myriamètres nord, de Tours. Son père, Jacques Mondeux était un homme de petite taille et d'intelligence commune. Il ne savait ni lire ni écrire, et il ne comprenait pas qu'il fût utile d'acquérir ces connaissances ; aucun de ses enfants ne fut envoyé à l'école. — Quant à sa mère, Catherine Ruthard, on ne dit point ce qu'elle était. Tout ce que l'on sait d'elle, c'est qu'elle fut la seconde femme de Jacques Mondeux et qu'elle lui donna trois garçons : Jacques le fagoteur, qui n'est point l'ami de Henri, et nous verrons pourquoi, Baptiste, grand et beau garçon, qui eut aussi dans son enfance a réputation de grand calculateur, chez les gros bonnets de son village, et

Henri dont nous esquissons aujourd'hui l'histoire. Le père Mondeux avait en outre deux autres enfants d'un premier lit : François, manouvrier à Château-Regnault et Manette, journalière à Montlouis. — Cinq enfants, c'est beaucoup ! et quoiqu'on dise que les enfants sont la fortune des habitants de la campagne, le père Mondeux avait bien de la peine à nourrir cette nombreuse famille à la sueur de son front.

Henri, comme on le voit, est le dernier des enfants de Jacques Mondeux. On pourrait croire que, venu sur les vieux jours de son père, il fut, selon la coutume, l'enfant gâté de la famille; il n'en fut rien. Henri n'était pas désiré, il y avait déjà trop d'occupation à la chaumière ; ses frères aidaient à peine le père dans ses pénibles travaux et sa mère avait autre chose à faire que de surveiller ses premiers mouvements. Il n'en poussa pas moins à la grâce de Dieu, comme pousse, malgré les intempéries des saisons, un jeune arbuste dans un champ : avec ses nœuds et ses épines.

Tout enfant, Henri annonçait une constitution robuste ; sa poitrine et ses épaules étaient larges ; ses bras et ses jambes courts, mais bien pris; ses mains et ses pieds épais ; une tête énorme surmontait ce corps d'enfant athlète.

Que deviendra Henri, s'il est ainsi abandonné à lui-même? Quels seront ses goûts, ses penchants, ses affections, si personne ne le guide ? c'est ce que nous allons voir, en le suivant pas à pas.

Le père de Mondeux avait, à l'époque dont nous parlons, ce qu'on appelle en Touraine un *garde-vache*. — C'est une ferme louée en commun par deux ou plusieurs familles, et dans laquelle on élève des vaches que les femmes et les enfants conduisent aux pâturages et soignent, tandis que les hommes s'occupent des autres travaux des

champs. Les produits de la laiterie sont partagés entre les associés, selon leur mise en argent et en temps. Or, Jacques Mondeux avait pour associée une femme veuve, dont la petite fille, âgée de dix à douze ans, gardait les bestiaux : on lui confiait souvent, en même temps, la garde du jeune Henri dont on se débarrassait ainsi pour quelques heures.

Mais la petite vachère était déjà très imparfaite et pleine de méchanceté, et il n'est pas d'espiégleries qu'elle ne se plût à enseigner à son jeune compagnon.

D'un autre côté, quand Henri revenait des champs, on le plaçait sous la surveillance de Jacques ou de Baptiste, qui avaient huit ou dix ans de plus que lui, mais qui, cependant, étaient encore trop jeunes pour comprendre l'importance de leur mission et n'avoir pas aussi les petits défauts des enfants de leur âge. Ils s'occupaient donc fort peu de leur jeune frère, ou bien ils lui apprenaient toujours quelque mauvaise leçon nouvelle.

Un jour — Henri avait trois ans, — c'était à Jacques à veiller sur lui ; Jacques était peu obéissant de son naturel et encore moins affectueux qu'obéissant. — Il oublie bien vite le dépôt qui lui est confié, et il court dans les bois pour y cueillir des noisettes.

La ferme était, comme la plupart de ces habitations de campagne, une petite maison basse, sombre, composée de deux pièces non carrelées et recouverte en chaume ; une cour étroite, malpropre et encombrée d'objets aratoires en désordre, s'étend en face du bâtiment et le long des étables et de la grange ; une fosse à fumier longue et profonde, à moitié pleine d'eau croupie, en occupe la plus grande partie. Quelques canards barbottent dans la boue. A peine Jacques est-il

parti, que notre Henri s'amuse à barbotter avec les canards ; puis il lui prend fantaisie de mettre une voile à un sabot et de le lancer sur l'onde puante de la fosse. — Voilà le vaisseau qui vogue — Henri est bien heureux ; il bat des mains ; il voudrait que quelqu'un vît son bonheur. Hélas ! tout à-coup une tempête s'élève et le vaisseau chavire. Henri veut l'atteindre, le sauver, mais son bras n'est pas assez long. Il prend une longue perche, cherche, à l'aide de ce secours, à attirer à lui son sabot naufragé ; le poids de la perche entraîne le corps de l'enfant qui tombe la tête la première dans l'eau bourbeuse !

Jacques revenait alors du bois, bien content de sa *razzia*; il rapportait une pleine *gironnée* de noisettes bien grosses et bien mûres qu'il cassait et mangeait tranquillement. — Ne voyant point son frère il l'appelle, —personne ne répond. — Il cherche dans la maison, dans l'écurie, dans la cour et il ne trouve point Henri. Inquiet et tout tremblant, il s'approche de la fosse et aperçoit la blouse de son frère à la surface de l'eau, le voilà à son tour qui tente un sauvetage ; mais sur ces entrefaites il voit venir sa mère, sa mère dont il redoute la juste colère, et il se sauve à toutes jambes dans le bois sans achever son œuvre. Heureusement la pauvre mère avait vu l'inquiétude de Jacques, heureusement elle l'avait entendu appeler Henri, elle se dirige vers la fosse et peut encore sauver son enfant. Quelques minutes plus tard et il n'était plus temps : l'asphyxie eût été complète.

Deux ou trois mois après cet événement, Henri fut atteint d'une fièvre scarlatine des plus malignes. Dieu sait combien les malades sont peu soignés et malheureux dans les campagnes ! Les visites du médecin sont si chères qu'on attend toujours que la maladie ait fait des ravages pour le consulter, et d'un autre côté, le temps est si précieux

qu'un malade se remet au travail dès qu'il peut se tenir sur les jambes. — Il en fut ainsi pour Henri : il fut mal soigné, il sortit trop tôt et sa maladie dégénéra en une tuméfaction générale. Il resta enflé pendant trois semaines, et, pendant tout ce temps, on craignit de le perdre. Mais la vigueur de sa constitution vainquit la maladie et il se reprit à vivre (1). A part cette maladie, on l'a toujours connu, à Neuvy et à Montlouis, fort, robuste, plein de vivacité et d'une audace qui faillit lui coûter cher ; car plus d'une fois il tomba des arbres sur lesquels on le faisait grimper, pour quelques sous, afin de dénicher des nids ; plus d'une fois aussi, il faillit se noyer en s'aventurant, sans savoir nager, dans les eaux limpides du Cher, qu'il aimait beaucoup.

Enfin, le voilà bien portant. Il a quatre ans ; il devient grand et fort; il marche et mange seul ; c'est tout ce qu'il faut pour être utile à la maison. Comme Giotto, Foyatier, Sixte-Quint, etc., etc., comme son émule Vito Mangiamelle il gardera les troupeaux.

Dès lors vont se développer son caractère dur et sauvage, son esprit d'indépendance et aussi son goût pour le calcul.

Le silence et la vie paisible des champs sont favorables à la médita-

(1) C'est pendant cette maladie que Mondeux ressentit les premières atteintes du mal qui le tourmente aujourd'hui. Il raconte dans ses souvenirs d'enfance, que je lui ai fait écrire par lui-même, « qu'il eut vers la fin de sa maladie une violente attaque de nerfs et qu'on crut un instant qu'il allait mourir, mais que sa mère s'aperçut bien qu'il vivait, car, dit-il, je la saisis à la figure avec les deux mains et je ne lâchai prise que quand je retombai vaincu par la douleur et anéanti. »

Je parlerai plus tard de ce mal pour lequel il a suivi, et toujours en vain, plusieurs traitements ordonnés par des somnambules en grande réputation. Je le fais de nouveau traiter aujourd'hui et j'attendrai le résultat pour dire ce que j'aurai observé. E. J.

tion; et d'ailleurs il semble que Dieu se plaise à révéler ses secrets les plus intimes à ces enfants des campagnes, employés à la garde des troupeaux. — En effet, les premières opérations de l'arithmétique et les premières observations de l'astronomie ne sont-elles pas dues à des bergers Chaldéens? La géométrie ne prend-elle pas naissance dans les champs de l'Égypte, etc., etc.; et dans des temps plus rapprochés de nous, n'a-t-on pas vu Giotto, qui dessinait une chèvre sur le sable, devenir le premier peintre de l'Italie, et un berger forésien donner naissance au sublime *Spartacus* des Tuileries.

C'est là, dans le silence des champs, que se développa chez Henri le génie des mathématiques. Dans la même situation, Foyatier sculptait des manches de couteaux, Monge comptait les brins d'herbe de sa prairie ; Henri, lui, assemblait des petits cailloux à l'aide desquels il composait et décomposait les nombres.

Qui poussait aux mathématiques le jeune berger ? — La même voix intime qui avait parlé dessin à Giotto ; arithmétique à Monge ; géométrie à Pascal ; poésie à Jasmin, à Reboul, et musique à Thérésa Milanollo.

Dans cette occupation douce et tranquille, Henri oublie bien vite tous ses chagrins passés et il trouve un charme inexprimable à s'élever ainsi, par la pensée, dans des régions inconnues à ses petits compagnons. Il s'applique sans cesse à ce qu'il appelle ses jeux de calcul, et par la puissance de son intelligence il étonne tous les gens du village qu'il habite.

Le bonheur n'est jamais de longue durée sur cette terre ; Henri vivait heureux, le pauvre enfant, il n'avait point d'autre ambition que d'aller seul aux champs pour travailler tranquillement et de se faire

admirer le soir, au cabaret, par les paysans du canton ; il n'avait point d'autres désirs que de continuer ainsi son obscure existence. Mais un grand malheur vint le frapper tout-à-coup. Le ciel lui enlève sa mère alors qu'il n'avait encore que six ans, alors qu'il avait si grand besoin de ses soins et de ses conseils ! (1)

Bien que cette brave femme ait été forcée de négliger souvent le jeune Henri, c'était encore un bien inappréciable que ce coup d'œil jeté à la dérobée sur le pauvre enfant. Aussi Henri plaint-il aujourd'hui de tout son cœur les pauvres enfants orphelins, parce que, aujourd'hui seulement, il sent toute l'étendue de la perte qu'il a faite en perdant sa mère; parce qu'aujourd'hui seulement il comprend qu'il a été privé trop jeune des soins et des conseils de la meilleure amie que le ciel nous donne en ce monde. « Si elle avait vécu, dit Henri , mon pro- « fesseur n'aurait pas eu tant de peine pour me corriger, car elle sa- « vait nous *mater* et nous caresser quand nous le méritions. »

A la vie paisible des champs succéda une vie d'orage et de tourmente. Henri n'a que six ans et il n'a plus de mère ! C'est cette petite fille imparfaite avec laquelle nous avons déjà fait connaissance qui sera chargée de son éducation ; c'est elle qui fera la maman, qui commandera, et quand Henri n'obéira pas sur-le-champ, c'est elle qui frappera rudement, impitoyablement, et pourtant tout ce qu'elle ordonne c'est le mal. Elle lui apprend à désobéir à son père et à rire de ses corrections, elle lui apprend à se battre avec ses petits camarades et à se venger sournoisement de ceux qui le maltraitent. Elle le rend

(1) Catherine Ruthard est morte à Neuvy-le-Roi âgé de quarante-trois ans.

hargneux et méchant; elle le prépare à devenir un sujet de haine et de terreur pour tous les enfants de la contrée.

En effet, Henri devenu grand et fort, ne tarda pas, élevé à cette école, à maltraiter tous ses petits compagnons; il reportait sur eux toute la colère, toute la haine, qu'il ressentait pour son *institutrice*; mais souvent aussi il fut le patient, car les petits paysans se liguèrent contre lui pour résister à ses attaques et se défendre. — N'étant plus le maître, Henri se fit vindicatif; il gardait longtemps rancune et préparait sourdement une vengeance : il rendait d'un seul coup ce qu'il avait reçu en plusieurs. Il avait pris pour devise ce précepte peu évangélique, quand il est mal appliqué : « *Qui me donne un pois recevra une fève.* »

Henri n'avait pas seulement à supporter les mauvais traitements de cette capricieuse et méchante petite fille; son père aussi le châtiait rigoureusement pour les moindres fautes : « C'était le plus sou-« vent, dit Henri, avec une houlette d'environ deux mètres de long « qu'on nous caressait les épaules, quand nous laissions aller les va-« ches en dommage ou que nous faisions quelqu'autre faute. Je me « souviendrai toujours, ajoute-t-il, qu'une fois gardant nos vaches « avec mon frère Baptiste, et les ayant oubliées trop longtemps, mon « père nous menaça de la baguette. — Nous nous mîmes à rire de « ses menaces, et nous continuâmes de nous amuser. Le soir, quand « nous rentrâmes, mon père n'avait rien oublié, et il nous donna une « *fameuse volée.* Il commença par moi, mais mon frère ayant fait « mine de sortir de l'étable pour échapper à la correction, il tomba « dessus et lui en donna tant et tant, que Baptiste s'en roulait par

« terre; alors, jugeant que c'était assez pour lui, il revint à la charge
« sur moi et me frappait sur le dos comme l'on frappe sur un bœuf
« que l'on veut assommer. » (1)

Le père Mondeux pratiquait sans doute dans toute sa rigueur ce vieux précepte ; *qui benè amat benè castigat* (2) ; mais ses enfants le payaient d'une profonde ingratitude et fuyaient le plus possible le toît paternel.

Il n'y avait plus à la ferme que Baptiste et Henri ; les autres enfants s'étaient déjà mis au service des étrangers pour éviter d'aussi dures corrections, et Baptiste lui-même, quoique très jeune, fit part dès ce jour à son père de la résolution qu'il avait prise de le quitter, pour aller gagner sa vie plus tranquillement et plus librement loin de lui. « Va, aurait répondu le père Mondeux, mais ne reviens jamais. » Il partit en effet, et ne revint plus que pour prendre sa part du modeste héritage que le bonhomme laissa en mourant. Quant à Henri, il était trop jeune pour mettre à exécution un semblable projet que, pourtant, il nourrissait déjà.

Voilà donc le résultat des punitions corporelles. D'un enfant doux et aimant, on en fait un enfant indocile, rétif et haineux ; heureux encore quand les résultats ne sont pas plus déplorables. Baptiste a mieux aimé quitter la maison paternelle que d'y souffrir plus longtemps ces horribles traitements ; nous allons voir ce que deviendra Henri, obligé d'y demeurer encore.

Henri devra garder seul les vaches de la communauté, ou bien la

(1) Narration textuelle de Henri Mondeux.
(2) Qui aime bien, châtie bien.

petite fille de l'associée de son père l'accompagnera aux champs. Nous savons ce dont est capable cette petite vachère; nous savons quels bons enseignements elle donne à son jeune élève. Le père Mondeux avait beau corriger Henri ; Henri ne s'amendait point. Il en était même arrivé à rire des réprimandes, à se moquer des punitions et des coups de bâton.

Que faire avec un pareil garçon, que faire seul dans le *garde-vache* avec cette associée qui n'était rien moins que bonne, et de sa petite fille qui lui ressemblait en tout. Malgré les prières de l'associée qui espérait retenir le père Mondeux près d'elle par les doux liens de l'hyménée, Jacques Mondeux abandonne le *garde-vache*, place Henri chez un de ses oncles, et se fait journalier.

Cet oncle habitait Semblançay, petite commune peu éloignée de Neuvy-le-Roi ; il était fagoteur, et Henri, pour toute besogne, devait ramasser les broussailles, les branches de bois mort et grossir la motte de fumier placée près de la cabane de son oncle. Il s'acquittait à peu près bien de son devoir, mais il était tellement rude et sauvage, qu'il ne faisait que ce qu'il lui plaisait de faire.

D'un autre côté, Henri s'enrichit de tous les défauts de son oncle qui, à ce qu'il paraît, était loin d'avoir une éducation distinguée et des mœurs douces. « Il ne parlait, dit Henri, que pour débiter des grossièretés ou proférer d'effroyables jurons ». Ce n'est point encore là que Henri pouvait se former au bien. L'enfant est essentiellement imitateur, et le mal surtout semble avoir pour lui des attraits. Henri devint donc grossier et jureur comme son oncle, et, de plus, excessivement gourmand.

L'oncle ne tarda pas à être las du neveu qui obéissait peu et jurait

beaucoup, qui mangeait beaucoup et travaillait peu ; le neveu, de son côté, se sentait peu d'affection pour l'oncle qui caressait peu et frappait fort et souvent; aussi, quand le père Mondeux fut invité à venir chercher son vaurien de fils, Henri prévint-il ses désirs et demanda-t-il à son père un asile au coin de son feu. Mais à cette époque, le père Mondeux songeait à convoler en troisièmes noces; il s'absentait souvent de Neuvy et venait à Montlouis rendre de fréquentes visites à sa future épouse à qui il avait cru devoir cacher l'existence de Henri. Le reprendre chez lui dans de semblables circonstances, c'était peut-être renverser ses projets et détruire son bonheur prochain ; il pensa qu'il serait prudent de le tenir éloigné au moins pour quelque temps encore. Il courut donc à cet effet chez son frère, prit son Henri, et le plaça chez un riche fermier de Neuvy, pour être employé à la garde des bestiaux.

Une fois débarrassé d'Henri, Jacques Mondeux accéléra les affaires et le mariage fut promptement conclu. — Je ne vous dirai point ce qu'était la belle-mère d'Henri, nous aurons bientôt occasion de vous faire faire connaissance avec elle.

Jacques Mondeux, marié, revint à Neuvy avec sa femme, et s'installa dans une modeste chaumière, où sans doute il vivait heureux.

De son côté, Henri se faisait connaître chez son nouveau maître par son goût et son aptitude pour le calcul et aussi par toutes ses imperfections, qu'on supporta pendant quelques mois, mais dont on fut bientôt fatigué. On le pria donc de retourner chez son père Henri qui aimait peu le travail, ne se fit point prier, il partit même brusquement et revint au village prendre asile sous le toit paternel. C'est alors seulement que la belle-mère fit connaissance avec lui. Elle avait jusque-

là compté sans Henri, aussi lui fit-elle un accueil peu cordial et même fut-il la cause d'un premier trouble dans le ménage.

Cependant il fallait bien lui donner un gîte. On ne le pouvait laisser sans asile ; on le reçut donc et on lui sacrifia un coin de l'étable pour logement.

Malgré cette vie errante et tourmentée, le jeune Henri avait trouvé le temps de s'occuper de ses calculs, et sa réputation de grand calculateur s'était étendue bien au-delà des limites de sa commune. Un grand nombre de personnes le flattaient et l'hébergeaient pour avoir le plaisir de l'entendre calculer; quelques-uns lui annonçaient qu'il deviendrait savant s'il voulait travailler et étudier sérieusement la science des nombres; d'autres lui donnaient de l'argent et tentaient de l'instruire. Mais dès que se révélait le naturel sauvage du petit berger, on le négligeait et on finissait toujours par le renvoyer à ses vaches.

Si Henri excitait l'étonnement de toutes les notabilités du canton par sa prodigieuse mémoire des nombres, il excitait aussi la jalousie des siens, et notamment de son frère Jacques qui prenait un plaisir féroce à le battre et à le tourmenter sans cesse. « Tu deviendras fou avec tes calculs, lui disait Jacques, tu ferais bien mieux de travailler, fainéant! » — Si mes calculs ne me servent à rien, reprenait Henri, ils ne peuvent pas me nuire; d'ailleurs, ajouta-t-il un jour, ne t'inquiète pas de moi, je ne bêcherai jamais la terre.

En attendant que cette prédiction de Henri se réalisât, Jacques et la belle-mère voulaient être obéis. Pour gagner son pain et se coucher, Henri devait ramasser du fumier par les chemins et les grandes routes et sa tâche était fixée par chaque repas, par chaque nuitée. Il n'est

pas besoin de dire que ce genre de travail plaisait peu à notre jeune pâtre, surtout dans la rude saison d'hiver où il était obligé de se lever avant le jour pour gagner son déjeûner, tandis que les siens dormaient paisiblement. Aussi Henri inventait-il mille moyens de tromper sa belle-mère, et ne faisait-il qu'une faible partie de ce qu'elle exigeait de lui. La ruse vint à son secours, il trompait la surveillance des siens et semblait travailler beaucoup, même quand il ne faisait rien.

Les belles-mères sont généralement peu affectueuses pour les enfants qui ne leur appartiennent pas. — Celle de Henri ne sortait de la ligne ordinaire que par l'excès de son caractère acariâtre, violent, et par une brutalité excessive. Henri qui, il est vrai, était paresseux et incorrigible, eut à supporter, outre les corrections sévères que son père lui infligeait, les mauvais traitements de sa marâtre. Son caractère déjà rude et sauvage s'aigrit encore, et il rejeta tout le fiel de son âme sur ses jeunes camarades. On le craignait tant, au village, qu'on fuyait à son approche, et il n'est pas jusqu'à des jeunes gens beaucoup plus forts que lui, qui n'évitassent de le rencontrer, afin de n'avoir rien à démêler avec lui; car on savait partout qu'on n'y pouvait rien gagner.

Henri commençait à n'avoir plus d'ami au village, quand le père Mondeux trouva à être employé comme fagoteur au château de la Bourdaisière-Belleroche, près de Montlouis. — Il est des enfants qui pleurent le départ de leurs parents; Henri pleurait aussi, mais c'était de joie. « Il y aura donc pour moi, pensait-il, trêve de coups de bâton; je vais enfin vivre libre et tranquille. » Oui! son rêve d'indépendance va s'accomplir; mais, hélas! pour peu de temps encore.

En partant pour Belleroche, le père Mondeux trouva à se débarrasser de son Benjamin ; M. M***, riche propriétaire de Neuvy, avait consenti à le prendre à son service comme vacher. Connaissant le jeune Henri, il avait pris la résolution de s'occuper un peu de son instruction et de son éducation. Henri affirme même qu'il devait donner des leçons de calcul au fils de son maître. — Quelle heureuse position; il sera tout à la fois serviteur et maître et il recueillera certainement les bénéfices de ce double emploi!

Le voilà encore une fois placé ; il a un maître bon et intelligent; mais hélas ! le péché de la gourmandise qui perdit notre premier père devait aussi perdre notre Henri. Tout d'abord, les choses marchèrent à merveille : Henri faisait bien son devoir, et il n'eut certainement point dévié de la bonne route, si l'odeur de la bonne chère qui s'exhalait de la cuisine ne lui eut donné si souvent le vertige. Semblable au renard qui sent une poule, il rôdait sans cesse autour de la cuisine, espérant bien qu'il se présenterait tôt ou tard une occasion favorable pour satisfaire son appétit. Il fut servi à souhait, car la cuisinière, qui avait été prévenue de la gloutonnerie du jeune vacher, feignit un jour de sortir et se cacha dans l'office. Aussitôt Henri se glisse en tapinois dans la cuisine, flaire tous les mets qui sont disposés sur les fourneaux et s'arrête devant un plat de crême bien dorée, dans lequel il puise à pleines mains. Il l'avait bien trouvée un peu chaude, mais elle était si sucrée, elle avait un si bon goût de fleur d'oranger, qu'il oubliait la petite douleur qu'il avait éprouvée, pour ne songer qu'à la jouissance qu'il ressentait encore en se léchant les barbes. Il se disposait à goûter un autre mets, quand la cuisinière sortant de sa cachette surprit le maraudeur en flagrant délit. Henri voulut nie ,

mais il était encore tout barbouillé de crème ; force lui fut donc d'avouer sa faute et de faire le repentant. Cette première fois, il obtint son pardon ; il obtint grâce une seconde fois encore, mais une troisième fois qu'il fut surpris, furetant dans la cuisine, il aggrava sa position en ajoutant à sa faute l'audace du mensonge. Ce fut fini, la mesure était comble ; il eut beau pleurer, demander pardon, promettre de se corriger, on fut inexorable et on le chassa honteusement de la maison.

Il prit son petit paquet de hardes et sa houlette, et s'éloigna en pleurant de cette maison où il avait été si heureux pendant quelques mois. Il y a quelques années, Henri se repentait encore d'avoir indisposé contre lui un maître qui lui faisait tant de bien et qui lui en promettait plus encore pour l'avenir. L'espérance de rentrer chez M. M***, le retint longtemps à Neuvy ; il se nourrissait alors de rapines et d'aumônes. Il parcourait en tous sens la commune, faisant à droite et à gauche un petit calcul pour gagner un petit sou ou un morceau de pain, et la nuit il couchait où il pouvait.

Si sa réputation de calculateur était faite dans la commune, celle de mauvais sujet s'était aussi répandue dans les environs ; on savait qu'il courait les cabarets et qu'il y buvait comme un vieux troupier, on savait aussi que plus d'une fois il avait semé le désordre dans le village et même qu'il avait causé du scandale à l'église, d'où plus d'une fois il s'était fait chasser.

Un jour, entr'autres, il encourut la disgrâce du curé qui, jusqu'alors, lui avait pardonné ses fautes. Vous savez sans doute qu'il est assez dans les habitudes des enfants du village de prêter secours au sacristain, quand il s'agit de sonner les cloches. Faire tapage, c'est le bon-

heur des enfants ; aussi notre Henri, qu'on appelait *le roi des polissons* et qui était fier de son titre, ne manquait-il jamais ces belles occasions. — Un jour, pourtant, il se trouva en retard ; toutes les cloches étaient en branle, quand il arriva. Il regarde un instant faire les autres, mais l'envie le dévore. Il réclame sa place, on refuse ; il se gratte l'oreille un instant, puis fait une seconde sommation aux intrépides sonneurs ; — pour toute réponse, ceux-ci continuent leur besogne. — Alors, Mondeux se précipite sur eux et, en deux coups de pied, deux coups de poing, il les force à lâcher prise. — Le voilà maître de la corde ; il s'y accroche et s'acquitte si vigoureusement de son office, que finalement la cloche tourna sur elle-même et que la corde en se rétrécissant, l'enleva tout vif à cinq pieds de terre. — Les battus contents d'être vengés, se mirent à rire. Mais bientôt le pendu ressuscita comme le chat enfariné du bonhomme, et Dieu sait quelle déconfiture il fit des malheureux sonneurs !

Monsieur le curé, qui survint, eut beaucoup de mal à mettre fin à la bataille, car Henri frappait comme un sourd ; dans sa colère, il donnait au curé et au bedeau les coups qu'il ne pouvait porter à ses camarades.

Après cette équipée, il eut beau faire le repentant ; il eut beau demander à faire pénitence, personne ne voulut croire à sa conversion ; il fut repoussé de tout le monde. Ne trouvant plus de ressources dans ce pays, étant honni de tous, il vit bien qu'il fallait déguerpir, et il vint tout honteux à la *Vallée* demander un asile à son père.

IV.

Le petit vagabond de Montlouis. — Le petit sorcier de la Vallée.

La *Vallée* est une délicieuse contrée située entre Veretz et Montlouis; c'est une immense étendue de prairies riches et fertiles arrosées par le Cher et encadrées par les côteaux vignobles de cette rivière et de la Loire. La cabane du père de Mondeux est adossée au versant méridional d'un côteau au fond duquel serpente la Loire, tout près du château de la Bourdaisière, au hameau que l'on appelle Belleroche. De vieux châteaux, d'agréables villas entourées de magnifiques jardins, de grands parcs et des bois épais ornent ce paysage auquel les cabanes et les grottes des pauvres paysans donnent une physionomie des plus pittoresques; la vaste étendue de la plaine est parsemée de petites mai-

sonnettes blanches, que de grands ormes ombragent, et est coupée en tout sens par des avenues de saules aux feuilles blanchâtres et de grands peupliers. — L'aspect seul de ce délicieux séjour où le ciel est presque toujours bleu, suffirait pour adoucir le naturel le plus sauvage.

C'est là que Henri venait rejoindre son père, c'est là qu'il devait passer quelques années.

En cheminant de Neuvy à Montlouis (1), notre petit vaurien avait eu le temps de jeter un regard sur lui-même et de faire ses petites réflexions. Il avait enfin compris que son existence serait toujours malheureuse s'il continuait à se comporter ainsi qu'il l'avait fait jusqu'alors; il avait compris que toutes ces petites vicissitudes il les devait à ses imperfections, il se promit donc de vivre plus sagement à l'avenir et d'écouter toujours les bons conseils qu'on voudrait lui donner. Ce retour fait sur lui-même, sa résolution une fois prise, il a le cœur content, et il continue sa route, marmottant des nombres.

Il arrive à Tours, dans ces dispositions d'esprit et tout préoccupé de son bonheur prochain, il voit avec une même indifférence et la ville coquette et le joli fleuve de Loire qui l'arrose. Il traverse rapidement le pont, suit les quais, sort de la ville par la barrière Saint-Pierre-des-Corps, et se trouve sur la route de Montlouis. Il se sent si heureux de la résolution qu'il vient de prendre, il se sent si fort pour mettre à exécution son nouveau plan de conduite, qu'il est impatient d'arriver à Belleroche et de se voir installé chez son père. Apercevant un cabrio-

(1) Montlouis est un bourg situé à trois lieues de Tours, sur le bord de la Loire, et à neuf lieues de Neuvy-le-Roi.

jet qui se dirige sur Montlouis, Henri feint de se diriger sur Tours, pour ne point exciter la défiance du conducteur, puis il revient sur ses pas atteint la voiture et monte vivement derrière. Il fit ainsi la moitié du chemin sans encombre, mais on s'aperçut qu'il y avait surcharge, et quelques coups de fouets vigoureusement appliqués, vinrent l'avertir qu'il devait continuer sa route à pied. Cette mésaventure assombrit un peu ses idées.

Il se mit à rêver à la réception qu'on allait lui faire à la maison paternelle. Il savait bien qu'on ne l'accueillerait point comme l'enfant prodigue ; il savait bien qu'on ne tuerait pas le veau gras pour célébrer son retour, et portant au plus bas les petits désagréments qu'il éprouverait en arrivant, il s'attendit à une vigoureuse mercuriale. Mais hélas! à peine le pauvre enfant eut-il mis le pied sur le seuil de la chaumière, que pour éviter les coups de bâton dont on le menaçait, il fut obligé de s'enfuir et de se tenir caché.

Voilà le pauvre Henri harassé de fatigue, mourant de faim et de soif, sans pain pour appaiser sa faim, sans eau pour étancher sa soif, sans gîte pour s'abriter, sans paille pour reposer ses membres, le voilà errant dans un pays qu'il ne connaît point, et où il est lui-même inconnu. « Ce soir-là, le ciel était parsemé d'étoiles, la lune brillait « de tout son éclat, dit Henri, quand je m'aperçus qu'on ne courait « plus sur mes pas, je cherchai un coin pour passer tranquillement « la nuit. Je ne pensais plus à mon ventre, je ne songeais qu'à me « venger de ma belle-mère qui avait excité mon père à me pourchas- » ser comme une bête fauve. Je fus assez heureux pour trouver enfin « un chaumier, j'y pratiquai un trou pour me cacher et j'y passai la « nuit. »

Dès la pointe du jour Henri est sur les jambes, mais que faire dans une pareille situation ? Il est trop jeune pour chercher seul un emploi dans la commune et d'ailleurs n'ayant point de recommandation, trouverait-il une place ? même une place de vacher ? — Ce n'était guère probable et puis à qui s'adresser ? Il faut nécessairement trouver le moyen de rentrer à la maison paternelle. — Après avoir longtemps réfléchi, Henri s'arrête à ce dernier parti. — Il s'approche à pas de de loup de la demeure de son père, il rôde autour de la cabane pour épier le moment où sa marâtre sortira et où son père sera seul. Après quelques heures d'attente, il la voit se dirigeant vers la plaine, alors Henri entre précipitamment dans la chambre de son père; il se jette à ses genoux, lui demande pardon des fautes passées, et promet de se bien conduire à l'avenir. Le père Mondeux, quoiqu'un peu dur, se laisse attendrir; il pardonne, accorde à Henri un coin de la cave pour dormir et il l'admet à sa table et à son feu.

Il est donc de la famille ; il remplira les mêmes fonctions qu'il remplissait chez son oncle de Semblançay, mais il se trouvera de nouveau sous la main de son père et en contact continuel avec sa belle-mère et son frère Jacques. Comment vivra-t-il sevré de toutes les joies du cœur, malmené par la belle-mère et corrigé toujours rudement par son père, et par Jacques qui habite aussi la chaumière ?

Pendant quelque temps, Henri s'acquitta assez bien de son devoir; pendant quelque temps sa conduite fut presque irréprochable. Mais la saison des fruits arriva et toute la contrée connut et pourchassa le maraudeur le plus intrépide et le plus terrible. Il semble avoir oublié ses projets de vengeance. Mais les corrections vont pleuvoir, son caractère va s'aigrir encore et bientôt ce hameau autrefois si paisible

va devenir le théâtre des scènes les plus violentes. Tantôt il se glissait dans les vignes, se cachait sous les ceps et faisait tranquillement son dejeûner aux frais des propriétaires ; tantôt il escaladait un mur, franchissait une haie et dînait avec les plus beaux fruits des jardins. Tout ce qui était bon était bon pour lui. Le ciel qui nourrit tous les animaux, se disait-il, ne peut me refuser ma nourriture ; la terre, aussi bien que le soleil, n'appartient-elle pas à tous ses habitants? Il se considérait donc comme étant dans son droit, et il trouvait ordinairement fort mauvais qu'on le voulut corriger ou qu'on lâchât les chiens après lui quand il était pris en flagrant délit.

On l'avait très souvent menacé du garde, mais notre maraudeur en avait toujours ri et semblait même le plaisanter. Un jour pourtant qu'il avait pénétré dans une vigne pour y faire son déjeuner comme de coutume et que déjà sa provision était faite, il aperçoit le garde qui court sur lui, il cherche à le tromper, feint de se cacher, et se sauve à toutes jambes, se courbant sous les ceps pour n'être pas vu. Mais le garde suit le mouvement des pampres, et au moment où Henri allait franchir le fossé de clôture, le garde lui crie : Halte-là, garçon, prends garde ! — Ce n'est pas moi, réplique Henri, qui prends garde, c'est garde qui me prend ! — Henri aime beaucoup le calembourg et les jeux de mots. — Cependant il était bien pris, et le garde, qui savait que le maraudeur n'était pas à son coup d'essai et que d'ailleurs il l'avait défié plus d'une fois, se promettait bien de dresser procès-verbal et de faire goûter un peu de prison à ce petit vaurien. Mais Henri, qui s'était aperçu que son calembourg avait fait sourire le garde, résolut de l'attaquer de front et de le vaincre. Aussitôt il lui fait un énorme calcul qui l'effraie; puis voyant que son ennemi est à moitié

terrassé par la peur, — Henri passait déjà pour sorcier dans le village, — il dit au garde : « Laissez-moi ma liberté, et vous verrez que je ne suis point ingrat; dimanche, je vous paierai ma rançon.» Cette promesse attendrit le garde débonnaire et Henri fut libre. Mais le dimanche suivant, fidèle à sa promesse, il remit au garde tous les sous qu'il gagna dans la journée en faisant des calculs dans les cabarets de Montlouis.

Sa réputation s'accrut rapidement dans sa nouvelle patrie ; on sut partout que c'était un franc vaurien et aussi un grand calculateur. Il n'y eut pas un enfant au village avec qui il n'eût mesuré sa force ; il n'y en eut pas un qui n'ait eu à supporter quelque mauvais coup ou quelque cruelle vengeance. Les hommes même n'osaient plus le corriger, tant il redoutaient de lui quelques méchants tours, et les femmes en avaient peur, car on disait partout qu'il était sorcier.

Toujours est-il qu'il mettait à profit cette double réputation, l'une pour gagner de l'argent, l'autre pour se tirer d'embarras dans certaines circonstances. Une fois entre autres son nom de sorcier le servit à merveille.

Un de ses voisins avait, près de sa maison, un petit enclos au milieu duquel était un magnifique abricotier. Depuis longtemps Henri était devoré par l'envie de goûter de ces fruits ; mais il n'était pas facile de pénétrer dans le jardin ; le mur en était trop haut. Cependant, un jour, des maçons qui réparaient le mur de clôture oublièrent une échelle au pied de l'échafaudage. La dresser, escalader le mur, grimper sur l'abricotier, fut l'affaire d'une minute. — Henri n'extrait pas plus vite aujourd'hui une racine quinzième, et ne résout pas plus rapidement un problème. » Mais, dit Henri,

« le ciel était trop beau, il ne faisait pas une *miette* de vent et les
« branches et les feuilles étaient tellement agitées que quelqu'un de
« la ferme vint voir ce qui pouvait les faire *grouiller* ainsi : je fus
« surpris; je descendis de l'arbre et j'allais être solidement corrigé.
« Déjà le fermier me tenait par une oreille qu'il tirait un peu trop
« fort, mais je savais que ses vaches n'étaient pas rentrées du bois et
« qu'on les cherchait depuis près d'une heure, et il me vint à l'esprit
« de profiter de cette circonstance pour sortir d'embarras. — Battez-
« moi, battez-moi tant que vous voudrez, lui dis-je, mais je vous pro-
« mets que vous ne retrouverez pas vos vaches. — Eh bien ! si tu dis
« où elles sont, répliqua le fermier, il ne te sera fait aucun mal. —
« Alors lâchez-moi et je vais vous conduire. — On me rendit ma li-
« berté ; je marchai du côté du bois où je savais qu'on n'avait pas cher-
« ché, le hasard me servit et je trouvai les vaches tout de suite. —
« Je fus sauvé ; l'événement fit du bruit, et je passai définitivement
« pour avoir de relations avec Satan. »

Une autre fois, les enfants du village, qui ne l'aimaient guère avaient résolu de l'égarer dans une carrière abandonnée, à l'entrée de laquelle les femmes se réunissaient pour les veillées d'hiver, afin de n'être pas obligées de faire du feu. On proposa une partie de plaisir dans les caves, c'est le nom qu'on leur donne dans la contrée. — Mondeux devait être de la partie; on lui avait fait mille amitiés pour l'y déterminer. Ces caves n'ont pas moins d'une lieue; il y en a même qu'on n'a jamais exploré et qui, dit-on, se perdent sous la terre. Henri n'avait pas besoin d'être prié bien long temps, il avait le plus grand désir de les visiter. On allume donc des torches, on prend une lanterne et l'on se met en route. On s'avance d'abord rapidement sous ces voû-

tes immenses, puis plus doucement, puis on feint d'admirer les stalactites dont ces caves profondes sont tapissées, et quand on est arrivé à une certaine distance, on simule la peur, on n'ose avancer; mais Henri toujours audacieux, n'ayant à la main autre chose qu'un bâton, marche en avant et encourage les autres à le suivre. Il arrive ainsi à un espèce de carrefour longtemps avant ses camarades, et il attend la lumière pour savoir de quel côté il doit diriger ses pas. Mais tout-à-coup les lumières s'éteignent et ses compagnons s'enfuient dans l'espérance qu'il se tromperait de sentier et qu'il ne pourrait plus sortir de ce labyrinthe. Un quart d'heure après, les enfants étaient dehors et se félicitaient entre eux du joli coup qu'ils venaient de faire. — Enfin, il y est, dit l'un d'eux. — Oui, il y est, reprit aussitôt Henri. Les enfants se retournent, voient en effet Henri derrière eux, ils ne comprennent pas comment il a pu se sauver seul et si vite, ils le prennent aussi pour un sorcier et, à leur tour, ils courent à toutes jambes redoutant sa vengeance. Ce sont là ses coups heureux; quant à ses vengeances, je n'ose vous les dire; car elles sont presque toutes frappées d'un cachet de méchanceté qui fait frémir chez un enfant. Je ne puis pourtant vous cacher celles-ci ; elles vous donneront une petite idée de son esprit vindicatif.

Un jour, c'était au temps des vendanges, il passait près d'un pressoir. Ne voyant personne, il entre dans la grange et se met en devoir de goûter le vin nouveau ; il lui parut bon et si bon qu'il se grisa et s'endormit près d'un tonneau. — Quand les vendangeurs arrivèrent au pressoir, ils trouvèrent le jeune gars couché sur la paille et ronflant bien. — Il était connu, on devina ce qu'il avait fait. L'occasion était favorable de lui jouer pièce; ils en profitèrent. Ils prirent de la lie de

vin et en barbouillèrent Henri comme un Silène, mais certes plus rudement que n'eût fait Eglé, Eglé, des naïades la plus belle. Henri s'éveille en poussant un cri de rage. En un clin d'œil il est debout, hors de la cave, armé d'une *gironnée* de pierres, furieux et défiant les ennemis d'évacuer la place, ce qu'ils ne firent pas avant le soir, c'est-à-dire lorsqu'après les avoir tenus bloqués durant deux heures, il s'en alla lui-même.

Une autre fois, un de ses voisins l'avait corrigé pour quelque méfait, je ne sais plus lequel, Mondeux lui promit vengeance et il s'en souvint à temps.

En Touraine, le flanc des côteaux est troué à une profondeur plus ou moins grande, et dans ces grottes, on pratique trois ou quatre chambres où habitent des familles entières. Les cheminées de ces sortes de demeures sortent ordinairement presque à fleur de terre dans les vignes ou dans les prés, ce qui donne à ces côteaux l'aspect le plus pittoresque. Or, le voisin de Mondeux habitait une de ces caves. (1)

Le dimanche, les habitants des campagnes ont assez l'habitude, avant de partir pour la messe, de mettre le pot au feu; et comme les gens qui demeurent dans ces caves, ne sont pas tous riches, il arrive qu'ils n'ont pas tous de couvercle à mettre sur leur marmite. Le voisin de Mondeux se trouvait dans ce cas-là.

Voilà donc nos gens partis pour la messe. On ne se défie point de Henri; ce jour-là, il s'est tenu à l'écart, personne ne l'a vu. On a toute sécurité. — Mais la messe est longue, on revient du village et on court à son pot au feu. Hélas! le bouillon est perdu, la viande est

(1) C'est le nom que l'on donne à ces habitations en Touraine.

perdue, le foyer est affreusement sale. — Qu'a-t-on fait ? — Qui a fait cela ? —Ce qu'on a fait, je ne le dirai pas. — Qui a fait cela, tout le monde le devine.

Cependant Henri devenait grand garçon, il fallait songer à le corriger sérieusement de tous ses défauts, il fallait aussi penser à lui faire apprendre son catéchisme, car l'âge de la première communion approchait.

Le père Mondeux l'envoie à l'église, et, de son propre mouvement, va prier le maître d'école de Montlouis de le recevoir dans sa classe.

Tout semblait annoncer un changement. Il était exact et tranquille à l'école et à l'église. Il étudiait avec assiduité et il se montrait presque obéissant. Le maître d'école, qui connaissait son savoir faire en calcul, avait déjà conçu de brillantes espérances pour un sujet qui pouvait lui faire honneur, et le curé voyait avec plaisir une brebis égarée revenir presque d'elle-même au bercail. Mais, hélas! l'illusion ne fut pas longue. Bientôt l'école fut sens dessus dessous, et, tous les jours, ce n'étaient plus que plaies et bosses, cris et pleurs, plaintes et menaces. Le maître d'école lui-même faillit être victime de son dévoûment, car dans ses moments de colère et de rage, Henri ne reconnaissait plus personne. On fut obligé de le renvoyer pour rétablir la paix dans la classe.

Pendant que ces scènes se passaient à l'école, des faits à peu près semblables causaient grand scandale à l'église; Henri taquinait ses voisins; battait ceux qui le taquinaient, si bien que, un dimanche, en plein office, le bedeau fut obligé de le chasser de l'église à coups de baleine, absolument comme il l'eût fait d'un chien.

Henri se sauva en pleurant, en criant, en blasphémant et en jurant

de se venger. — Il avait trop souffert de l'humiliation qui lui avait été faite pour faire longtemps attendre sa vengeance.

Le dimanche suivant, Henri arrive d'un air tout contrit au village de Montlouis et s'en va droit à l'église. Il se met à genoux par terre près de la place du bedeau et semble prier avec ferveur; sa tête est penchée seulement sur la chaise, ensuite il semble se prosterner jusqu'à terre. — On croit qu'il fait pénitence et qu'il demande à Dieu pardon de ses péchés. — Bientôt les cloches sonnent, la foule se précipite; Henri se retire et ne rentre que quand la messe va commencer. Alors, il se cache derrière un pilier non loin de la place du bedeau. Celui-ci arrive bientôt à l'église en grand costume de fête; il va droit à sa chaise, se jette précipitamment à genoux en se signant. — Mais hélas! Il se relève en poussant un cri de douleur et en se frottant les genoux; alors il se laisse aller lourdement sur sa chaise, de laquelle il rebondit en portant ses mains à l'endroit que l'on nomme le moins, et en faisant une horrible grimace. Vous devinez bien qui avait planté des épingles dans la chaise et dans le prie-dieu, vous devinez bien qui avait organisé ce supplice de Régulus contre le pauvre bedeau, car vous savez que notre Henri a une nature éminemment réfléchie et vindicative. Tout le monde le devina aussi, car il était là en observateur et quand il eut vu sa vengeance accomplie, il frappa dans ses mains et se sauva en riant aux éclats.

A dater de ce jour, Henri ne voulut plus remettre les pieds dans l'église de Montlouis. Toutes les exhortations à cet égard furent inutiles. Il avait juré haine au curé et au bedeau, il ne pouvait les voir sans colère ni de loin, ni de près. Cette résistance opiniâtre aux avis et aux ordres de sa famille fut la cause de scènes nouvelles à Belleroche, et

il ne se passait guère de jours, de dimanches surtout sans qu'on exerçât contre Henri les violences les plus brutales. C'était tantôt le père, tantôt la belle-mère, tantôt le frère Jacques, qui le frappaient à l'envi l'un de l'autre. Tu seras battu, lui avait-on dit, tous les dimanches, jusqu'à ce que tu aies consenti à aller à l'église. — Alors vous n'êtes pas au bout, aurait répondu Mondeux ; battez-moi donc tant et tant que j'en meure, vous serez au moins au comble de vos désirs ; mais pour me faire rentrer dans cette église, jamais!

Ne soyons pas étonnés de rencontrer chez Henri de pareilles idées, de pareils sentiments : tout ce qui l'entourait ne contribuait-il pas à fausser sa nature et à le rendre de plus en plus sauvage et méchant, méchant même jusqu'à la férocité ? je dis la férocité, parce qu'on l'a vu, dans plus d'une circonstance, en luttant avec ses camarades, faire usage de ses ongles et de ses dents.

Mais aussi que peut-on attendre d'un enfant à qui l'on attachait les mains derrière le dos, à qui on passait une corde au cou et que l'on promenait, comme une bête fauve à coups de fouet dans le village, pendant que les jeunes garçons de la commune, et même les hommes, couraient après lui en le huant, l'injuriant et lui jetant de la boue au visage ; d'un enfant enfin qui entendait à chaque instant des imprécations horribles et des menaces de mort retentir à son oreille ?

Henri avait pris en aversion la cabane de son père, le village de Montlouis et ses habitants, la jolie vallée du Cher et le petit hameau de Belleroche.

Il fuyait souvent la maison paternelle, il vagabondait dans toute la commune, pillant partout et vivant de rapines ou d'aumônes ; couchant souvent à la belle étoile sur des chaumiers ou sur des arbres, ou bien

encore dans les granges où il se faufilait en passant à plat-ventre sous les portes mal-jointes. Souvent aussi, une pauvre folle de la commune qui avait pitié de lui, partageait avec lui son pain noir, et lui fournissait un peu de paille pour la nuit. Cette accointance avec cette pauvre folle confirma la réputation de sorcier qu'il s'était déjà acquise et contribua à le rendre plus redoutable encore aux yeux des gens de la contrée.

Cependant, le propriétaire du château de la Bourdaisière, qui l'avait souvent entendu, craignant qu'il ne devînt par la suite un homme dangereux, voulut s'intéresser à lui. D'un autre côté, le maire de Montlouis qui, plusieurs fois, avait été obligé de mettre le petit vagabond au *violon*, était aussi disposé à s'occuper de lui. Le premier offrit au père Mondeux de payer les mois d'école de Henri ; le second offrit de le surveiller, de le guider dans la voie du bien. Le père Mondeux allait se laisser aller, mais Jacques, ce bon frère qui devinait si bien les bons instincts de sa belle-mère et qui était si empressé de mettre à exécution ses moindres désirs à l'égard de Henri, était encore là pour empêcher les bienfaiteurs de sa famille d'exécuter les projets qu'ils avaient formés pour l'éducation de Henri. — « Nous ne sommes pas allés à l'école, nous autres, disait Jacques, je ne vois pas pourquoi il irait ; d'ailleurs, il est bien d'âge à gagner sa vie, il a bientôt douze ans, qu'il fasse comme nous, qu'il travaille ! » — « Il est assez grand pour gagner sa vie, répéta le père Mondeux, qu'il travaille ! »

Et la vie continua pour Henri telle que nous la connaissons déjà, plus tourmentée encore s'il est possible. La belle-mère ne se contentait plus de le battre brutalement, elle mettait de la cruauté dans sa manière de le corriger. Ainsi, elle lui prenait les cheveux et lui frap-

pait la figure sur la terre ou sur des cailloux; et une fois père et belle-mère finirent par se battre, se disputant le droit de le frapper.

Toutefois la Providence lui réservait de petites compensations. Les jours de fête, quand tous les châteaux, toutes les villas de la commune se peuplaient de l'aristocratie tourangèle, on faisait venir le jeune calculateur, on lui donnait quelques encouragements, quelques consolations, puis on le renvoyait à ses vaches avec quelques pièces de monnaie.

Sur ces entrefaites, Baptiste, ce frère de Henri qui, si jeune, quitta la maison paternelle, se souvint de son jeune frère. Il se rappela tout ce qu'il avait souffert sous la rude férule de son père, et il pensa que, depuis qu'il y avait une belle-mère à la maison, on devait bien plus souffrir encore. Il vint donc voir Henri et lui proposa de le placer aux environs de Tours pour garder les vaches. Henri accepta avec des transports de joie et alla quelques jours après rejoindre son frère dans une ferme de la commune de Saint-Pierre-des-Corps.

V.

Henri Mondeux à Saint-Pierre-des-Corps. — Par quelle circonstance a été découverte son aptitude au calcul.

Dans une vaste plaine arrosée par la Loire et le Cher, est assise la jolie ville de Tours. Elle se mire coquettement dans les eaux limpides du fleuve qu'elle ne quitte qu'à regret, pour se porter vers le Cher auquel elle est ralliée par une magnifique avenue, et par les levées d'un canal qui réunit les deux rivières à l'Est de la ville. Ses faubourgs s'étendent le long des quais plantés de peupliers, et s'éparpillent ensuite dans les varennes.

C'est dans l'un de ces faubourgs, celui de Saint-Pierre-des-Corps,

que Baptiste a trouvé une place pour son frère Henri. Qu'il est heureux notre pauvre pâtre ! Comme il chemine gaîment un bâton à la main et son petit sac de hardes sur le dos. Il ne sera plus le paria de Montlouis, il va reprendre sa vie tranquille, sa vie solitaire. La joie lui donne du cœur et des jambes, il brûle le pavé en chantonnant des nombres sur les airs des chansons de la vallée. Il rêve au bonheur ; il fait déjà de brillants projets pour l'avenir ; il construit des châteaux en Espagne ! Hélas ! qui n'a fait les siens !

Comme Valentin Duval, Henri Mondeux a pour mission de garder les vaches d'un bon fermier, un véritable père Maclou (1). Ses petits gages iront à la maison paternelle, et, lui, le pauvre pâtre, il aura pour ses peines, un peu du pain noir, de l'ail et trois paires de sabots par an.

Henri était alors dans sa treizième année, il avait déjà été ballotté de place en place, et il lui fallait prendre une bonne résolution pour conserver celle que son frère venait de lui procurer ; car le père Moreau, chez qui notre pâtre va entrer, est réellement ce qu'on appelle un brave homme. Henri se conduisit assez bien pour ne pas se faire renvoyer; et, malgré ses petits défauts qui se laissaient voir de temps à autre, le bon fermier le conserva à son service pendant près de huit mois. — Huit mois, c'est énormément long pour Henri, qui n'a jamais pu faire un bail de trois mois !

C'était dans les prairies du Cher, situées entre l'avenue de

(1) Valentin Duval fut un célèbre astronome français du XVIe siècle. Il fut d'abord bibliothécaire des princes de Lorraine et ensuite astronome à l'observatoire de Vienne.

Grammont et le canal, que notre petit berger menait paître ses vaches. Au milieu de la turcie qui réunit la belle avenue de Grammont aux levées du canal se trouve une espèce de rotonde qui servait autrefois de bastion aux vedettes républicaines, et qui est aujourd'hui un lieu de repos pour les promeneurs qui fréquentent cette délicieuse campagne. Henri se tenait toujours là, près du talus, et dès qu'il voyait quelqu'un se reposant sur le banc de la rotonde, il abandonnait la garde de son troupeau à son *Faro* et venait rôder autour des promeneurs en marmottant des nombres de manière à éveiller l'attention. Beaucoup passaient sans lui rien dire, quelques-uns seulement étaient curieux de savoir ce qu'il faisait ainsi et ceux-là lui donnaient *un sou* quand il avait satisfait leur curiosité.

Un jour, Henri fut plus heureux que de coutume. Il rencontra un amateur de calcul qui avait désiré savoir combien de minutes entraient dans son âge, et combien il entre de tierces dans une seconde. En le quittant, le promeneur encouragea le petit berger à bien travailler et il lui promit de lui donner récompense, si son calcul était juste.

Henri porta joyeusement cette nouvelle aux bergers qui gardaient leurs troupeaux dans le voisinage ; mais ceux-ci se moquèrent d'autant plus de lui que le promeneur revint deux fois sans avoir pensé au calcul et à la récompense promise. — « Ça ne fait rien, dit Mondeux, on ne perd pas pour attendre. » — En effet, à quelques jours de là, le promeneur revint encore, il félicita le petit pâtre sur la justesse de son calcul et lui remit une pièce de trente sous.

Trente sous! il n'avait pas encore vu une pièce de monnaie aussi

grosse depuis qu'il habitait Saint-Pierre-des-Corps! Aussi en fut-il d'une joie folle et se moqua-t-il à son tour de ses voisins.

Mais sa joie fut de courte durée; car en rentrant à sa ferme il perdit son couteau, son couteau qui valait bien deux sous.

Le lendemain, le petit pâtre suivait son troupeau en pleurant parce qu'il ne pouvait trouver l'objet qu'il avait perdu. Des dames le rencontrent, lui demandent la cause de son grand chagrin, et veulent le consoler. « Oh! mesdames, dit-il, j'ai perdu mon couteau, et si je savais « aussi bien deviner que je sais calculer, je ne le chercherais pas « longtemps. » — « Tu calcules donc bien, mon enfant, lui dit l'une d'elles. » — « Oh! oui, madame, fit le pâtre en s'essuyant les yeux, — « tenez, dites-moi votre âge, et je vais vous dire tout de suite com- « bien vous avez vécu de minutes et même de secondes. » — La question eut pu être indiscrète, mais par bonheur on ne pouvait accuser que dix-neuf ans. — Le jeune pâtre baissa la tête un instant, sembla se parler à lui-même, puis d'un air radieux il dit : — « Vous avez, madame, 599,184,000 secondes d'existence. »

Ce calcul me fut présenté; je m'assurai de l'exactitude du résultat, et je pris immédiatement la résolution de faire connaissance avec le petit pâtre calculateur.

J'avais vu quelque temps auparavant le jeune calculateur Vito Mangiamelle et je m'estimais heureux de trouver, dans la patrie de Descartes, un émule du berger de la Sicile. Je dirigeai donc mes recherches dans ce but.

Malheureusement, on ne savait du jeune pâtre ni le nom, ni la demeure, ni le lieu où il gardait ses vaches, Il avait été rencontré sur la levée du canal, mais on ne savait ni d'où il venait, ni où il allait.

Cependant, comme je pouvais disposer d'un certain nombre de bons coureurs, puisque je dirigeais à Tours une maison d'éducation, j'ordonnai une véritable battue dans ce vaste carré compris entre les remparts de la ville, le Cher, l'avenue de Grammont et le canal. Mes écoliers, après avoir visité toutes les fermes qui sont éparses dans cette plaine, arrivèrent au lieu du rendez-vous sans avoir découvert le pâtre que je cherchais.

Nous allions rentrer en ville, quand je songeai aux prairies qui sont arrosées par le Cher, ou qui servent de port en amont du pont. Je voulus explorer moi-même ces lieux ; deux chefs de section seulement m'accompagnèrent. Arrivé près du port, j'aperçus un enfant en baillons appuyé sur sa houlette, et dans l'attitude d'un homme qui pense profondément. Quelques vaches paissaient devant lui. Je m'approchai et l'expression de sa physionomie, sa pose, tout en lui me plut. Je devinai qu'il était l'enfant que je cherchais. Aussi, quand passant près de lui il me demanda quelle heure il était, je lui dis : -- « Il est, mon garçon, la moitié du tiers des trois quarts de douze heures. — Oh ! reprit Henri, je vous dirai bien quelle heure il est. — Eh ! bien quelle heure ? — Mon Dieu, monsieur, il est une heure et demie. » — C'était juste et il mit moins de temps à répondre à cette question, que je n'en mets pour raconter le fait. Je lui proposai alors quelques autres questions qu'il ne put comprendre tant que j'employai les termes techniques de la science des nombres, mais qu'il résolut à ma satisfaction, dès que je les eus dégagées des expressions qu'il ne connaissait pas.

Plus je l'observais, plus son regard paraissait beau et intelligent. vais remarqué aussi que son œil s'animait, que son teint se colo-

rait à chaque nouvelle question que je lui adressais, puis il me semblait que sa tête avait quelque chose de Descartes et de Newton.

— Sais-tu lire, lui dis-je alors ?

— Hélas ! non, monsieur.

— Serais-tu bien désireux de l'apprendre ?

— Oh ! oui, monsieur.

— Eh bien ! si tu le veux, je t'apprendrai à lire, à écrire, et, puisque tu aimes bien à compter, si tu travailles bien, je te donnerai des leçons qui te mettront à même de faire des calculs bien plus beaux que ceux que tu sais faire aujourd'hui. Quand tu auras fini ton ouvrage, tu viendras me trouver à Tours, et nous commencerons tout de suite.

Je lui dis alors mon nom et mon adresse. — Monsieur, si vous voulez, j'irai bien tout de suite avec vous, fit Henri, tant il avait peur de perdre une aussi belle occasion. Attendez-moi seulement un instant, je vais reconduire mes vaches et je reviens.

— Eh bien! soit, lui dis-je, il te sera plus facile de retrouver ensuite ma demeure.

Il partit, mais il ne revint point.

Croyant que sa ferme était près de là, je fis faire quelques nouvelles recherches qui furent inutiles comme les premières. De guerre lasse, nous rentrâmes à l'Ecole Néopédique, satisfaits d'avoir vu le petit pâtre et mécontents de l'avoir si longtemps attendu en vain.

C'était au mois de novembre : le temps devint pluvieux, la saison de conduire les vaches aux champs se passa et le jeudi suivant je ne retrouvai plus mon calculateur dans sa prairie. Ce ne fut qu'un mois après Noël 1838, qu'il vint frapper à la porte de l'Ecole Néopédique.

Son entrée fut un triomphe; les élèves étaient si joyeux de le revoir qu'ils me l'apportèrent. Puis chacun voulut savoir pourquoi il n'était pas venu nous rejoindre à la ferme dans laquelle nous lui avions donné rendez-vous.

« J'avais bien envie de revenir, dit Henri, mais le père Moreau se « fâcha et menaça de me renvoyer s'il m'arrivait encore de rentrer « les bestiaux avant l'heure. Ton calcul, me dit-il, ça ne fait pas mon « affaire et ça ne fera jamais la tienne; *t'est-un feignant.* — J'eus « beau lui raconter l'histoire du monsieur qui m'avait rencontré; il « n'y voulut point croire, et il finit par me dire : — Eh! imbécile, tu « ne vois donc pas que ce monsieur s'est moqué de toi. Fais ton « métier, et mes vaches seront mieux gardées. — J'aurais bien voulu « pouvoir lui dire votre nom, reprit Henri, mais je l'avais oublié en « route.

« Enfin, il y a quelques jours, continua-t-il, comme il faisait beau, « on sortit les bestiaux et j'allai aux champs, si bien que je rencontrai « là les bergères qui étaient à côté de moi, quand vous m'avez in- « terrogé.— Elles m'ont parlé de vous, et elles m'ont demandé si j'al- « lais chez vous. Je leur répondis que j'avais oublié votre nom et vo- « tre adresse. Alors elles me les ont appris. Je les ai répétés au père « Moreau, qui m'a dit comme ça : — Ah! c'est différent, si c'est « chez M. Jacoby, tu peux bien y aller; je ne m'y oppose pas. — Je « ne me le fis pas répéter deux fois, je partis et me voilà. » (1)

— Eh bien! sois le bienvenu, lui dis-je.

Et aussitôt, je commençai à lui faire donner des leçons de lecture

(1) Narration presque textuelle de Henri.

et d'écriture, mais je voulus lui enseigner moi-même l'arithmétique. Ce jour de fête, Henri était vêtu assez chaudement, assez proprement, mais les jours suivants il eut le courage de faire, chaque soir, presque nu-pieds et à peine couvert de haillons, dans le temps le plus rigoureux de l'hiver, près d'une lieue pour venir s'asseoir pendant une heure sur les bancs de l'école.

Petit à petit, et seulement en récompense de son application, on renouvela chaque partie de son pittoresque costume de berger, et il était assez confortablement couvert, lorsque se rappelant que je lui avais promis de l'admettre au nombre de mes pensionnaires, dès que son temps serait fini chez son maître, il rompit avec le père Moreau et m'arriva un beau matin à la maison, avec son petit paquet de hardes au bout d'un bâton.

— Vous m'avez dit que, quand le père Moreau ne voudrait plus de moi, vous me recevriez chez vous, eh bien ! aujourd'hui, le père Moreau ne peut plus m'occuper, il n'a plus de vaches à garder et il compte les morceaux de pain que je mange et les sabots que j'use. Je lui ai dit comme ça, n'y a pas besoin de se fâcher, père Moreau, si vous ne voulez plus de moi, je vas m'en aller. J'ai une place toute trouvée.

— Va dire à ton frère Baptiste qu'il vienne chercher tes hardes, aurait répondu le père Moreau, afin que je lui apprenne qu'il ne m'a pas amené en toi, grand chose de bon.

— C'est pas la peine, mon frère sait qui je suis, et mes hardes ne sont pas si lourdes ; je porterai bien tout moi-même.

Et je courus faire mon paquet.

L'idée que je m'étais faite de la facilité de Henri Mondeux pour les

calculs numériques ne s'était point affaiblie pendant le mois qu'il vint prendre des leçons à l'école, elle avait au contraire grandi avec le temps, car il devança pour ainsi dire la science des nombres.

J'accueillis donc mon nouveau pensionnaire avec plaisir, mais je voulus avant tout qu'il allât chercher son père, afin que je m'entendisse avec lui.

Le père Mondeux vint en effet. C'était un petit bon homme qui ne semblait pas manquer de jugement. Il vit avec joie que je m'emparais de son fils; mais il voulut, pour n'avoir rien à se reprocher, me prévenir de tout ce que j'avais à craindre de son Henri. Il me fit une longue énumération de ses défauts, et il ajouta : — C'est plus qu'un vaurien, c'est un franc mauvais sujet. Je fis entendre au bonhomme que nous le dompterions bien et que nous lui rendrions un jeune homme docile, religieux et savant. — Dieu le veuille, fit-il alors, je mourrai content.

IV.

Henri Mondeux pensionnaire à l'école Néopédique. — Difficulté de le rompre à la vie commune. — Ses escapades. — Ses batailles. — La prison cellulaire. — Sa première séance. — Sa première communion. — Le collége de Vendôme.

Voilà donc Henri interne dans une maison d'éducation. La vie va changer pour lui. Il y a quelque temps, il avait refusé de vendre quelques heures de liberté, et il vient de se livrer lui-même, pieds et poings liés. Adieu l'indépendance et le doux *far-niente*. Lui, habitué à faire son nid à la belle étoile, dans des chaumiers ou sur des arbres, lui, qui aimait tant la vie vagabonde et le maraudage, lui qui ne faisait ordinairement que ce qu'il voulait, il sera maintenant obligé d'obéir. La cloche le tire du lit de bon matin, la cloche lui dira les heu-

res de travail, les heures des repas et les courts instants de repos. Il lui faudra absolument se coucher tard et se lever tôt, il lui faudra travailler beaucoup et jouer peu, il lui faudra enfin faire chaque chose en son temps et voilà justement ce à quoi il n'a jamais été habitué. Aussi ne sera-t-il pas facile de le rompre à ce nouveau genre de vie.

Les élèves des cours supérieurs prirent d'abord Henri en affection et ce fut à qui s'occuperait de lui. L'un le faisait lire, l'autre le faisait écrire, un troisième voulait lui faire apprendre un peu de géographie et d'histoire, d'autres lui enseignaient à tracer des figures géometriques, à répéter des mots anglais, etc. etc., afin qu'il put atteindre promptement le cours où déjà l'on s'occupait un peu sérieusement de mathématiques.

Mais Henri pendant la leçon d'écriture laissait tomber sa plume, et, les yeux fixés au plafond il rêvait aux nombres, pendant la lecture il n'y était jamais, il poursuivait la solution d'un problème qui lui avait été soumis la veille et qu'il n'avait pu résoudre immédiatement ; il en était ainsi pour toutes les autres études.

Je crus alors qu'il serait bon de le sevrer un peu de calculs et je résolus de lui faire suivree tous les cours avec les élèves de première année.

Qu'arriva-t-il ? Henri tomba malade. Je fus donc obligé, pour lui redonner la santé de lui rendre un peu de sa chère liberté. Il ne devait plus assister aux études, et les seuls cours que j'exigeai qu'il suivît exactement , furent ceux de lecture , d'écriture et de calcul. Il s'efforça de me satisfaire, mais une puissance plus forte que sa volonté le portait à calculer encore, et toujours et partout.

Vers cette époque, la rougeole se déclara dans l'école; il fut at-

teint un des premiers. A la suite de cette maladie qui n'eût pas de conséquences fâcheuses; je dus lui laisser encore plus de liberté. Il ne vint dans les classes et dans les études que quand il était ennuyé de ses calculs et de sa solitude, ou bien encore quand le besoin de connaître le forçait de venir demander des conseils sur certaines questions qui l'embarrassaient.

Cependant, il fut bientôt fatigué d'errer seul dans une maison qui lui semblait si petite. Ce n'était plus ses vertes campagnes, où il courait toujours en liberté. Il manquait d'espace et d'air dans cette cour enveloppée de hautes murailles, il lui fallait absolument de l'exercice. Il me demanda à scier le bois, à bêcher le sable du gymnase, ratisser la cour etc., etc. je lui accordai tout ce qu'il demanda, parce que je vis bien qu'il avait besoin de se mouvoir et de respirer librement.

Tout en agissant ainsi, Henri travaillait à ses calculs Malgré son peu d'application aux études, il en était cependant arrivé à lire assez couramment pour comprendre, à peu près, l'énoncé d'un problème. Je lui plaçai donc entre les mains successivement le recueil de Saygy, celui de Cremillet, celui de Georges Ritt etc., etc. qu'il eut promptement épuisés sans cesser de s'occuper de t avaux manuels.

On ne tarda pas à savoir dans la ville, soit par les élèves de l'école, soit par ses amis que j'avais à la maison un petit prodige, un calculateur extraordinaire ; les journaux de la localité en parlèrent même comme d'un émule du pâtre de la Sicile. Et les visiteurs d'affluer à l'école Néopédique.

Comme la nature de mes occupations ne me permettait point de re-

cevoir à toute heure, je promis, pour satisfaire toutes les curiosités, de donner une petite soirée, à laquelle j'appellerais toutes les personnes curieuses et susceptibles de voir avec intérêt un pareil phénomène.

Ce jour-là, ma salle d'études fut trop petite pour contenir la foule qui se pressait pour entendre mon petit prodige. — J'avoue que malgré moi j'en ressentis une grande joie intime. Il me semblait que j'étais pour quelque chose dans le succès qu'allait avoir mon élève. — Je craignais pourtant qu'un auditoire aussi nombreux n'intimidât Henri et qu'il ne fût pas ce qu'il était quand je l'interrogeais moi-même en petit comité. Mais il fut admirable dans cette séance qu'il désirait et qu'il attenda t avec impatience.

Les premières questions qu'on lui adressa étaient faciles ; il semblait jouer avec ses interrogateurs. Bientôt il s'anima, ses yeux lancèrent des éclairs ; il n'y avait plus alors de difficultés pour lui. A peine une question était-elle posée, qu'elle était résolue. Un incident vint même révéler son aplomb, la sûreté de ses operations, la puissance et la rapidité de ses calculs.

Quelqu'un lui avait demandé la somme des carrés des 32 premiers nombres ; il répondit presque immédiatement 11,440. Ce n'est pas juste, dit aussitôt l'interrogateur. — Oh je crois bien que si, reprit Henri,... attendez, je vas refaire mon calcul. — Ayant obtenu le même résultat, il soutint son dire. — Mais j'ai mon opération et je suis bien sûr de mon résultat. — Mais et moi aussi j'ai fait mon opération. — Et pourtant un de nous deux se trompe ? — Oh ! monsieur, je parierais bien ma tête à couper que ce n'est pas moi. — Alors l'interrogateur, qui était le savant ingénieur des ponts-et chaussées M. Beau-

demoulin (1), refit son calcul. Il se mit bientôt à rire, et il dit à l'assemblée. — Ce petit coquin là, va nous donner des leçons, il a ma foi raison, j'avais pris un zéro pour un six.

Cette petite aventure valut à Henri force applaudissements qui lui causèrent une grosse gaîté.

A la fin de cette séance, chacun félicita et l'élève et le maître. Le maire de la ville promit de s'occuper du pauvre pâtre, mais un maire, le maire d'une ville comme Tours surtout, a tant de choses à penser qu'il n'est pas étonnant qu'il en oublie quelques-unes.

D'ailleurs, à quelque temps de là, M. le duc d'Orléans vint à Tours. Sa présence parmi nous, bons Tourangeaux, tourna toutes les têtes ; et longtemps après qu'il fut parti, on en parlait encore avec émotion et avec amour. A la suite de cet événement, notre maire portait un petit ruban rouge à sa boutonnière. Jugez un peu s'il pouvait alors penser au pauvre pâtre.

Un hasard heureux me fit trouver en tête à tête avec le prince royal qui voulut bien, avec cette douce affabilité que tout le monde lui connaissait, s'entretenir un instant avec moi. J'aurais pu profiter de cette occasion pour appeler l'attention du prince sur mon élève, mais j'espérais pouvoir vaincre seul cette nature rebelle, j'espérais faire de Mondeux un élève qui se distinguerait un jour à l'Ecole-Polytechnique, et, c'était alors seulement, que fier de mon élève, je voulais appeler sur lui l'attention des princes du monde et de la science. Et puis pour dire vrai, j'aime peu le rôle de solliciteur.

(1) C'est M. Beaudemoulin qui a été chargé des grands travaux faits à Tours, sous les piles du pont qui avaient tassé, travaux qui ont parfaitement réussi.

S'il était facile de faire comprendre à Henri la science des nombres malheureusement il n'était pas également facile de lui faire entendre raison, quand je voulais le corriger de ses défauts. L'exemple de la bonne discipline, les mœurs douces de ces condisciples, la fraternité qui régnait entre eux, l'affection que tous lui portèrent dès le principe, rien ne put adoucir son naturel sauvage. Toujours opiniâtre et indomptable, rien ne put le rompre aux exigeances de la vie commune. Toute discipline l'irritait, toute société le trouvait farouche et presque féroce. L'éducation désordonnée qu'il avait reçue portait ses fruits.

Avant de devenir mon élève et mon pensionnaire « deux fois il avait été placé à l'école, m'écrivait dernièrement monsieur Touchard, ancien maire de Montlouis, et deux fois il fallut renoncer à le faire instruire, tant il se montra turbulent, querelleur et inappliqué. Il n'obéissait absolument qu'à ses penchants : père, mère, frères, sœur étaient impuissants pour le diriger.

« A ces mots, j'ajouterai comme souvenir de magistrat que j'ai connu Henri Mondeux vagabond, annonçant une volonté ferme et invariable de ne rien faire, mais pourtant par fois susceptible de quelques bonnes réflexions lorsqu'on l'admonestait avec douceur. C'est ainsi qu'à force de sévérité, mais de justice, j'étais parvenu à me faire assez bien obéir de Henri Mondeux. »

Et pourtant dans les derniers temps de son séjour à Montlouis Henri était sombre, ombrageux et morose comme un paria. Personne ne le voulait plus voir, personne n'osait le laisser approcher de soi, et sa famille elle même lui faisait toutes sortes de souhaits funestes, toutes sortes de lugubres prédictions.

Quand Henri entra chez moi, les avertissements ne me manquèrent pas. Des campagnes qu'il avait habitées, on me venait dire que j'avais tout à redouter et rien à espérer de lui; son maître, le père Moreau, vint aussi l'accuser, et son père lui-même, je l'ai déjà dit, le père Mondeux vint me dire que j'avais tout à craindre de son Henri et qu'il mourrait content si j'en faisais un honnête homme.

Je fus bien quelque peu effrayé de la tâche que je m'imposais, mais devais-je l'abandonner. N'était-ce pas au contraire un motif de plus de garder Henri sous ma direction. Ne devais-je pas espérer que cette nouvelle vie qui s'ouvrait pour lui, ranimerait les sentiments affectueux que la triste vie de paria qu'il avait menée jusqu'alors avait refoulés au fond de son cœur. Ne devais-je pas espérer que les bienfaits de l'éducatation porteraient promptement leurs fruits. Et d'ailleurs me disais-je, Carter et Van-Amburg n'ont-ils pas dompté des hyènes et des panthères? les hommes seraient-ils donc plus difficiles à vaincre? Sans être positivement optimiste, je crois pourtant que la nature de l'homme, si elle n'est pas essentiellement bonne, est du moins susceptible d'une grande perfectibilité. Je n'abandonnai donc point mon œuvre, je la poursuivis au contraire avec plus de courage.

Cependant, Henri qui dans les premiers temps de son séjour à l'école se comportait assez bien ; finit par s'habituer à la vue des choses nouvelles qui l'environnaient, et, ne remarquant plus que la scène avait complètement changé autour de lui, il rejeta sur ses condisciples tout le fiel de son âme. Il ne voulait rien comprendre à la vie commune : un mot, une plaisanterie d'enfant, la moindre taquinerie le mettait de mauvaise humeur, l'exaltait aussitôt, il entrait en fureur et frappait ses jeunes camarades avec n'importe quel objet du gym-

nase qui lui tombait sous la main. Que de fois il me fit trembler pour la vie des élèves ! — Dans ces terribles moments, ce n'était plus un enfant, c'était une bête sauvage ayant tous les instincts du chat. Je l'ai vu, quand il n'avait point à sa portée un objet du gymnase pour attaquer son adversaire ou se défendre de lui, je l'ai vu, dis-je, rugir comme une bête fauve, vomir des blasphêmes affreux et enfin se précipiter sur son camarade, user des ongles et des dents pour lui déchirer les chairs. Et ce n'était pas seulement les élèves, ses condisciples, qui étaient exposés à ses fureurs sauvages, c'était tout le monde de la maison. Il ne respectait que mon autorité et encore... s'oublia-t-il deux fois au point de chercher à m'atteindre de ses coups.

D'un autre côté Henri ne pouvait rompre avec ses habitudes de rapinerie et de vagabondage. Ne trouvant plus de clos ni de vergers à dévaster, il pillait la cuisine et dégarnissait les paniers des externes ; il s'emparait d'une foule de petits objets à l'usage des élèves, et c'était une jouissance pour lui de les entasser dans de petites cachettes qu'il pratiquait dans la chambre qu'il occupait seul. Ne pouvant plus errer dans les campagnes, il se plaisait sur les places publiques en compagnie de tous ces enfants abandonnés à eux-mêmes, de tous ces apprentis mauvais sujets, qui sont la plaie de la jeunese, en attendant qu'ils soient une plaie de la société. Un jour de mi-carême qu'il avait trouvé le moyen de tromper ma surveillance et qu'il s'était enfui de la maison, je le rencontrai au milieu d'une foule de petits drôles, accroché à une charette remplie de masques crottés et criant plus fort que tous les autres. Il semblait trôner encore, car il paraissait là comme à Neuvy, comme à Montlouis être toujours le *roi des polissons*.

Ses violences, ses rapines, ses escapades trop longtemps répétées lui firent perdre l'estime des élèves de l'école; ils se liguèrent contre lui et l'exclurent complètement et de leurs cours et de leurs jeux. Abandonné ainsi, il fut paria à l'école comme il l'avait été à Neuvy-le-Roi; mais il s'irrita davantage et sa présence au milieu de ses condisciples devint vraiment dangereuse autant à cause du mauvais exemple qu'il donnait par sa conduite scandaleuse, que par les dangers réels que couraient les élèves dans ses accès de fureur.

Je ne dirai point tous les moyens que j'employai pour le corriger de ses défauts. On sait tout ce qu'il est permis de faire pour assouplir une nature aussi rebelle. Mais, ni la douceur, ni les moyens coërcitifs ordinaires ne furent assez puissants pour le ramener à bien. Il fallut employer le régime cellulaire; c'est d'ailleurs d'après les conseils que voulut bien me donner M. Dessetz, le directeur de la colonie des jeunes détenus de Mettray que je séquestrai Henri Mondeux, et que je le privai de toute communication avec les personnes de la maison. La privation de la liberté était pour lui une chose affreuse. C'était surtout quand je fermais sa cellule à clé et que je l'abandonnais à lui-même pendant quelque temps, qu'il se sentait malheureux.

Dans le premier moment de la séquestration, il rugissait comme un jeune lion que l'on vient d'enfermer; puis il se calmait, pleurait, sanglottait et finissait par prier Dieu.

Enfin quand je crus avoir enlevé quelques épines à ce jeune sauvageon, je songeai à lui faire faire sa première communion. Il obtint alors la permission de venir à l'étude ou quelques élèves eurent la patience de lui faire apprendre son catéchisme.

Je dois dire qu'il étudia avec ardeur, et qu'il sut mot à mot, tout ce

qui est exigé pour être admis à cette pratique religieuse. Bien plus, il fut à l'église d'une sagesse exemplaire, et durant la retraite préparatoire qui fut prêchée par des lazaristes, son attention était parfaite, son recueillement édifiant. — Je le vis même quelquefois verser des larmes, et, quand il s'approcha de la table sainte, sa ferveur fut remarquable.

Je conçus alors de bien douces espérances, mais ce qui me rendit tout mon courage, c'est que je m'aperçus que les pièces de monnaie qu'il recevait de moi chaque semaine pour ses menus plaisirs, il en disposait pour faire des aumônes. Ses générosités ne s'étendaient point à ces fainéants, à ces pauvres éhontés qui étalent des plaies factices pour inspirer la pitié, et auxquels il ne manque qu'assez de courage pour travailler et gagner leur vie; c'était toujours à de petits malheureux enfants de l'Auvergne et de la Savoie, qui viennent chercher dans nos pays du pain pour eux et pour leurs familles. — « Ils sont bien à plaindre, me disait-il un jour que je lui demandais pourquoi il donnait à ces enfants; car ils sont ; comme moi, orphelins avant d'avoir perdu leur père et leur mère. »

A cette époque (mois d'août), pour lui témoigner toute ma satisfaction je l'emmenai dans un petit voyage que je fis à Vendôme. Les professeurs que je connaissais dans cette ville m'engagèrent à leur faire entendre mon petit prodige : c'était pour Henri une récompense inattendue, je communiquai cette idée aux directeurs du collége qui l'accueillirent avec plaisir.

Henri fut admirable dans cette séance; il fut applaudi avec enthousiasme, et, quelques jours après notre rentrée à Tours, nous rece-

vions sous le cachet de la direction du collége cette charmante petite pièce de vers.

LE COLLÉGE DE VENDOME.

A HENRI MONDEUX.

De tes jeunes amis est-ce là le langage?
Est-ce là de leurs jeux le plaisir doux et pur ?
Ah ! pauvre Henri ! l'éclair du génie à ton âge
Sillonne-t-il un front d'azur.

Qui t'a dit de laisser pour ces lointaines nues
Tes agneaux, ta houlette, et tes pensers joyeux ?
Qui t'a montré de loin les routes inconnues
De ces globes mystérieux ?

Ne crains-tu pas, dis-moi, dans ces mondes sublimes,
Si jeune, si petit, de perdre ton chemin ?
Ah ! si tu t'égarais, seul sur ces hautes cimes,
Qui pourrait te donner la main ?

Mais non, ne crains rien, laisse cours à ton âme,
Un ange te conduit, le Génie est son nom,
Un ange qui souvent aime à cacher sa flamme
Sous le vil et grossier sayon.

Il fuit de la grandeur la présence importune;
Son char brûlant de feu n'est point fait de saphir,

Et la pourpre des rois et l'or de la fortune,
Ne sauraient jamais l'éblouir.

De l'orphelin, il aime à se montrer le père,
Il aime à visiter ceux qui versent des pleurs,
Il aime à s'arrêter au seuil de la chaumière,
Sous le toît des pauvres pasteurs.

Un jour il t'apparut sous sa forme immortelle,
Il te montra de loin tous ces mondes de feux;
Tu compris son langage, il te prit sous son aile,
Et déjà vous étiez aux cieux !

Depuis ce jour, parlant une langue inconnue,
Tu l'appelles toujours et toujours il t'entend,
Car il aime ton âge et ta grâce ingénue
Et ton doux sourire d'enfant.

Mais pauvre Henri, peut-être, ah ! peut-être la vie
Déjà ne te promet que de longues douleurs,
Tu ne sais point encor qu'ici bas le génie
Se nourrit de flamme et de pleurs.

Tu ne sais point encor... Mais!... non, qui pourrait croire
Que l'azur de ton front dût jamais se ternir ?
Après tout, il est doux de souffrir pour la gloire
Et de pleurer pour l'avenir.

Paul GRANGER,
Elève en rhétorique au collége de Vendôme.

Je croyais alors avoir assoupli le caractère farouche de Henri; je croyais qu'il me deviendrait facile de faire son éducation en la compagnie des autres élèves, mais il m'y fallut renoncer complètement. les germes des vices que je croyais éteints, n'étaient que cachés sous une trop faible couche d'éducation, le moindre vent, la moindre tempête les ravivait.

Les vacances arrivèrent heureusement pour mettre fin à ces orages comme le congrès scientifique s'assemblait au Mans cette année là; j'y courus avec mon petit phénomène pour recuillir les avis des savants sur la direction à donner à ses études. Voyons comment il fut accueilli et de quel heureux présage fut pour lui ce premier pas fait dans son intérêt et dans celui la science.

VII.

Voyage au Mans. — Mondeux & le congrès scientifique. — Une première excursion. — Succès. — Une deuxième excursion. — M. Arago à Tours. — Voyage à Paris. — Une visite à M. Arago. — Une audience de M. le ministre de l'Instruction publique.

> Il semble que les têtes des plus grands hommes s'étrécissent lorsqu'elles sont assemblées, et que là où il y a plus de sages, il y ait aussi moins de sagesse. Les grands corps s'attachent toujours si fort aux minuties, aux formalités, aux vains usages, que l'essentiel ne va jamais.
>
> MONTESQUIEU. (*Lettres Persanes.*)

Ici commencent les pérégrinations du jeune pâtre de la Touraine, pérégrinations qui contre toute attente, ne devaient pas finir même après sa présentation à l'Académie des sciences.

Ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire, j'avais essayé de tous les moyens en mon pouvoir pour initier mon jeune élève à l'étude des lettres et des sciences; j'avais fait essai des meilleures méthodes pour

développer toutes ses facultés, et mes efforts avaient été vains. — Avais-je fait fausse route? C'est-là ce que je craignais, c'est-là ce qu'il m'importait de savoir, car il n'est peut-être rien de plus difficile que l'instruction d'un petit prodige.

Pour son éducation, j'avais consulté les habiles directeurs de la colonie de Mettray, qui avaient bien voulu me donner quelques conseils pour son instruction, une belle occasion me semblait offerte par le hasard, je résolus d'en profiter.

Pendant les vacances de 1839, le congrès scientifique étant réuni au Mans, je courus lui présenter mon élève, afin qu'il fût soumis à l'examen de la section des sciences et de la section de philosophie, pensant avec quelque raison, que leurs observations et leurs conseils me seraient d'une grande utilité et rendraient certainement plus facile la tâche que je m'imposais.

Quelle ne fut pas ma surprise quand j'appris de M. le président lui-même (1) quê le congrès ne pouvait examiner Henri Mondeux. Que sans doute tous ces messieurs seraient curieux de voir et d'entendre mon élève, mais qu'il y avait un programme arrêté pour tout le temps de la session et qu'il était impossible de rien changer ni au programme ni à l'emploi du temps, pas même les heures du dîner; que si, pourtant, j'avais une communication importante à faire au congrès j'étais libre, moyennant 10 francs, de prendre une carte de savant, et qu'alors, il n'y aurait plus d'obstacle à mon admission dans le sanctuaire de la sagesse et de la science.

Comme je me trouvais indigne, moi, pauvre instituteur, de me

(1) En 1839, le congrès fut présidé par M. Lair, de Caen.

dire savant à si bon marché, je revins à Tours où je repris mes modestes fonctions, et où je continuai l'instruction de Henri comme je l'avais commencée.

Hélas ! j'ignorais alors que pour être membre d'un congrès scientifique, il suffit d'avoir une certaine valeur..... pécuniaire et une grande capacité... d'estomac.

Un membre du congrès qui ne se piquait pas d'être savant, me disait en ce temps-là : — Hélas ! monsieur, si au lieu d'un phénomène intellectuel vous aviez présenté au congrès un bœuf à deux queues ou un chat à huit pattes, c'eût été bien différent. Vous auriez attiré toute l'attention de nos savants *in partibus*, car il eut été impossible de trouver des sujets plus dignes de leurs explorations scientifiques, à moins, pourtant, que vous n'eussiez amené ici quelques sauvages bien barbouillés, de quelques unes des forêts vierges... des environs de Paris, dont le langage n'eût été compris de personne pas même de nos savants professeurs de linguistique

Alors que de belles paroles ! que de savantes dissertations ! que de discours interminables ! Mais que voulez-vous qu'on dise d'un enfant, d'un pâtre qui arrive du fond de sa campagne et qui calcule comme Cauchy ou Arago ?

On peut bien discourir longuement sur les causes qui ont fait naître un bœuf avec quatre cornes et deux queues. On peut bien se disputer longtemps à l'endroit de savoir si les huit pattes du chat constituent deux âmes; d'autres docteurs non moins savants que les nôtres ont bien discuté si chaleureusement, il y a quelques cent ans, sur la prononciation de la lettre Q qu'il fallut un arrêt du parlement et des punitions sévères pour terminer la querelle. Mais encore une

fois que voulez-vous qu'on dise de Henri Mondeux ? — Qu'il a une bosse énorme du calcul !

Et au fait pourquoi ne se contenterait-on pas de cela ? Le supérieur d'un petit séminaire arrosé par l'Oise, un supérieur qui passe pour savant dans son diocèse, me disait bien dernièrement qu'il ne voyait là qu'une monstruosité de la nature, ni plus extraordinaire que ces effroyables excroissances de chairs qu'on appelle loupes, ni plus admirable que ces loupes quand elles ont acquis un grand développement.

Quoi qu'il en soit, Henri revint au pensionnat étonné de se voir éconduit de la sorte, mais ne comprenant pas encore le but de ma démarche ni la portée de l'accueil qu'on lui avait fait. La seule chose qui le contrariait vivement, c'était de n'avoir pu se faire entendre en public.

Il demandait avec impatience une nouvelle séance. Il sentait sa supériorité, sa force, et il n'avait pas d'autre ambition que de la montrer aux masses et de se faire applaudir. Comme ce n'était point mon intention et que d'ailleurs je ne me sentais pas assez de courage pour le présenter ainsi à l'admiration du public; que d'un autre côté, j'étais convaincu qu'il ne pouvait demeurer plus longtemps en la compagnie des autres élèves pour les raisons que j'ai dites, je disposai mes affaires de telle façon que je le puisse conduire à Paris. J'espérais qu'en le présentant à l'Académie des sciences, il me serait facile d'obtenir à titre de secours une pension qui lui permettrait de poursuivre son éducation à Paris, soit sous ma surveillance, soit sous celle d'un professeur nommé *ad hoc*.

Chemin faisant, nous nous arrêtâmes au collége de Pont-le-Roi, à

ceux de Vendôme, de Menais, de Blois et d'Orléans, où Henri Mondeux eut de véritables triomphes. J'allais partir pour Paris, quand mes intérêts me rappelèrent à Tours.

Je me remis bientôt en route, en essayant les forces de mon élève, tant je craignais qu'en présence de l'Académie il fut au-dessous de lui-même. Comme à son premier voyage, quelques villes, quelques colléges applaudirent à ses succès et les journaux répétèrent avec le *Courrier de Loir et Cher* : « plus habile que César, le jeune pâtre de la Touraine cause et calcule en même temps. »

Je fus encore obligé de rentrer à Tours où des mains inhabiles détruisaient l'édifice que j'avais élevé avec tant de peine.

Mais alors j'étais sûr de la puissance de mémoire de Henri, j'étais sûr aussi de la rapidité et de la sûreté de ses opérations ; et de plus pendant le cours de ces petites pérégrinations , je crus remarquer quelques modifications heureuses dans la manière de vivre de mon élève et aussi dans ses pensées. Il semblait que le contact de la société eût un peu agrandi le cercle de ses idées.

Cependant la vie de collége ne lui convenait pas encore. Il n'apprenait rien sur les bancs de la classe ; il semait la discorde partout ou il se présentait, et jetait toujours le désordre dans la maison. Il fallait absolument lui créer une autre position.

En 1840, M. F. Arago en faisant sa promenade politique autour de la France, s'arrêta à Tours. Je fus assez heureux pour m'asseoir à la table de l'illustre savant, et pour m'entretenir avec lui de mon prodige. Il approuva mon projet de le conduire à Paris, et me promit de nous appuyer de tout son pouvoir. J'attendis donc avec impatience que la rentrée des classes fût arrivée pour me remettre en

route; car cette fois je voyais le sort de mon élève assuré et j'avoue ma faiblesse, je m'attendais aussi qu'il en rejaillirait quelque chose de favorable sur moi-même et sur mon établissement (1).

Je courus directement à Paris dès la fin d'octobre, c'est-à-dire aussitôt que mes affaires me le permirent ; et dès que j'y fus installé, j'allai rendre visite à M. Arago que je trouvai toujours favorablement disposé à notre égard. Il interrogea Henri, s'assura par lui-même qu'il était digne d'occuper les instants si précieux de l'Académie des Sciences, et il nous assigna un rendez-vous en son cabinet de l'Institut, pour le lundi suivant.

En attendant, je sollicitai et obtins facilement une audience de M. le ministre de l'instruction publique. M. Villemain, tout bienveillant qu'il fut dans cette audience, ne trouva rien de mieux à offrir à Henri qu'une bourse dans un collége royal. Je suis peu partisan du genre d'instruction et de l'éducation des colléges royaux; et d'ailleurs, une instruction commune pour une organisation spéciale, une éducation de collége pour une nature comme celle de Henri Mondeux, c'eût été véritablement un contre-sens.

(1) J'avais eu le malheur, cette fois encore, de confier mes intérêts à un homme qui n'avait pas craint de revêtir la soutane pour inspirer plus de confiance. Il m'avait été présenté par des personnes qui le croyaient connaître assez et qui m'avaient engagé à me l'attacher. Je ne le fis qu'avec répugnance, parce que je n'aime point ce qu'on nomme un associé, cependant je partis tranquille; car je croyais mes affaires en bonnes mains. Mais sa conduite dans ma maison, fit ouvrir les yeux à l'autorité, on l'épia et bientôt on conçut des soupçons sur la validité de ses lettres de prêtrise. Le prétendu abbé après m'avoir trompé indignement fut arrêté, démasqué et condamné à trois ans de prison. — Il va sans dire que tout cela produisit le plus mauvais effet et que ma maison fut perdue presque complètement.

N'avais-je pas essayé pour lui de cette vie commune et de cette instruction publique et ne savais-je pas quels fruits on devait en attendre ?

Malgré cela, tous les efforts que je fis pour faire comprendre à M. le ministre de l'instruction publique que rien ne serait plus fatal à mon élève que l'instruction et l'éducation du collége, furent inutiles. De ce que de tout temps l'Université a existé, et que de tout temps, il y eut des savants, il en résulte que le mode d'instruction suivi par l'Université est le seul bon, le seul capable de faire des savants. Voilà pourquoi sans doute M. Villemain n'a pas voulu promettre à Henri Mondeux autre chose qu'une bourse dans un collége royal.

Cependant, quand j'eus dit à M. Villemain que j'étais dans l'intention de présenter Henri Mondeux à l'Académie des Sciences, et qu'alors je lui ferais part de mes projets et des intentions de M. le ministre, M. Villemain promit de s'en rapporter à la décision de ce tribunal compétent; de mon côté, ne voulant pas que l'on eût jamais le plus léger reproche à me faire à cet égard, je dis à M. le ministre que je me soumettrais sans aucune restriction au jugement de l'Académie.

Tout allait donc pour le mieux. Heureux du présent et riches d'espérances pour l'avenir, nous attendîmes avec patience le grand jour du jugement.

VIII.

Henri Mondeux à l'Académie des Sciences. — Son examen en présence d'une commission de l'Académie. — Le rapport de M. le baron Augustin Cauchy.

Le lundi 16 novembre 1840, vers deux heures, nous étions au rendez-vous que nous avait assigné M Arago. M. Poncelet président de l'Académie qui était avec lui dans son cabinet, nous attendait aussi. Ces messieurs accueillirent Henri avec beaucoup de bienveillance et lui firent quelques questions relatives au calcul ; puis ils s'entretinrent avec moi sur l'éducation du jeune pâtre, sur sa famille et sur l'avenir de cet enfant. Je remis ensuite un cahier de notes sur les procédés de calcul de mon élève, en priant ces messieurs de nous appuyer de tout leur pouvoir, pour qu'il nous fût possible de continuer l'œuvre que j'avais commencée.

Il y avait foule à l'Institut, l'Académie avait ce jour-là beaucoup de travaux à examiner, la séance fut longue et je commençais à craindre qu'elle n'eût pas le temps de s'occuper de Henri Mondeux.

Cependant M. Arago, fidèle à sa promesse annonça à l'Académie qu'il avait à lui présenter un émule du célèbre calculateur Vito Mangiamelle, ce pâtre de la Sicile qui, quelques années auparavant, avait été examiné par l'Académie des sciences. « C'est un jeune pâtre de la Touraine, dit M. Arago, que M. Jacoby, instituteur à Tours a recueilli chez lui, qu'il a initié à la science des nombres et pour lequel il sollicite la protection de l'Académie. M. Jacoby, ajouta-t-il, n'est point dans l'intention de livrer son prodige à l'admiration du public; il ne cache point, comme le fit le maître de Mangiamelle, les procédés de calcul de son élève; il prie au contraire l'Académie de jeter un coup d'œil sur les notes que renferme ce cahier, notes dans lesquelles il revèle les ingénieux procédés de calcul du jeune pâtre.»

Monsieur Arago demanda ensuite à l'Académie, si elle jugeait à propos de nommer une commission pour examiner le jeune Henri Mondeux.

Mais chaque académicien voulut juger par lui-même de la faculté de Mondeux, chacun voulut qu'il lui fût posé séance tenante quelques problèmes.

Aussitôt on présenta à Henri Mondeux plusieurs questions que, malgré l'aspect imposant de l'assemblée, il résolut en quelques minutes.

La rapidité et la justesse de ses réponses, provoquèrent les bravos

de l'assemblée et il fut décidé à l'unanimité que Henri serait examiné par une commission spéciale (1).

M. le président nomma alors membres de la commission, MM. Arago, Sturm, Cauchy et Liouville. M. Corriolis, directeur des études de l'Ecole Polytechnique, que la science pleure aujourd'hui, demanda comme une faveur qu'il lui fut permis de se joindre à la commission, ce qui lui fut immédiatement accordé.

Mondeux venait de subir une épreuve en présence de l'Académie, et s'en était tiré à sa plus grande gloire, mais il restait une épreuve plus rude, celle qu'il devait subir en présence des commissaires de l'Académie. Loin de s'en effrayer, il s'en réjouissait d'avance.

Ce fut le 2 décembre qu'il fut appelé de nouveau à l'Institut. Pendant deux heures, il lui fut soumis des questions longues et difficiles que je regrette de n'avoir point retenues, mais dont quelques unes sont consignées et analysées par M. Cauchy.

Henri sortit avec honneur de cette difficile épreuve, et cependant. pour la première fois, je lui vis perdre un peu de cet aplomb, de cette assurance qui ne l'a jamais abandonné depuis. C'est qu'il pensait que de cet examen allait dépendre le but son avenir, et, quel est celui qui

(1) «M. Jacoby, de Tours, présente à l'Académie des Sciences un jeune berger des environs de cette ville, chez lequel il a reconnu la faculté d'effectuer avec une facilité extrême les calculs numériques les plus complexes. M. Jacoby a déjà pris note lui-même des procédés dont le jeune Mondeux fait usage. Ces procédés, l'enfant les développera lui-même devant les commissaires de l'Académie. Avant de désigner la commission, M. le président sur la demande de plusieurs académiciens, permet qu'on adresse à Henri Mondeux différentes questions.

(*Bulletin de l'Académie des Sciences. Séance du* 16 *novembre* 1840.)

n'éprouve quelqu'émotion, quand il sait sa fortune, sa vie même engagées dans un jeu de hasard? (1).

M. Cauchy et M. Corriolis surtout examinèrent Henri Mondeux avec beaucoup de bienveillance et d'attention, aussi le premier fut-il nommé rapporteur de la commission.

Voici le rapport que M. Cauchy lisait à l'Institut quinze jours après l'examen.

RAPPORT

FAIT A L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

Par M, Augustin CAUCHY,

Sur les procédés de calcul imaginés & mis en pratique par un jeune Pâtre de la Touraine.

« Que sans secours, et abandonné à lui-même, un enfant préposé à la garde des troupeaux, arrive à exécuter de mémoire et très facilement un grand nombre d'opérations diverses c'est un fait que seraient tentés de révoquer en doute ceux qui n'en auraient pas été les témoins et dont le merveilleux rappelle tout ce que l'histoire nous raconte du jeune Pascal, s'élevant à l'âge de douze ans, et à l'aide de figures

(1) Je dis hasard parce que dans presque tous les examens l'interrogateur cherche plutôt à embarrasser le candidat, qu'à bien s'assurer de ce qu'il sait et que d'une question que le hasard met dans la tête de l'examinateur dépend souvent l'avenir d'un individu.

tracées avec du charbon, jusqu'à la 32e proposition de la géométrie d'Euclide. Toutefois, ce fait merveilleux s'est déjà présenté dans la personne d'un jeune berger sicilien, mais avec cette différence que les maîtres de Mangiamelle ont toujours tenu secrètes les méthodes de calcul dont ils se servaient, tandis que M. Jacoby, qui a recueilli chez lui le jeune pâtre des environs de Tours, a offert lui-même de mettre les procédés employés par son élève sous les yeux des commissaires de l'académie.

« Dès sa plus tendre enfance, le jeune Henri Mondeux, s'amusant à compter des cailloux rangés à côté les uns des autres, et à combiner entre eux les nombres qu'il avait représentés de cette manière rendait sensible à son insu, l'étymologie latine du mot *calculer*. A cette époque de sa vie, les systèmes des cailloux semblent avoir été plus particulièrement les signes extérieurs auxquels se rattachait l'idée de nombre; car il ne connaissait pas encore ses chiffres. Quoiqu'il en soit, après s'être longtemps exercé au calcul, comme nous venons de le dire, il finit par offrir aux personnes qu'il rencontrait de leur apprendre combien d'heures, ou même de minutes, se trouvaient renfermées dans le nombre d'années qui exprimait leur âge. Frappé de tout ce qu'on racontait du jeune pâtre, M. Jacoby, instituteur à Tours, eut la curiosité de le voir. Après un mois de recherches, il rencontre un enfant dont l'attitude est celle d'un homme absorbé par une méditation profonde. Cet enfant appuyé sur un bâton, a les yeux tournés vers le ciel. A ce signe, M. Jacoby ne doute pas qu'il n'ait atteint le but de ses courses; il propose une question à Henri, qui la résout à l'instant même, et il lui promet de l'instruire. Malheureusement, celui qui se rappelle si bien les nombres, a beaucoup de

peine à retenir un nom ou une adresse. Henri, à son tour, emploie un mois entier en recherches infructueuses avant de retrouver M. Jacoby. Enfin, les vœux du jeune pâtre sont exaucés · il a le bonheur de recevoir des leçons d'arithmétique. Mais les moments de liberté dont il peut disposer le soir pour cette étude lui paraissaient trop courts. Henri, depuis quelque temps, était à la solde d'un fermier établi près de la ville ; il avait pour appointements trois paires de sabots par année, du pain noir à discrétion, et un peu d'ail quelquefois. Un jour il quitte la ferme en déclarant qu'il a trouvé une bonne place ; et M. Jacoby, qui le voit arriver à Tours avec quelques hardes sous le bras, accueille avec bonté ce nouveau pensionnaire que la providence lui envoie, ce pauvre orphelin auquel il devait servir de père. Sous la direction de M. Jacoby, Henri Mondeux , en continuant à se livrer à son étude favorite, est devenu plus habile dans la science du calcul, et a commencé à s'instruire sous d'autres rapports. Aujourd'hui il exécute facilement de tête, non seulement les diverses opérations de l'arithmétique, mais encore, dans beaucoup de cas , la résolution numérique des équations : il imagine des procédés quelquefois remarquables pour résoudre une multitude de questions diverses que l'on traite ordinairement à l'aide de l'algèbre et détermine, à sa manière, les valeurs exactes ou approchées des nombres entiers ou fractionnaires qui doivent remplir des conditions indiquées. Arrêtons-nous un moment à donner une idée des méthodes qui sont plus familières au jeune calculateur.

Quand il s'agit de multiplier l'un par l'autre des nombres entiers, Henri Mondeux partage souvent ces nombres en tranches de deux chiffres. Il est arrivé de lui-même à reconnaître que , dans le cas où

les facteurs sont égaux, l'opération devient plus simple, et les règles qu'il emploie alors pour former le produit ou plutôt la puissance demandée, sont précisément celles que donnerait la formule connue sous le nom de *binôme* de Newton. Guidé par ces règles, il peut énoncer à l'instant même où on les demande les carrés et les cubes d'une multitude de nombres, par exemple le carré de 1204 ou le cube de 1006. Comme il sait à peu près par cœur les carrés de tous les nombres entiers inférieurs à 100, le partage des nombres plus considérables en tranches de deux chiffres lui permet d'obtenir plus facilement leurs carrés. C'est ainsi qu'il est parvenu, en présence de l'Académie, à former presque immédiatement le carré de 756.

« Henri est parvenu seul à trouver le procédé connu qui donne la somme d'une progression arithmétique. Plusieurs des règles qu'il a imaginées, pour résoudre différents problèmes, sont celles qui se déduisent de certaines formules algébriques. On peut citer comme exemples, les règles qu'il a obtenues pour calculer la somme des cubes, des quatrièmes, et même des cinquièmes puissances des nombres naturels.

« Pour résoudre deux équations simultanées du premier degré, Henri a eu recours à un artifice qui mérite d'être signalé. Il a cherché d'abord la différence des inconnues; et, pour y parvenir, il a soustrait les deux équations l'une de l'autre, après avoir multiplié la première par le rapport qui existe entre les sommes formées successivement, pour l'une et pour l'autre, avec les coefficients des deux inconnues. On pourrait, en faisant subir à ce procédé une légère modification, se borner à soustraire l'une de l'autre les deux équations après avoir divisé chacune d'elles par la somme des coefficients

qui affectent dans le premier membre les deux inconnues. Alors l'équation résultante fournirait toujours immédiatement la différence entre les deux inconnues, de laquelle on déduit sans peine comme l'a vu Henri Mondeux, ces inconnues elles-mêmes : et l'on obtiendrait ainsi, pour la résolution de deux équations du premier dégré, une méthode qui offrirait cet avantage que le calcul resterait symétrique par rapport aux deux inconnues dont on cherche les valeurs.

« S'agit-il de résoudre, non plus des équations simultanées du premier degré, mais une seule équation d'un degré supérieur au premier, Henri emploie habituellement un procédé que nous allons expliquer par un exemple. Nous avons proposé à Henri le problème dont voici l'énoncé :

« Trouver un nombre tel que son cube augmenté de 84, fournisse une somme égale au produit de ce nombre par 37.

« Henri a donné, comme solutions du problème , les nombres 3 et 4. Pour les obtenir, il a commencé par transformer l'équation qu'il s'agissait de résoudre, en divisant les deux membres par le nombre cherché. Alors la question proposée s'est réduite à la suivante :

« Trouver un nombre tel que son carré, augmenté du quotient que l'on obtient en divisant 84 par ce nombre, donne 37 pour somme.

« A l'aide de la transformation que nous venons de rappeler, Henri Mondeux a pu immédiatement reconnaître que le nombre cherché était inférieur à la racine carrée de 37, par conséquent à 6 ; et bientôt quelques faciles essais l'ont amené aux deux nombres que nous avons indiqués.

« Les questions même d'analyse indéterminée ne sont pas au-dessus de la portée de Henri Mondeux. L'un de nous lui a demandé deux

carrés dont la différence fût 133. Il a donné immédiatement comme solution le système des nombres 66 et 67. On a insisté pour obtenir une solution plus simple. Après un moment de réflexion, il a indiqué les nombres 6 et 13. Voici de quelle manière Henri avait procédé pour arriver à l'une et à l'autre solution. La différence entre les carrés des nombres cherchés surpasse le carré de leur différence d'une quantité qui est égale au double de cette différence multipliée par le plus petit. La question proposée peutdonc être ramenée à la suivante : Soustraire du nombre 133 un carré tel, que le reste soit divisible par le double de la racine. Si l'on essaie l'un après l'autre les carrés

1, 4, 9, 16, 25, 36, 49...,

on reconnaîtra que parmi ces carrés 1 et 49 sont les seuls qui satisfassent à la nouvelle question. En les retranchant de 133, et divisant les restes 132 et 84, on obtient pour quotients les nombres 66 et 6, dont chacun répond à l'une des solutions donnés par Henri Mondeux. On conçoit d'ailleurs qu'en suivant la marche que nous venons de rappeler, Henri n'a pas rencontré d'abord celle des deux solutions qui nous paraît la plus simple, mais celle qui offre les carrés dont les racines sont plus rapprochées l'une de l'autre.

« Nous avons été curieux de savoir quel temps emploierait Henri Mondeux pour apprendre et retenir un nombre de 24 chiffres partagés en quatre tranches, de manière à pouvoir énoncer à volonté les six chiffres renfermés dans chacune d'elles. Cinq minutes lui ont suffi pour cet objet.

« Henri a une aptitude merveilleuse à saisir les propositions relatives aux nombres. L'un de nous lui ayant indiqué divers moyens de

simplifier les opérations de l'arithmétique, il les a immédiatement mis en pratique, avec la plus grande facilité.

« Au reste, on serait dans l'erreur si l'on croyait que la mémoire de Henri, si prompte à lui représenter les nombres, peut être aisément appliquée à d'autres usages. Comme nous l'avons déjà remarqué, il a de la peine à retenir les noms des lieux et des personnes. Il lui est pareillement difficile de retenir les noms des objets qui n'ont pas encore fixé son attention, par exemple, les noms des figures que l'on considère en géométrie ; et la construction des carrés et des cubes l'intéresse moins que la recherche des propriétés des nombres par lesquels on les représente. D'ailleurs, il ne se laisse pas facilement distraire des calculs qu'il a entrepris. Tout en résolvant un problème, il peut se livrer à d'autres occupations ce qui ne l'empêche pas d'atteindre son but; et lorsque l'attention de Henri s'est portée sur quelques nombres qu'il s'agit de combiner entre eux, sa pensée s'y attache assez fortement pour qu'il puisse suivre en esprit les progrès de l'opération, comme s'il était complètement isolé de tout ce qui l'environne. »

« Henri Mondeux doit beaucoup à M. Jacoby. Lorsque celui-ci consentit à servir de père et de maître au jeune berger, Henri ne savait ni lire ni écrire, il ne connaissait pas les chiffres. S'il montrait une grande aptitude pour le calcul, son instruction, sous tous les autres rapports, et, ce qui est beaucoup plus triste, son éducation même, étaient complètement à faire. On doit savoir gré à M. Jacoby de ne s'être point laissé effrayer par les obstacles que semblait opposer d'abord au succès de son entreprise le caractère violent et sauvage du jeune Mondeux ; et l'on aime aujourd'hui à retrouver un enfant religieux, caressant et docile dans le petit vagabond de Montlouis. Il est

vrai que, dans sa pénible tâche, M. Jacoby a été soutenu et encouragé par les heureuses inclinations que Henri Mondeux laissait entrevoir sous l'écorce la plus rude. Naturellement vif et emporté, cet enfant avait un cœur reconnaissant et une tendre charité pour les pauvres, auxquels il distribuait volontiers le peu qu'il possédait. Ces bonnes dispositions ont augmenté l'attachement de M. Jacoby pour son élève, dont le caractère est devenu plus doux. Mais pour réussir, M. Jacoby a été d'abord obligé de séparer complètement Henri Mondeux de ses autres pensionnaires, et de lui donner une éducation toute spéciale. L'éducation, l'instruction de l'enfant sont-elles aujourd'hui assez avancées pour pouvoir être continuées et complétées en la présence et la compagnie des autres élèves ? M. Jacoby ne le pense pas, et les membres de la commission ne le pensent pas non plus. Nous croyons d'ailleurs que l'Académie doit reconnaître le zèle et le noble dévoûment que M. Jacoby a déployés dans le double intérêt de son élève et de la science, encourager ses efforts, le remercier de l'avoir mise à portée d'apprécier la merveilleuse aptitude du jeune Henri Mondeux pour les calculs; enfin émettre le vœu que le gouvernement fournisse à M. Jacoby les moyens de continuer sa bonne œuvre, et de développer de plus en plus les rares qualités qui peuvent faire espérer que cet enfant extraordinaire se distinguera un jour dans la carrière des sciences. » (1)

(1) « Ce rapport si intéressant, dont les conclusions ont été adoptées à l'u-
« nanimité, a valu à M. Cauchy de nombreuses félicitations. Nous désirons
« bien sincèrement que la voix de l'illustre géomètre soit entendue, et que
« le gouvernement par une subvention généreuse mette M. Jacoby à même
« de poursuivre l'éducation qu'il a si heureusement et si honorablement
« commencée. » (*Note du rédacteur du journal* l'*Univers*.)

Conformément aux usages et aux vœux de l'Académie, ce rapport fut adressé à M. le ministre de l'instruction publique. Dans le même temps tous les journaux de Paris rendirent compte du triomphe du jeune pâtre de la Touraine, et appelèrent l'attention du gouvernement sur cet enfant doué d'une si prodigieuse faculté de calcul. Plusieurs journaux et notamment le *Siècle*, le *Commerce*, le *Temps* et la *Presse*, voulurent bien m'ouvrir leurs colonnes et être les interprètes de mes prières.

Nous verrons comment furent accueillis et les vœux de l'Académie des sciences et les réclamations de la presse; nous verrons comment, en cette circonstance, le ministre de l'instruction publique comprit sa mission.

XIV.

Une audience de M. le ministre de l'instruction publique.

Les soirées et les fêtes auxquelles on nous invita, me firent attendre patiemment qu'il plût à M. le ministre de l'instruction publique de me faire connaître ses intentions à l'égard de Henri Mondeux. Mais les affaires marchent si promptement dans un ministère que six semaines après la lecture du rapport à l'Académie des sciences, je n'avais reçu aucune communication relative à ce qui m'intéressait. Je me décidai alors à ecrire à M. le ministre pour lui rappeler que le rapport de l'Académie lui avait été adressé par les soins de M. Cauchy, et pour le prier de hâter la solution de cette affaire ; un plus long séjour à Paris compromettant gravement mes intérêts.

M. le ministre nous fit l'honneur de nous accorder une audience le lundi suivant. Le résultat de cette entrevue, tout le monde le sait; mais ce que je crus devoir taire d'abord, et ce qu'il était pourtant très

important pour moi que tout le monde sût, c'est ce qui se passa dans cette audience. J'ai eu occasion de le raconter plusieurs fois, mais cela paraissait tellement étrange qu'on avait de la peine à y ajouter foi. Rien n'est cependant plus vrai, car le lendemain même de cette audience j'écrivais sur mon *memento* ce qui suit et j'affirme sur l'honneur que je n'ai point exagéré les faits.

Je me rendis le lundi au ministère de l'instruction publique où je fus reçu par M. le secrétaire de M. le ministre, qui me parut avoir reçu la mission de *traiter avec moi*. Mais notre conversation ne fut pas très longue ; car, lui ayant dit que M. Villemain avait entre les mains le rapport de l'Académie des sciences, que dans une audience précédente, M. le ministre m'avait promis de s'en rapporter à la décision de l'Institut et que je venais tout simplement savoir ce que de son côté M. le ministre était dans l'intention de faire pour Henri Mondeux, il me laissa quelques instants seul et m'introduisit ensuite dans le cabinet de M. le ministre.

M. Villemain, sans avoir l'air de s'apercevoir que je me confondais en politesses, me dit sans préambule et d'un ton assez brusque pour me faire relever la tête :

— Eh bien ! que voulez-vous ?

Je regardai un instant M. le ministre et je ne tardai pas à reprendre un peu de l'aplomb que m'avait fait perdre cette brusque réception :

— Monsieur le ministre a sans doute reçu le rapport fait à l'Académie des sciences sur le jeune berger de la Touraine, Henri Mondeux, et comme dans une audience précédente, M. le ministre m'avait dit que...

— Oui, oui, c'est bien, j'ai vu le rapport ce matin seulement... mais enfin... qu'est-ce que vous voulez ?

— Je viens, M. le ministre, vous prier de vous intéresser à mon jeune élève, de lui accorder toute votre bienveillance et de le prendre sous votre protection.

— Eh bien ! oui! Mais encore qu'est-ce que vous voulez ? qu'est-ce que vous demandez pour lui ?

Cette question répétée trois fois sur un ton d'assez mauvaise humeur me fit perdre ce qui me restait d'humilité en présence de M. le ministre de l'instruction, et me fit répondre brièvement et catégoriquement :

— Je désire que M. le ministre se rappelle sa promesse et qu'il soit fait selon le vœu de l'Académie des sciences.

— L'Académie... l'Académie s'est montrée complaisante à votre égard.

— Pourquoi voulez-vous, M. le ministre, que l'Académie se soit montrée complaisante pour moi, pauvre instituteur de province qu'elle ne connaît pas.

— Mais pourquoi n'accepteriez vous pas pour votre élève une bourse dans un collége, et pour vous une récompense?

— J'ai déjà dit à M. Villemain, les motifs qui m'empêchaient d'accepter pour Henri Mondeux la vie du collége. Je ne suis plus seul à penser ainsi, puisque l'Académie a été de mon avis et qu'elle a émis un vœu qui m'est tout à fait favorable.

—Puisque vous tenez à conserver votre élève, gardez-le chez vous, dans votre pensionnat. Quel est le prix de la pension chez vous ?

— 500 francs, M. le ministre.

— Eh bien ! on vous en donnera 800 ; gardez-le dans votre maison. Quand les examinateurs passeront à Tours, il visiteront cet enfant et dès qu'il sera capable de suivre les cours d'un collége, on lui donnera une bourse.

Il me fut impossible d'obtenir autre chose de M. Villemain. Désespéré, mais ne voulant cependant pas abandonner ainsi la partie, je lui dis :

— Monsieur le ministre, je ne veux pas qu'il soit dit un jour que j'aie entravé d'une manière quelconque les études de mon élève et nui à son avenir; je ne prendrai donc pas sur moi de refuser ou d'accepter vos propositions. Je vais en faire part à MM. les députés de notre département et malgré le vœu de l'Académie, je me rendrai encore aux conseils de ces messieurs.

— Quels sont vos députés ? reprit M. Villemain.

Aussitôt que je les eus nommés (1), M. Villemain fit une petite moue maussade, une pirouette sur le talon gauche, en me disant en manière d'adieu : — Réfléchissez, — je n'ai pas le temps de m'occuper plus longtemps de cette affaire, je vous donne jusqu'à demain matin.

Sur ce, je sortis.

C'était un lundi et, ce jour-là, il y a séance de l'Académie des sciences à l'Institut; j'y allai immédiatement pour faire part à ces messieurs des étranges propositions de M. le ministre de l'instruction publique. Personne n'y voulut croire et personne ne me conseilla

(1) A cette époque, les députés d'Indre-et-Loire étaient MM. Taschereau, Gouin, Piscatory et César Bacot.

d'accepter, puisque c'eût été revenir sur une décision prise à l'unanimité.

Quant à nos députés, tous étaient en opposition avec le ministère. M. Piscatory seul me dit : — Acceptez toujours, c'est autant de pris sur l'ennemi, et nous verrons plus tard.

Je ne répondis point à M. Villemain, parce que je pensai qu'en deux ou trois séances données à Paris, nous pourrions gagner de quoi subvenir à tous les frais de l'éducation de Henri Mondeux.

Cependant on lisait plusieurs jours après dans quelques journaux de Paris :

« Le gouvernement s'est occupé du jeune berger de la Touraine, Henri Mondeux. M. le ministre de l'instruction publique est chargé de pourvoir aux frais de son éducation. »

X.

Séjour à Paris.

Cependant, la presse parisienne et, après elle, celle des départements avaient parlé avec enthousiasme des triomphes du jeune pâtre de la Touraine et avaient porté son nom et le bruit de ses succès jusque dans les plus petites bourgades de la France.

Tout le monde désirait voir et entendre ce jeune prodige, chacun voulait pouvoir dire qu'il l'avait applaudi.

Je ne dirai point que Henri Mondeux devint à la mode comme Tom-Pouce, — non, mais l'intérêt qu'on sembla lui porter à cette époque fut si général, qu'il fut de toutes les grandes réunions, de toutes les brillantes soirées. L'aristocratie et le commerce lui ouvrirent tour à tour leurs salons ; les savants et les artistes l'admirent jusque dans leurs soirées intimes. La froide diplomatie elle-même voulut le posséder à son tour.

Ainsi l'a-t-on vu faisant sa partie de dames chez M. le baron Augustin Cauchy; jouant aux mathématiques avec tous les savants du jour, chez M. le baron Charles Dupin et chez M. Corriolis, à l'Ecole Polytechnique; prenant le thé chez MM. Alfred de Vigny, Charles Nodier ou Emile Souvestre; recevant une accolade fraternelle de M. de Châteaubriand, de M. Bouilly et de Georges Sand; résolvant des problêmes tour à tour dans les salons somptueux de M. le grand-référendaire de la chambre des pairs et dans le magnifique hôtel de S. E. l'ambassadeur de Turquie, Nourri-Effendi; qui le recevait toujours avec affabilité; dînant tantôt à l'ancien cercle de Paris, tantôt chez M. le comte de Chabrol et tantôt au Palais du Luxembourg. Puis on le voit encore aux charmantes soirées du spirituel peintre Duval-Lecamus, où se donnent rendez-vous tous les artistes de Paris, chez le célèbre libraire Panckouke, et dans les vastes magasins de MM. Brière et Pelletier où il donna des séances à tous les commerçants de la rue Saint-Martin, et, enfin, on aurait pu le voir aussi, s'étendant comme un petit maître, sur les moëlleux coussins d'une calèche aux armes de comte et en compagnie d'une belle et savante comtesse anglaise.

Ne croyez pas que Henri se soit trouvé embarrassé dans un salon, ne croyez pas qu'il se soit assis sur le bord de sa chaise et qu'il ait toussé dans son chapeau. Il était à Paris, ce qu'il était à Neuvy : toujours fier et résolu. Il marchait sur les tapis de Smyrne avec le même sans-façon que sur l'herbe de la prairie, son pas était aussi dégagé sur un parquet bien ciré que sur le pavé de la rue, et il s'étendait sur un canapé avec le même laisser-aller que sur le gazon de la vallée. Il mangeait du baba avec le même appétit qu'autrefois son pain noir et

avalait le meilleur thé de la Chine, comme il l'eût fait de l'eau pure de Belleroche.

D'ailleurs, la vie commune était antipathique à Henri, il ne connaissait pas les distances qui séparent les hommes, et ne voulant rien apprendre de cette vie, il ne comprenait pas les égards qu'on accorde à certains personnages, ni les déférences que nous avons pour les femmes. C'est ce qui explique sa façon rustique de traiter les gens en certaines circonstances, et sa manière rude et sans gêne d'agir partout.

Ainsi, par exemple, quand une dame lui tendait la main en signe d'amitié, il la saisissait aussitôt avec empressement, et par manière de gratitude, il broyait ces petits doigts si jolis et si délicats, avec son poignet de fer. Souvent il ne lâchait prise que quand un cri de douleur, quelquefois longtemps contenu échappait à la victime de ses démonstrations amicales.

S'il entrait dans un salon où étaient des fumeurs, il courait à la fenêtre et malgré le froid et les convenances, il renouvelait l'air de l'appartement. — Entrait-il dans une salle ou il faisait très chaud, il se mettait à son aise sans s'inquiéter de la société qui le pouvait entourer, et sans qu'il me fut possible, malgré l'empire que j'exerçais sur lui, de lui faire réparer ses inconvenances.

Que de fois il me mit dans de cruels embarras par sa rusticité, que de fois j'aurais voulu que mon petit sauvage fut au fond des bois.

Un jour, à l'embassade de Turquie, et un soir à l'hôtel Castellanne, il me contraria on ne peut plus vivement.

Henri avait ses entrées libres à l'ambassade de Turquie. S. E. Nourri-Effendi l'aimait beaucoup et se plaisait à lui faire résoudre des pro-

blèmes qui l'embarrassaient. Un jour, — Henri allait offrir son portrait à S. E., — il entre dans un salon où plusieurs officiers assis sur des divans à la manière des Turcs, fumaient le chibouck. S. E. nageait dans une atmosphère de fumée. Henri fait une grimace en entrant, puis il court droit à la fenêtre, l'ouvre, et revient saluer S. E. — Je voulus excuser mon élève près de l'ambassadeur, mais Nourri-Effendi lui tendit la main en le remerciant d'avoir pensé à lui donner un peu d'air. Tout le monde se mit à rire, applaudissant ainsi un acte qu'aucun d'eux n'eût peut-être osé faire.

L'hôtel Castellanne est, tout le monde le sait, le rendez-vous de l'aristocratie parisienne. Les soirées y ont un parfum et un brillant qu'on ne rencontre nulle part. — Sur son théâtre, les soubrettes sont des marquises, les jeunes amoureuses de jolies comtesses, les comiques des barons, etc., etc., M. le comte de Castellanne nous fit l'honneur de nous adresser une invitation pour une soirée dramatique. Malheureusement, ce jour-là nous avions un dîner aux Batignolles, et de l'hôtel Castellanne aux Batignolles, il y a une bonne distance, et passablement de boue, surtout sur les boulevards extérieurs qu'il nous fallut absolument traverser à pied, faute de voiture, dans ces parages sombres et déserts. Malgré nos précautions et le talent du brosseur il nous fut impossible d'arriver sans tache au splendide hôtel; aussi, je ne tardai pas à regretter de m'être fourvoyé au milieu de toutes ces brillantes toilettes, qui ornaient la coquette salle de spectacle. Mais ce n'était rien, Henri me réservait un autre plaisir.

La salle de spectacle de l'hôtel Castellanne est petite, et le nombre des invités est toujours grand; de sorte qu'on y est un peu entassé et que la chaleur y est toujours excessive. Henri ne supporta pas patiemment

la chaleur. Se sentant étouffé, il déboutonna sa redingote-blouse (1) et se mit à l'air d'une façon quelque peu indécente. Tous les petits signes que je fis pour lui faire comprendre son inconvenance furent inutiles. — Je le fis passer au foyer pour lui faire mes observations ; mais la foule ne tarda pas à nous y suivre. Alors, nous devînmes le point de mire de toute cette brillante aristocratie ; en un instant, tous les lorgnons furent braqués sur nous. Pour éviter les sourires qui pouvaient suivre cette grâcieuse manière de regarder, je poussai Henri dehors, et comme il ne voulut rien entendre, je rentrai à la maison sans que l'on sût à l'hôtel Castellanne que Mondeux y était apparu.

Tout n'était pas rose avec un tel compagnon ; il fallait une grande énergie pour le dompter et le rompre, au moins momentanément, aux servitudes des convenances. Toutefois s'il lui arriva, quand même, de les oublier souvent, en raison de sa célébrité on le lui pardonna presque toujours. Il alla même jusqu'à oublier qu'il n'était plus le petit vagabond de Montlouis et à faire au beau milieu de la rue le coup de poing et le coup de pied. Un jour que nous sortions d'une matinée musicale et littéraire qui avait eu lieu chez M[lle] d'Angeville, un enfant de son âge le heurta et se permit de lui toucher les cheveux, — il portait les cheveux longs et flottants sur les épaules. — Avant que je me fusse aperçu qu'il n'était plus près de moi, il se roulait sur le trottoir de la Chaussée-d'Antin avec ce petit insolent qu'il voulait corriger. Je séparai non sans peine les deux champions et je pus continuer ma route car, bien que le gamin de Paris eût, d'un premier

(1) Henri portait alors une petite redingote-blouse dans le genre des capotes d'Afrique.

tour de jambe jeté Henri sur le dos, il avait pu s'apercevoir qu'il n'était point du calibre de son adversaire et il prit la fuite.

Cette affaire n'eût été qu'à moitié désagréable, si j'avais été seul avec lui, mais j'accompagnais justement ce jour-là une noble dame que je fus obligé de laisser seule un instant pour mettre fin à ce combat singulier.

Henri aimait assez à répondre aux invitations qu'on lui adressait pour dîner, mais il s'ennuyait à mourir à ces matinées littéraires où il entendait tant de choses qu'il ne comprenait pas, — à ces brillantes soirées musicales où il voyait bâiller tant de monde et à ces bals où la danse lui semblait un symptôme de folie.

Il se rendit donc volontiers au banquet de l'Union des Nations, où le vénérable Julien de Paris, avait voulu le présenter; mais il me fut impossible de l'amener au bal que les Châtelleraudais donnent annuellement au *Cadran-Bleu*. Cependant, vers minuit, tout le monde vint me réclamer Henri ; danseurs et danseuses le voulaient voir, ne fût-ce que quelques minutes ; il me fallut absolument l'aller chercher. Henri consentit à se laisser traîner au bal, parce que je le venais chercher de la part d'un négociant qui l'aimait beaucoup et qui lui lui avait toujours témoigné un vif intérêt, et puis aussi peut-être parce que je lui fis comprendre qu'il y aurait un ambigu vers deux heures du matin. Comme il avait fallu le faire lever, il était d'assez mauvaise humeur et sa tenue était peu en harmonie avec toutes les brillantes toilettes qu'on voyait à ce bal. Il fut néanmoins recherché, et comme il put parler nombres à toutes ces dames qui ne le comprenaient guère et qui, pourtant semblaient l'écouter avec plaisir, il se décida un peu et fut assez gai. La *reine* du bal eût même l'ambition de faire une contre-danse

avec le pâtre de la Touraine; et Henri en fut si fier, qu'il s'en souvient encore quelquefois, avec un certain orgueil. Inutile de dire que dans cette contre-danse, il figura assez gauchement, et qu'il fit rire tout le monde de sa maladresse. — Il en riait lui-même le premier. Comme on lui demandait si la danse l'amusait, il répondit qu'il ne comprenait pas qu'on put avoir du plaisir à sauter ainsi les uns devant les autres.

Après toutes ces fêtes de salons, les colléges, les institutions de jeunes gens et de demoiselles voulurent aussi l'applaudir. Louis-le-Grand, Bourbon et Rollin, l'appellèrent successivement. L'Ecole préparatoire de la Marine, dirigée par M. Loriol, l'Ecole pratique de M. Hyppeau lui préparèrent des triomphes. Enfin, cette suite d'ovations commencée chez le doyen des chefs d'institution, chez M. Massin, se termina chez M. l'abbé Poiloup à Vaugirard. C'est dans cette institution que Henri eut aussi le plus beau succès. Les élèves lui offrirent un banquet, lui portèrent des toasts, (1) lui décernèrent une couronne d'honneur. Le jour de la distribution des prix, M. le directeur lui offrit un prix d'honneur. Alors, l'ancien évêque de Meaux voulut couronner lui-même le jeune pâtre, « et déposer un baiser sur ce front « large et expressif annonçant déjà toutes les vibrations du génie qui « fermentent. » (2)

Alors les battements de mains se mêlèrent aux bravos de la foule et au son des fanfares; la cérémonie interrompue un instant par cet in-

(1) Ces toasts sont en vers à la fin du volume au chapitre : *Extraits de l'Album.*

(2) Expressions de M. Bouilly, auteur des *Conseils à ma Fille*, etc., etc. extraites de l'album de Henri Mondeux.

cident imprévu, ne fut continuée que quand l'émotion générale fut calmée.

Cette ovation inattendue me toucha vivement; des larmes vinrent mouiller mes paupières. C'était une douce compensation à tous les ennuis, à tous les tourments, à tous les déboires que nous avions essuyés depuis notre séance à l'Académie des sciences; c'était une consolation si grande que j'oubliai bientôt toutes nos petites vicissitudes.

Si nous n'eussions eu à supporter que le refus de M. Villemain, ce n'eût été rien ; si immédiatement après notre dernière entrevue avec M. le ministre de l'instruction publique, nous eussions pris notre parti et, contrairement au désir de MM. les membres de l'Académie, donné des séances publiques dans Paris, nous eussions été promptement dédommagés de nos sacrifices et de nos peines. Mais que de courses, que de démarches inutiles il nous a fallu faire encore ! — Que de gens, pour posséder Henri Mondeux pendant une soirée, se posaient en conseillers et en protecteurs ! — Que de gens se plaisaient à faire naître en nous de nouvelles espérances et nous préparaient ainsi de nouvelles déceptions ! — Qui ne sait d'ailleurs tout ce que coûte le rôle de solliciteur !

Quelques uns disaient : écrivez au roi, je me charge de faire parvenir votre lettre et le roi qui a été professeur de mathématiques, le roi qui protège les arts et les sciences, recevra certainement avec plaisir votre jeune élève et s'empressera de pourvoir à ses besoins; d'autres ajoutaient : remettez-nous une lettre pour la reine ; et la reine qui est si bonne, la reine qui a toujours tendu une main secourable au pauvre orphelin, prendra le célèbre pâtre sous sa puissante protection.

Je fis toutes les démarches qu'on me conseillait de faire ; je me rendis à toutes les soirées où je devais trouver de puissants protecteurs ; j'écrivis au roi, à la reine et à tous les princes; et tout cela n'aboutit à rien ! Mes démarches furent inutiles, mes protections nulles ou impuissantes, et les réponses de la famille royale toutes écrites selon la formule *des regrets de ne pouvoir etc.*

Que voulez-vous ? les princes ne peuvent tout voir et tout entendre. Et encore qu'ils verraient et entendraient tout, ils ne peuvent protéger et soutenir tous les enfants prodiges que la France produit : le génie est chose trop commune par le temps qui court.

Et puis il y a tant de malheureux qui les approchent tous les jours et qui ne les approchent jamais sans leur tendre la main !

Enfin, fatigué d'avoir joué si longtemps le rôle humiliant et ruineux de solliciteur, je me résolus à quitter Paris. Henri Mondeux, fier de ses triomphes, quitta sa houlette pour prendre le bâton de pèlerin et il se mit à parcourir la France et les contrées voisines. S'il ne fut pas toujours heureux dans cette vie nomade, si son instruction en a souffert un peu, au moins son éducation y a-t-elle gagné, au moins n'a-t-il pas été obligé de tendre la main pour vivre.

Et maintenant, que lui importe à lui, pauvre pâtre, s'il ne devient pas un homme illustre. Il a été et il est encore enfant célèbre, — et n'est pas enfant célèbre qui veut l'être ! — Son nom se trouvera à côté de ceux de Pic de la Mirandole, Valentin Duval, Beauchâteau, Lulli, John Landen, etc., etc. et à ce titre seul n'a-t-il pas quelque droit à l'admiration et aux sympathies des vrais amis de l'intelligence ?

XI.

Pérégrinations de Henri Mondeux.

Tracerai-je ici l'itinéraire de notre voyage? Initierai-je le lecteur à toutes les vicissitudes de la vie aventureuse de l'artiste voyageur? Le rendrai-je témoin de toutes ses tribulations, de ses rares succès et de ses fréquents revers, des courtes et grandes joies qui soutiennent son courage, des longues douleurs qui l'abattent et le désespèrent? Lui dirai-je... Mais, non, — Il faudrait des volumes pour dire tout ce que nous avons éprouvé dans le cours de nos longues pérégrinations, et ce n'est ici ni le lieu ni le moment de le faire. Plus tard, j'aurai peut-être à livrer à la publicité mes tablettes de voyage qui, bien que tous les coins du monde aient été explorés et décrits par de savants voyageurs, ne laisseront pas d'avoir quelque peu d'intérêt. Car notre position toute particulière nous permet de

faire des observations que les savants ne sont point à même de faire.

Cependant je ne puis passer à pieds-joints par dessus un espace de cinq années : parce qu'on nous demanderait certainement compte de ce laps de temps, et parce qu'il est absolument nécessaire aussi que l'on sache ce que j'ai fait, depuis la présentation de Henri Mondeux à l'Académie des sciences jusqu'à ce jour, pour l'instruction et l'éducation de mon élève, pour son avenir. Je tracerai donc à grands traits notre course vagabonde pour arriver le plus rapidement possible à l'analyse de son organisation prodigieuse.

Ce fut au mois de mai 1841 que, fatigué d'attendre la réalisation des promesses avec lesquelles on nous berçait sans cesse, je me décidai à quitter Paris. Nous nous dirigeâmes alors vers l'Angleterre, cette terre promise des artistes et des savants que la France dédaigne. Après quelques légers succès à Elbeuf, à Rouen, au Havre et à Caen, j'allais franchir le détroit, lorsque quelques lettres d'amis vinrent raviver nos espérances et me faire renoncer à mon projet.

Je revins à Paris, où de nouvelles déceptions nous attendaient encore.

Nous en repartîmes bientôt, sans trop savoir où nous allions; nous louvoyions, en quelque sorte, autour de la grande ville que nous ne quittions qu'avec peine, parce que, au milieu de nos déboires, nous y avions trouvé quelques encouragements ; parce que, au milieu de ce grand désert d'hommes, nous y avions rencontré quelques douces oasis, où l'âme se repose et reprend de la vigueur ; parce qu'enfin tout espoir ne me semblait pas encore perdu.

En ce temps (septembre 1841), un camp s'établit à Compiègne. Les princes devaient y commander et comme S. A. R. le duc d'Or-

léans, qui avait seul répondu avec bienveillance à la supplique que nous lui avions adressée devait s'y trouver, nous allâmes à Compiègne. — Mais déjà le prince n'y était plus, et M. le duc de Nemours, notre futur régent, qui n'est rien moins qu'affable, ne daigna pas répondre à la lettre que nous lui adressâmes.

Alors, nous courons de longues bordées pour nous éloigner de Paris et nous marchons vers le nord. En mai 1842, nous franchissons la frontière, nous parcourons la Belgique, puis nous entrons en Allemagne. L'hiver suivant nous ramène en France où Mondeux tombe sérieusement malade (mars 1843 à Reims). — Menacé d'une fièvre typhoïde, il n'y est arraché que par les soins assidus et intelligents de M. le docteur Maldan-Dubourg, qui l'a veillé véritablement avec une sollicitude toute fraternelle.

Deux mois après, nous partions pour les eaux de Baden-Baden. Là, règne en seigneur et maître, le directeur des jeux, M. Bénazet, qui refusa à Henri Mondeux un peu de cette protection si puissante qu'il accorde, dit-on, aux plus médiocres artistes, et nous fûmes obligés de quitter Baden-Baden, sans donner une séance.

A la fin de la saison, nous venons visiter l'Est de la France, puis nous entrons dans les Etats-Sardes. Les Savoisiens accueillent Henri en enfant gâté. Aussi conserverons-nous toujours un souvenir agréable de Chambéry, et du collége royal d'Annecy. Enfin, nous allons parcourir la Suisse où nous n'avons trouvé que de rares sympathies, et nous nous dirigeons de nouveau vers l'Italie, mais les montagnes de neige viennent arrêter notre course, nous forcer à rebrousser chemin et à revenir encore une fois en France.

Dans tous les pays, Henri Mondeux à eu des succès, mais des suc-

cès modestes. La foule s'est rarement portée à ses séances, mais partout, ou du moins presque partout, il s'est trouvé des hommes intelligents, heureux de le venir entendre et applaudir; partout ou presque partout, une société d'élite se donnait rendez-vous à ses soirées.

Mais c'est particulièrement dans les maisons d'éducation que Henri trouvait et trouve encore aujourd'hui, le plus de sympathies. Les grands et les petits séminaires, les colléges, les institutions de jeunes gens et de demoiselles lui ont souvent ménagé des triomphes, lui ont souvent préparé des ovations.

Aussi se souviendra-t-il toujours avec bonheur des colléges des pères jésuites de Namur, de Grammont, d'Alort, de Liége et de Fribourg; des séminaires de Châlons-sur-Marne; de Langres, de Beauvais, de Tournay, d'Annecy etc., etc. où ses séances furent présidées par des évêques qui lui préparaient des fêtes à leurs maisons de campagnes et jusque dans leurs palais; des frères Mariste de Melle (près Gand), et des frères de la doctrine chrétienne de Passy, où tout récemment encore, il fut si cordialement et si chaleureusement applaudi.

Ce ne sont pas seulement les grands pensionnats de jeunes gens qui accueillent bien Henri Mondeux. Des maisons d'éducation de jeunes personnes se sont montrées jalouses d'admirer le jeune pâtre, et l'ont couronné de fleurs. Aussi retrouvons-nous avec plaisir sur notre album de voyage, les quelques lignes qu'y ont laissées les dames du Sacré-Cœur, de Beauvais et d'Amiens, les dames de la Providence, de Clermont, de Notre-Dame-des-Anges, de Lille, les dames de Saint-André de Tournai, de mesdames Jenny Aubert et Ducamp, de Nantes, qui ont, les premières inscrit leurs noms sur notre album, et de mesdames Soye, de Vendôme, Cousineau et Daubrée, de Paris, etc. etc.

Les colléges royaux n'ont pas laissé dans la mémoire de Henri d'aussi agréables souvenirs ; ce n'est pas que la nature des élèves soit autre que celle des établissements que je viens de nommer, c'est que la discipline rigoureuse , la discipline de caserne qui règne dans ces grandes maisons d'éducation réprime tous les nobles élans du cœur; elle défend l'enthousiasme, les joies bruyantes et les douces émotions ; elle défend à l'âme d'avoir des manifestations ostensibles. Il semble que le moindre mouvement de sympathie soit un commencement de désordre, le moindre désordre un commencement d'émeute. Aussi dans un grand nombre de colléges royaux de France , n'accorde-t-on qu'avec peine à Henri la permission de se faire entendre.

Quant aux séances publiques, si elles n'ont point toujours attiré la foule, ce n'est pas que la presse nous ait fait défaut, nous lui devons au contraire de bien sincères remercîments pour l'appui bienveillant qu'elle nous a prêté dans tous les pays; ce n'est point que les séances soient dénuées d'intérêt; — Toujours les auditeurs en sont sortis émerveillés, et Henri a eu jusqu'à trois salves d'applaudissements à la fin de ses soirées. Mais c'est que c'est une récréation d'esprit d'un ordre trop élevé pour certaines gens, c'est que dans notre France surtout, on aime mieux les plaisirs frivoles que les jeux de l'intelligence, c'est que le mot science, le mot mathématiques , surtout, placé sur un avis ou sur une affiche a si peu d'attrait pour la masse, qu'il ferait plutôt fuir qu'il n'attirerait la foule. — Les dames craignent de n'y rien entendre et de s'ennuyer beaucoup, les hommes de n'y rien comprendre et de bâiller longuement. On a paru surpris que les villes qui ont la réputation de *savantes* aient souvent manqué à Henri Mondeux, et qu'il y soit quelquefois passé presque inaperçu. Cela n'a rien

qui doive étonner. L'homme d'étude est essentiellement casanier et quand son esprit a été livré durant toute une journée à la torture, plus qu'un autre, il a besoin de repos ou de distractions frivoles.

A propos de l'indifférence avec laquelle Henri Mondeux fut accueilli dans une ville savante, à Dijon, la *Chronique de Bourgogne*, du 14 janvier 1844, s'exprime ainsi :

« Eh bien ! à cette heure, cet enfant qui ferait croire aux miracles,
« ce pâtre de la Touraine dont le nom court le monde, visite notre
« province de Bourgogne. Dijon l'a accueilli froidement ; sa grande
« société et ses grands hommes eussent préféré sans doute le pas-
« sage d'un rhinocéros ou de l'un de ces ânes blancs découverts par le
« *Constitutionnel* ; mais la petite ville de Nuits a vengé digne-
« ment Mondeux et Beaune a fait oublier vendredi soir, son
« insouciance de l'avant-veille. »

« Espérons le, pour l'honneur du pays, les populations intelligen-
« tes de Châlons et de Mâcon ne feront pas défaut à l'enfant du
« génie... »

Quelques jours plus tard, le *Journal de Saône-Loire* répétait cette dernière phrase et la *Mouche* (1) du 6 février en rendant compte de la séance de Henri Mondeux disait :

« L'homme-singe a réuni au théâtre deux chambrées complètes
« et a emporté de Mâcon 600 fr. Il eût donné quatre représentations
« que l'empressement du public ne lui eût pas fait défaut.

« L'enfant du génie par la grâce de Dieu, le jeune pâtre ma-
« thématicien, n'a pu réunir 60 personnes dans *l'antichambre* de

(1) Journal de Mâcon, rédigé par le docteur Ordinaire.

« l'hôtel-de-ville. C'est que le premier ne s'adresse qu'aux yeux « et excite de bons rires, tandis que le second parle à l'âme et l'o- « blige à s'incliner devant la puissance infinie; c'est que, dans notre « siècle de positivisme, nous aimons à jouir facilement et nous crai- « gnons de méditer. »

« C'est que peu de personnes aiment les sciences, disait le *Bien* « *Public*, c'est que les mathématiques sont arides pour tout le monde « et que d'ailleurs la multitude aime infiniment mieux les plaisirs fri- « voles ; c'est que aussi personne ne pourrait se douter que dans « une soirée qu'on appelle *mathématique*, il dût y avoir des émo- « tions vives, des jouissances pour l'esprit et pour le cœur. »

Nous pourrions dire cependant que l'indifférence est une exception, car le plus souvent Henri Mondeux a des réceptions si gracieuses, si franches, si cordiales, des succès si vrais; on lui ménage des ovations si touchantes que le souvenir des localités où il lui est fait un accueil froid ou indifférent est bientôt effacé. Il est des villes dont il ne pourra certainement oublier les noms, telles sont Arras, Herdin, Saint-Quentin, Valenciennes, Strasbourg, Saint-Malo, le Havre, Dieppe, Rouen, Lyon, Bourges, Châteauroux, Nantes, Chambéry, Neufchâtel, Guebvillers, etc., etc. et une toute petite ville de la Mayenne, Châlons-Gonthier, où M. le maire voulut être l'organisateur de la soirée et ne souffrit pas que nous en supportions les frais.

C'est que le maire de cette ville était comme Henri Mondeux, un enfant du peuple et aussi un enfant de génie; c'est qu'il savait bien que malgré ses efforts il ne fut point arrivé à sa haute position, si une main amie, une main généreuse ne l'avait guidé et soutenu; c'est que, enfin, M. le maire comprenait qu'il est du devoir des puissants de

protéger et d'aider de tout leur pouvoir les talents naissants dans quelqu'ordre, dans quelque sphère qu'on les rencontre.

Nous crions bien fort en France contre la contrefaçon belge, que ne prenons-nous aussi aux belges ce qu'ils ont de bon et que ne cherchons-nous à les contrefaire. Nous empruntons aujourd'hui le ridicule de tous les peuples et particulièrement le ridicule des anglais ridicules, mais nous nous gardons bien de nous approprier quelques unes des bonnes coutumes des peuples du Nord. Quels encouragements donne-t-on aux arts et aux sciences à Paris, aussi bien que dans les départements ? — Quelle protection accorde-t-on aux artistes et aux savants ?... Avons-nous en France comme dans n'importe quelle bourgade de la Belgique des écoles gratuites de musique vocale et instrumentale? Avons-nous des écoles gratuites de mathématiques, d'architecture etc. etc. ? Avons-nous de ces concours publics, de ces grandes fêtes où les différentes écoles sont appelées à venir se mesurer et où elles recueillent le fruit de leurs travaux ? Avons-nous des sommes affectées pour l'éducation des vainqueurs de ces tournois scientifiques ou artistiques ? Non, nous aimons en France que les artistes et les savants nous arrivent tout faits; et la Belgique nous envoie ses enfants que nous sommes heureux d'adopter.

Si, en France, les jeunes gens qui aiment les arts ou les sciences se sentaient sérieusement appuyés par les autoritées du pays, si sans être obligés d'aller souffrir le froid et la faim dans cette grande ville qu'on appelle la capitale des beaux-arts, la capitale du monde savant, ils trouvaient dans leur pays de bons maîtres, de beaux modèles et des encouragements, nous ne serions pas forcés sans doute de nous enorgueillir de tant de noms illustres qui ne sont point français, mais

qui sont devenus célèbres, parce qu'ils se sont inspirés sous notre beau ciel de France. Il semble que nous ayons peur d'avoir de véritables artistes, de véritables savants et au lieu d'avoir dans chaque ville des professeurs utiles, des écoles où chacun serait à même de s'instruire, on aime mieux payer grassement des professeurs de langues mortes que personne ne va écouter. On aime mieux répandre de l'or à profusion pour élever des singes ou toute autre sorte de bêtes inutiles.

Aussi, que de jeunes gens pleins d'espérance, meurent dévorés par leur génie et minés par toutes les souffrances qu'engendre la misère ! — Aussi, que d'hommes utiles, que de grands hommes peut-être, la France s'est-elle refusés ! Et pourtant il faut si peu de chose pour relever le courage d'un homme, il faut si peu de chose pour lui renrendre la vie facile !

Dans le pays que je viens de nommer on ne protège pas seulement ou l'artiste ou le savant naissant, on le protége encore quand il a acquis une position parmi les artistes et les savants. Si nous parlons ainsi de la Belgique, c'est que nous aimons ce pays, et si nous l'aimons c'est que nous y avons trouvé généralement un accueil bienveillant.

La Suisse, cette belle république, si fameuse par ses écoles et ses universités, la Suisse, ce pays classique de la liberté et de la science, elle s'est montrée plus qu'indifférente, elle a été taquinière; pour donner une soirée dans ce pays le plus libre du monde, il faut avoir affaire à une foule de présidents et avoir permission de je ne sais combien de polices.

A part le canton de Neufchâtel, deux villes françaises du canton de Berne, Genève et quelques petites villes du littoral du lac Léman

qui ont applaudi Henri Mondeux avec enthousiasme, il n'est pas d'autres cantons dont Henri ait pu garder bon souvenir.

L'Athènes de la Suisse, Genève, a une societé savante que les noms des de Sauzure, des Pictet etc. etc., a rendue célèbre; cette société a voulu entendre Henri Mondeux, et après une séance dans laquelle le pâtre calculateur fit des prodiges, monsieur le secrétaire écrivit sur notre album au nom de la société, ce précieux témoignage de satisfaction :

« Monsieur Henri Mondeux, auquel ses étonnantes facultés pour le calcul mental ont acquis une célébrité bien méritée a mis les membres de la Société cantonnale de physique et d'histoire naturelle de Genève, dans sa séance générale du 18 juillet 1844, en état de constater par eux-mêmes la réalité des faits signalés depuis quelques années à l'attention du monde savant par des rapports authentiques et honorables. Monsieur Henri Mondeux a résolu sans l'aide d'aucun moyen matériel et avec une rapidité et une exactitude étonnantes des calculs qui lui ont été présentés par plusieurs membres de la Société se rapportant aux élévations aux puissances, aux extractions de racines, à la résolution des équations du premier degré à plusieurs inconnues, et des degrés supérieurs à une seule inconnue.

« La Société autorise son secrétaire à donner à M. Henri Mondeux un témoignage écrit de l'intérêt et de l'étonnement que cette séance a fait éprouver à ceux de ses membres qui y ont assisté.

Signé : Elie RITTER.

Docteur ès-sciences, secrétaire de la Société cantonnale de physique et d'histoire naturelle de Genève.

Genève, 19 juillet, 1844.

Depuis octobre 1844, nous sommes rentrés en France et nous y continuons nos pérégrinations aventureuses. Ce genre de vie, s'il n'a pas contribué aussi puissamment qu'il y avait lieu de l'espérer au développement intellectuel de Henri Mondeux, a au moins été favorable à sa santé. Il serait mort d'ennui dans un collége, et il est aujourd'hui d'une force et d'une constitution athlétiques.

Dans le cours de nos voyages nous passâmes par hasard, en mai 1845 à Fontainebleau, au moment où la famille royale arrivait au château pour y rester quelques jours. Encouragé par des personnes qui connaissent la cour et qui chaque jour arrivent près des princes, j'osai faire une nouvelle tentative en faveur de mon élève et j'écrivis au roi. J'allai moi-même porter la lettre au château, et je la remis à M. le comte de Chabannes, aide-de-camp de servive près de S. M. — M. de Chabannes fut très bienveillant, il me promit de remettre ma lettre le jour même, et il ajouta qu'il connaissait Henri Mondeux de réputation, qu'il en avait très souvent entendu parler par un de ses amis qui avait plus d'une fois interrogé le jeune pâtre, et qu'il appuierait ma demande de tout son pouvoir.

J'avoue que malgré cela, et bien que le roi ait reçu quelque temps auparavant les Peaux-Rouges et l'avorton Tom-Pouce, je n'eus pas un seul instant l'espoir de voir mes souhaits se réaliser, et cependant Dieu sait combien j'aurais été heureux de pouvoir dire aux étrangers qui s'étonnent de l'étrange conduite du gouvernement à l'égard de Mondeux, « Le gouvernement me soutient dans ma pénible tâche, le roi me protège. — La France est encore le pays par excellence et le roi des Français est, et sera toujours le vrai protecteur des arts et des sciences. »

Mais ce que j'avais prévu, arriva, je reçus une réponse négative exactement conforme aux précédentes, alors que déjà j'avais repris le bâton de pèlerin et quitté le résidence royale.

XII.

Des causes qui ont fait naître chez Henri Mondeux, le goût de calculer & des circonstances qui ont contribué à développer en lui cette faculté.

La solitude tue les âmes vulgaires; elle fortifie les âmes fortes.
(*Panthéon de la Jeunesse.* — Vie de Valentin Duval.)

Les mathématiciens qui se sont rendus célèbres, ont manifesté leurs talents de très bonne heure, et ils y furent entraînés par un penchant impérieux.
(*Le docteur Fossati.*)

I.

J'ai dit ailleurs, et tous les biographes ont répété après moi, (1) que la faculté prodigieuse dont Henri Mondeux est doué était une véritable révélation. J'ai crié au miracle et mille échos ont retenti de ce cri. — Les physiologistes les plus distingués n'ont vu là qu'un mystère et

(1) Voir les différentes biographies que j'ai publiées et celles que d'autres écrivains ont calquées sur les miennes.

se sont inclinés devant cette œuvre de la divinité qu'ils ne pouvaient ni expliquer ni comprendre.

Est-il en effet quelque chose de plus prodigieux que cette puissance si grande de mémoire et d'aptitude pour la science des nombres? Est-il jamais venu à la connaissance des hommes un phénomène intellectuel plus extraordinaire ?

La musique, la peinture, la sculpture frappent les sens et plaisent par les agréments qu'elles procurent, on comprend dès lors facilement que des enfants soient portés à s'en occuper volontiers; mais il n'en est pas ainsi des mathématiques, dont l'étude est semée de tant et de si grandes difficultés, des mathématiques dont l'aridité et la sécheresse rebutent ordinairement les jeunes étudiants et contre lesquelles les plus courageux viennent souvent échouer.

Que les hommes de la science qui ont passé une partie de leur vie à étudier, qui ont pâli sur les ouvrages que nous ont légué les géomètres et les algébristes les plus renommés, soient restés confondus en présence d'une si puissante mémoire des nombres, d'une si prodigieuse faculté mathématique, cela n'a rien qui doive nous étonner. Dans sa spécialité, Henri n'est-il pas un géant comparativement à eux ?

Et quand les princes de la science se taisent et s'inclinent que devons-nous, que pouvons-nous faire, nous déjà si petits devant eux ? Nous taire et admirer.

J'ai subi cette loi commune. Je me suis pris d'enthousiasme pour le pâtre calculateur; j'ai admiré en silence; puis j'ai voulu que tout le monde admirât avec moi; et j'ai mêlé mes applaudissements aux

applaudissements de la foule. J'ai été le premier à lui préparer des succès, j'ai été le premier à publier ses triomphes.

J'étais si heureux et si fier de posséder un tel élève que j'étais jaloux de faire seul son éducation, et quand par hasard un professeur cherchait à lui faire comprendre ce que je ne lui avais pas encore enseigné, je le voyais avec peine. Il me semblait qu'il empiétait sur mes droits, il me semblait qu'il profanait mon idole.

Et cependant, la tâche n'était pas facile. Le caractère dur et sauvage de Henri Mondeux ne se pliait ni à la discipline d'une maison d'éducation, ni aux exigences de la vie sociale, et il était aussi difficile de soumettre son intelligence aux règles ordinaires de l'enseignement que d'assouplir son esprit d'indépendance.

Pendant cinq années je ne perdis pourtant point courage; pendant cinq années je donnai tous mes soins à mon jeune élève, parce que j'espérais toujours arriver au but que je me proposais d'atteindre.

Mais quand je vis le vide effrayant qui régnait autour de cette immense faculté de calcul, quand je vis échouer un à un tous mes efforts pour harmoniser en lui les différentes facultés dont le ciel doue ordinairement chaque individu, j'ai été tellement effrayé que le découragement s'est emparé de moi. Alors au lieu de perdre un temps précieux en leçons stériles, j'ai laissé la nature agir seule, espérant encore qu'elle opérerait tôt où tard quelques modifications heureuses.

Ainsi abandonné à ses goûts il me fut plus facile d'étudier mon élève, de connaître ses instincts, de pénétrer ses secrets qui sans doute ne m'auraient jamais été révélés, si j'avais suivi les sentiers battus, c'est-à-dire, si j'avais rendu son corps et son esprit esclaves de notre système d'éducation, de nos méthodes d'instruction; mes conseils aussi

furent plus utiles parce qu'ils le contrariaient moins dans ses goûts.

Aujourd'hui que je crois avoir sérieusement étudié cette singulière organisation, aujourd'hui que je crois avoir compris les causes de cette admirable et effrayante anomalie, je livre à l'appréciation des physiologistes mes constantes observations, en les priant instamment de vouloir bien m'éclairer par leurs savantes critiques.

II.

On connaît Henri Mondeux sous le rapport moral : sa biographie a révélé ses instincts, ses goûts, ses penchants, car je me suis efforcé de le peindre aussi ressemblant que possible. Maintenant je m'appliquerai à faire connaître les causes probables qui ont fait naître chez lui le goût du calcul et celles qui ont contribué à développer ce goût; je dirai les moyens que j'ai employés pour lui ouvrir la carrière des sciences et le résultat actuel de mes efforts.

Si j'étais partisan de la migration des âmes, je vous dirais tout simplement avec les disciples de Pierre Leroux et de Fourier, que l'âme de Descartes, après avoir erré dans les campagnes de la Touraine, pendant des siècles, s'est enfin décidée à venir habiter le corps d'un paysan de cette contrée, et lui a conséquemment transmis une étincelle du génie qui a immortalisé l'illustre géomètre et le célèbre philosophe (1).

Mais n'est-il pas plus rationnel de dire et de croire que la vie solitaire des pâtres dispose à la méditation et à l'étude, et que la plus légère semence d'une science ou d'un art quelconque, doit néces-

(1) Cette idée a été émise plus d'une fois devant moi par des partisans de de la métempsycose.

sairement germer dans le cerveau d'un enfant qui est placé dans cette condition et porter des fruits si les circonstances en favorisent la culture. Il demeure évident pour moi que Henri a été amené à s'occuper de calcul, d'abord par désœuvrement, ensuite par goût et enfin par nécessité. Ainsi les bergers de la Chaldée s'occupèrent par distraction et par nécessité des nombres et des astres. Ainsi d'autres bergers s'amusèrent à dessiner, à sculpter ou à chanter, sans d'autre but que de charmer les loisirs de la solitude.

Henri Mondeux, dont le père ne savait que lier des fagots et les compter par douzaines, dont la mère ne savait que traire les vaches et faire son ménage, vivait dans un cercle assez obscur. Ses frères, n'étant point allés à l'école, ne savaient ni lire ni écrire et le père Mondeux, ne comprenant pas qu'il fût utile d'acquérir ces connaissances, ne devait pas permettre que Henri en sût plus que ses frères.

Cependant tout enfant il avait annoncé à sa famille qu'il ne bêcherait jamais la terre, et quoiqu'on l'eût accablé de moqueries de toutes sortes à ce sujet, il n'en maintint pas moins son dire, sans prévoir pourtant ce qui pourrait l'arracher un jour de la sphère dans laquelle il semblait condamné à vivre perpétuellement. Henri, alors qu'il pouvait à peine parler, avait appris à compter jusqu'à cent, c'était tout ce qu'il fallait, le ciel aidant, pour faire de lui un célèbre calculateur et nous allons voir comment.

Il avait rassemblé dans un coin du champ où il gardait ses vaches, une centaine de petits cailloux qu'il comptait et recomptait toujours. Après avoir dit un cent, il disait deux cents, puis trois cents, quatre cents, etc., jusqu'à dix cents et même cent cents.

Il s'exerçait ainsi à la numération appliquant aux nombres qu'il

composait les seuls noms qu'il connaissait. Puis il divisait ses cailloux par groupes tantôt égaux, tantôt inégaux, qu'il réunissait à un premier groupe, et il étudiait ainsi l'addition et la multiplication; enfin il retranchait tantôt un groupe, tantôt plusieurs groupes égaux ou inégaux d'un premier groupe qu'il reformait toujours, et il s'exerçait ainsi à la soustraction et à la division.

Les nombres étaient donc pour lui des choses palpables ; ils devaient plus tard devenir des idées frappantes, saisissantes qu'il parlerait comme nous parlons nos pensées, comme nous parlons une langue.

En effet, il abandonne bientôt ses cailloux et ce sont ses doigts qui lui servent de signes représentatifs des nombres; il opère alors avec ses doigts comme il a opéré avec les cailloux. — Puis ses doigts ne lui servent plus que de *memento*; ils représentent un résultat qu'il semble placer en réserve pour le joindre à un autre nombre, ou le retrancher d'un autre résultat. — Enfin, plus tard, il abandonne les doigts comme il a abandonné ses cailloux et il fait tous ses calculs sans autre auxiliaire que celui de la mémoire.

N'est-ce pas la règle indiquée par la nature ? N'est-ce pas ainsi que procédèrent certainement les inventeurs de la science des nombres? Et s'il nous était possible de suivre ici, pas à pas, la marche progressive de Henri Mondeux dans la science du calcul, nous verrions qu'il n'a pas suivi d'autre voie que celle que la science elle même a frayée dans sa marche naturelle.

J'ai dit que Henri a un frère qui, dans son enfance, faisait aussi du calcul sa récréation favorite. C'était donc un grand plaisir pour Henri et pour Baptiste, quand leurs travaux les réunissaient aux champs, ou

quand ils se retrouvaient le soir à la chaumière. Alors ils se proposaient réciproquement de petits problèmes et se rendaient compte et des découvertes qu'ils avaient faites à l'insu l'un de l'autre et des instructions qu'ils avaient pu recueillir chacun de son côté. Ils se stimulaient l'un l'autre et c'était toujours à qui des deux serait le vainqueur.

Henri plus hardi que son frère trouvait souvent moyen d'augmenter son petit bagage mathématique. Il s'adressait à tout le monde; faisait un petit calcul pour un sou, et recevait de plus une leçon qu'il demandait avec instance. Il devint donc bientôt plus fort que son frère. D'ailleurs Baptiste quitta le toît paternel bien jeune encore pour se faire laboureur et il ne trouva plus dès-lors l'occasion ds s'occuper de calcul; sa mémoire pour les nombres resta donc, pour ainsi dire, à l'état rudimentaire, tandis que Henri au contraire, demeuré à la maison, se trouvait presque toujours seul dans sa prairie et enfin vivait partout dans l'isolement le plus complet, même au milieu de la foule, son mauvais caractère ayant éloigné de lui tous les enfants de son âge. Il n'avait point d'autre distraction, point d'autre plaisir que celui que lui procurait le calcul. Aussi calculait-il sans cesse. S'il se couchait, il s'imposait la tâche de faire la multiplication des cinquante premiers nombres ou la somme des 2 ou 300 premiers nombres avant de dormir. S'il mangeait la soupe, il comptait le nombre des cuillerées qu'il devait manger, en disant pour la première que je compte j'aurai une cuillerée, pour la deuxième deux, pour la troisième trois, et ainsi de suite jusqu'à la neuvième cuillerée. De cette manière il n'avait jamais assez de soupe pour contenter son appétit et satisfaire à la question. Mais le lendemain s'il en avait moins, il faisait une soustraction de cette

sommede la sommeprécédente; s'il en avait plus, il ajoutait, et toujours de même, jusqu'à ceque, enfin, il arrivât à un résultat égal au nombre de cuillerées qu'il pouvait attendre en mangeant sa soupe ce jour-là. Ces opérations pouvaient durer comme on le voit non seulement des semaines, mais encore des mois. S'il allait aux champs, il marchait les yeux fermés et comptait jusqu'à ce qu'un accident ou la crainte d'un accident l'ait forcé à ouvrir les yeux. Alors il avait un pas à faire les yeux ouverts pour cinq pas faits les yeux fermés, deux pour les cinq seconds, trois pour les cinq troisièmes et ainsi de suite. Il avait donc à diviser par cinq le nombre des pas faits les yeux fermés, puis à faire la somme de la série naturelle des nombres depuis un jusqu'au nombre de fois cinq pas qu'il avait faits les yeux fermés. De cette manière, dit-il, je m'appliquais à faire le plus possible de pas les yeux fermés pour en avoir un plus grand nombre à faire les yeux ouverts. Et si par hasard il s'asseyait sur une chaise, il se penchait en arrière, tenait le plus longtemps possible sa chaise en équilibre et comptait encore jusqu'à ce qu'elle fut retombée sur les pieds de devant ; puis sur les nombres qu'il obtenait ainsi, il faisait des sommations de séries de nombres où des élévations à la deuxième et à la troisième puissance, ou des sommations d'une série de carrés ou de cubes, sans avoir conscience ni de ce qu'il faisait, ni des procédés qu'il employait pour arriver au but qu'il se proposait d'atteindre.

Qui le poussait à calculer ainsi partout et toujours et sur tout? Qui lui révélait ces secrets de la science des nombres? Voilà ce qu'il ne nous est pas donné de deviner.

Mais en calculant ainsi, Henri avait acquis une grande supériorité et sur son frère Baptiste, et sur tous les gens de la campagne qui pas-

saient dans la contrée pour être calculateurs. Sa réputation s'étendit bientôt du village au canton et tout le monde le voulait voir, interroger et entendre.

Il n'avait que six à sept ans, qu'il résolvait déjà des problèmes qui embarrasseraient certainement plus d'un élève de première année de mathématiques et qu'il en composait d'autres plus difficiles encore à résoudre.

Je citerai quelques uns de ceux qu'il faisait si facilement; ils sont presque populaires mais il n'en présentent pas moins de la difficulté et de l'intérêt :

1° Une poule pond un œuf par an ; l'œuf est vendu un denier. Dans combien d'années pourra-t-on payer la poule avec le produit des œufs, la poule ayant coûté 30 fr.?

2° Un homme entre dans une église, il prie Dieu que son argent double et promet d'en donner 3 fr. aux pauvres ; son argent double et il donne 3 fr. aux pauvres. A sa prière, trois fois son argent double et trois fois il tient la même promesse, mais en sortant de l'église, il n'a plus d'argent.

3° Ayant un certain nombre de jetons dans chaque main, si j'en fais passer un de la droite dans la gauche, il y en aura autant dans l'une que dans l'autre; mais si j'en fais passer un de la gauche dans la droite, il y aura dans celle-ci le double de ce qu'il y aura dans la gauche.

4° Un homme occupe 20 ouvriers, hommes et femmes; il paie les hommes 3 fr. les femmes 2 fr. et les enfants 50 c., sa dépense totale par jour est de 20 fr. combien y a-t-il d'hommes, de femmes et d'enfants.

5° Un promeneur rencontre un troupeau de moutons que condui-

sait une bergère. Bonjour bergère lui dit-il, combien avez-vous là de moutons. Hélas ! monsieur, si j'en avais encore autant, la moitié d'autant, le quart d'autant et vous en plus ça me ferait juste 100 bêtes.

Ces problêmes et beaucoup d'autres dans le genre de ceux-ci sont connus de tous calculateurs des campagnes ; ils se les proposent entre eux dans les veillées d'hiver et les résolvent ordinairement en vaquant aux occupations du jour. Henri Mondeux écoutait ces problèmes, il les gravait dans sa mémoire, et quand il était seul dans sa prairie, il cherchait des procédés simples et sûrs pour arriver au résultat.

C'est ainsi qu'il trouva des solutions si faciles et si simples pour les problêmes d'analyse indéterminée.

L'opération favorite de Henri, c'était la multiplication. Sans s'en douter il faisait des carrés et des cubes; et quelquefois des sommations de séries naturelles de nombres, de carrés et de cubes. Mais ce qui lui plaisait le plus, c'était de traduire des années en mois, en jours, en heures, en minutes et en secondes. Ce genre de calcul qui était à la portée de tout le monde, lui rapportait plus que les autres; il traduisait l'âge d'une personne en jours ou en heures pour un petit sou, quelquefois pour un morceau de pain ou pour un verre de vin, souvent même seulement pour des épingles.

Il apprit de différents curieux que le jour avait 24 heures, l'heure, 60 minutes, la minute 60 secondes et la seconde 60 tierces, et il poussa alors jusqu'aux tierces ses calculs ordinaires. Son esprit avait tellement besoin d'activité qu'il avait entrepris, comme il le dit lui-même, de traduire des nombres considérables d'années en secondes.

Personne ne le pouvait plus égaler, et tout le monde s'inclinait de-

vant lui. On allait, tant l'ignorance et la superstition sont grandes dans les campagnes, on allait, dis-je, jusqu'à croire qu'il avait des relations avec Satan, et on l'appelait le petit sorcier; — on le consultait quelquefois; — mais souvent aussi on le fuyait comme tel.

Cependant les années passaient, Henri devenait grand garçon, il était à craindre qu'une si belle, une si supérieure faculté restât enfouie dans la campagne. Souvent les *richards* du pays l'appelaient pour distraire leurs visiteurs, mais toujours on le renvoyait à ses vaches avec un merci et une petite pièce de monnaie. Aucun d'eux ne songeait à s'occuper sérieusement de l'éducation du pauvre berger. Les clercs de notaire lui avaient bien donné quelques sous pour acheter un livre; mais Henri avait préféré acheter un livre moins gros et manger un peu plus de réglisse. — Henri aime beaucoup les friandises.

Vers cette époque, pourtant, une dame de Neuvy, Mme l'Ab..., voulut lui donner quelques leçons de lecture; mais Henri était déjà très indocile, très mauvais sujet; madame l'Ab... perdit bien vite patience et envoya bientôt à ses vaches le pâtre incorrigible. Quelques mois après, M. de Saint-W..., riche propriétaire de la commune, résolut d'entreprendre la même tâche. Pour stimuler un peu le zèle de Henri et le rendre plus docile, il lui promit un *liard* par leçon et une petite récompense, quand il s'appliquerait bien. — Pendant quelques jours, Henri fut exact et soumis. — On était content de lui ; il allait recueillir le fruit de son application, quand il s'aperçut que sa bourse ne grossissait pas assez vite. Il en conclut que son instituteur n'était pas assez généreux et, ne voulant pas donner à si bon marché ses heures d'indépendance et de *far-niente* il prévint le désir de son

nouvel instituteur qu'il avait cherché à fatiguer et qui déjà perdait patience, et il ne revint plus au château de Saint-W...

Plus tard, quand le père Mondeux quitta Neuvy, M. M..., espérant vaincre cette nature rebelle, prit Henri à son service en qualité de vacher. — Henri prétend même qu'on le prit *surtout* comme *professeur* de calcul (1). — Mais Henri était excessivement gourmand, il aimait beaucoup mieux inspecter la cuisine de son maître qu'étudier les livres qu'on lui mettait entre les mains et nous savons encore pourquoi et comment il sortit de cette maison.

Malgré tant de soins et d'efforts généreux Henri n'apprenait rien, absolument rien, et pourtant il avait déja dix ans. C'est que pour apprendre, il faut de l'attention et de l'obéissance, et que Henri n'est ni attentif ni obéissant, il a une volonté ferme de ne rien faire et de vivre libre.

Cependant les conseils et les petites leçons qu'il a reçus à droite et à gauche, ont considérablement grossi *son bagage mathématique* il fait des problèmes qui embarrassent *même* l'instituteur de son village et il étonne jusqu'à son curé.

En sortant de chez M. de Saint-W..., il a perdu, on le sait, un temps précieux chez un de ses oncles qui contribua, ainsi que nous l'avons vu précédemment à orner son caractère de toutes sortes de jolies petites qualités; mais avant de partir pour Belleroche, les clercs de notaire de Neuvy cherchent encore à l'instruire et à le moraliser. Tout jeune, Henri était déjà un petit vaurien.

Nous savons comment il se conduisit dans sa nouvelle patrie ; nous

(1) Il devait, prétend-il, apprendre à lire et à écrire chez M. M... et en revanche donner des leçons de calcul au fils de son maître.

nous savons que les efforts du maître d'école, du curé et du maire de Montlouis furent impuissants pour vaincre cette nature sauvage, nous savons que les conseils et les offres de M. L'Ang... propriétaire du château de la Bourdaisière et de M. Rich... l'ancien gouverneur de Bourbon furent repoussés par ce frère Jacques que Henri aime encore tant aujourd'hui, et enfin qu'il n'est pas jusqu'à une petite fille bien sage et bien douce, qui n'ait perdu patience en cherchant à lui apprendre son catéchisme.

Aussi pendant son séjour à Montlouis sa mémoire pour les nombres augmente seule; sa faculté mathématique seule acquiert de la puissance; ses autres facultés restent, si je puis m'exprimer ainsi, à l'état rudimentaire. Il ne veut rien apprendre; il ne sait rien; et pourtant il étonne tout le monde!

Les châtelains l'appellent quand ils ont compagnie et le pâtre leur rend plus agréables leurs soirées d'oisiveté. En récompense de quoi on lui remplit l'estomac et on le renvoie à ses vaches quelquefois les poches vides, quelquefois avec une petite pièce de monnaie.

« Ils me faisaient venir chez eux, dit Henri Mondeux dans ses sou-
« venirs d'enfance, en parlant de MM. de R... et L... toutes les fois
« qu'il y avait compagnie au château, et je gagnais toujours quelque
« chose. — Un soir, même, M. L... le maître de mon père, qui en
« jouant aux cartes, avait gagné 6 fr. à M. de R..., fut assez généreux
« pour m'en faire cadeau. Mais comme j'avais la réputation d'être
« assez mauvais sujet, ils prenaient d'autres enfants pour faire leurs
« commissions et ils me laissaient de côté. »

Ainsi on le voit, d'abord les circonstances ont fait naître et ont développé le goût du calcul chez Henri Mondeux, ensuite une puissance

plus forte que lui, un besoin d'action, l'a poussé à calculer toujours et partout. — Et cette persévérance, cette assiduité à l'étude d'une seule chose, lui a donné une mémoire très étendue des nombres et une grande facilité de les combiner entre eux. C'est cette aptitude au travail, qui a fait de lui un enfant de génie.

XIII.

Développement de la faculté de Henri Mondeux. — Son éducation. — Son instruction. — Influence des voyages. — Cause de son manque absolu de mémoire et de son exclusivité.

Il y a des natures si invinciblement attirées vers un art ou une science qu'il leur est impossible, quoi qu'on fasse, de les diriger vers un autre but.
(Vie de Valentin Duval. — *Panthéon de la jeunesse*.)

J'ai raconté l'enfance de Henri Mondeux; j'ai dit comment son goût pour le calcul s'est révélé à lui-même et au public; j'ai dit comment il s'est développé alors qu'il était encore berger, voyons maintenant ce que l'éducation, l'instruction et les voyages ont produit sur cette nature à part, sur ce petit sauvage de la Touraine.

Quand Henri Mondeux vint s'asseoir sur les bancs de ma classe, il ne savait rien, absolument rien, la forme des chiffres même lui était

inconnue; cependant on le sait déjà il faisait des calculs sur des nombres considérables; déjà il résolvait des problèmes difficiles.

On ne conçoit qu'avec peine, quand on a étudié les mathématiques comme on les enseigne partout, qu'il se puisse faire qu'on calcule sans chiffres; parce que pour tous les calculateurs, pour tous les mathématiciens, les chiffres ne sont pas seulement les signes représentatifs des nombres, ce sont presque les nombres eux-mêmes, et pour nous le chiffre est si intimement lié au nombre que nous ne pouvons penser à l'un sans nous figurer l'autre. Ne séparant pas le chiffre du nombre, mon premier soin fut donc de faire apprendre à Henri à former des chiffres et à lire des nombres écrits, en même temps qu'il apprenait à former des mots.

Pour lui cette occupation était difficile et pénible; aussi laissait-il souvent tomber sa plume ou sa craie blanche pour rêver à quelques problèmes qui le matin ou la veille lui avaient offert quelque difficulté. Il finit pourtant par lire à peu près couramment un nombre et à l'écrire presque lisiblement. Alors je lui donnai une addition à faire. Henri se mit au tableau, et voici comment il procéda : il fit mentalement l'addition de chaque colonne, posa chaque résultat successif dans un coin du tableau noir l'un à côté de l'autre, mais non point à sa place respective : les unités se trouvaient à la place des centaines de mille, les dixaines à la place des dixaines de mille et réciproquement, de sorte que l'ordre des chiffres était entièrement renversé, et ce qui était plus curieux, c'est qu'il avait aussi renversé la forme des caractères, ainsi un 6 ressemblait à un 9.

En lui faisant parcourir les recueils de problèmes, je m'aperçus que les chiffres l'embarrassaient toujours. Je me résolus alors à le lais-

ser faire selon ses procédés et je ne lui donnai de la théorie que ce qui lui était absolument nécessaire pourqu'il comprît les questions que je lui adressais; la technologie surtout l'occupa longtemps, car cette prodigieuse mémoire que j'admirais quand il s'agissait de retenir un nombre ou un problème, je la trouvai rebelle, je dirai même nulle sous d'autres rapports et tellement nulle, que longtemps il estropia les mots les plus simples de la langue arithmétique, et que jamais il ne put savoir les noms de plus d'une dixaine de ses condisciples Il était même des personnes qui venaient chaque jour à la maison, dont il n'a jamais pu retenir le nom, et qu'il n'a jamais su reconnaître.

Henri suivait avec les élèves de première année tous les cours de l'école; ainsi la lecture, l'écriture, les éléments de toutes les connaissances que l'on doit acquérir dans une école industrielle, y compris la musique et l'anglais. Son corps était bien là, mais son esprit était toujours ailleurs.

Le cercle de ses connaissances mathématiques s'étendant autour de lui, il abandonnait tout pour se livrer à son occupation favorite; et jamais il n'aurait songé à étudier autre chose, si on ne l'y avait contraint. Résoudre un problème, c'était pour lui plus que du plaisir, c'était du bonheur. Aussi ne fit-il rien autre chose à l'école. Quand je partis avec lui pour Paris, il pouvait déchiffrer un problème, mais il savait à peine lire; il écrivait ses nombres, mais il était incacapable d'écrire son nom. Il était porté malgré lui à calculer partout et toujours.

Ne pouvant le retenir dans les classes où il n'apprenait rien, et où le plus souvent il semait le désordre, je le laissai selon son désir, scier du bois, ou remuer le sable du gymnase, en se livrant à ses

exercices de calcul; il fit ainsi et apprit par cœur les carrés et les cubes des 500 premiers nombres ; ils'exerça à faire des sommations de séries de nombres et de carrés. De cette manière il acquit des connaissances arithmétiques que je n'aurais point songé à lui donner encore. Il reconnut les différents caractères de divisibilité; il trouva des formules pour la sommation d'une série de nombres naturels et même de carrés ; il composa toutes les formules relatives aux progressions arithmétiques et géométriques aux règles de fausse position simple et double, aux intérêts simples et composés, aux différents escomptes, enfin aux élévations aux puissances et aux extractions de racines carrées et cubiques, etc.; il se forgea aussi des procédés ingénieux et même élégants pour la résolution de problèmes relatifs aux équations du premier et du second degré.

Je lui avais fait parcourir une première fois tous les problèmes d'arithmétique sans lui demander compte de ses procédés ; quel ne fut pas mon étonnement quand repassant ces problèmes, en lui faisant faire ses opérations à haute voix, je reconnus qu'il suivait presque toujours les voies que la science nous a tracées ? quand il s'en éloignait je l'admirais, tous ses procédés étaient simples et ingénieux.

Je consignai alors toutes mes observations sur un registre que je présentai à l'Académie des sciences en 1840; depuis, ce registre s'est grossi de toutes mes observations nouvelles que j'ai classées, j'oserai presque dire méthodisées, et que, pour me rendre au désir d'un grand nombre de mathématiciens, je publierai prochainement.

Henri qui par la seule puissance de son génie s'était élevé si haut, qui aurait inventé à lui seul toute la science des nombres, puisqu'il devinait ce qu'on lui voulait expliquer de cette science, eut de la

peine à se mettre au courant de notre système métrique. Les noms et les rapports des nouvelles mesures entre elles l'embarrassaient et il préfère encore les fractions ordinaires aux fractions décimales et les mesures anciennes aux mesures nouvelles. Lui qui découvrait seul et sans peine les différentes propriétés des nombres et leurs rapports entre eux, il ne put ou ne voulut jamais entendre un seul mot de théorie, jamais je n'ai pu l'astreindre à faire une démonstration et aujourd'hui même qu'il explique d'une manière claire et intelligible ses procédés de calcul, il ne saurait peut-être pas démontrer l'addition, il ne saurait peut-être pas définir la division; et cependant, dix fois, je lui ai fait repasser l'arithmétique.

Dans la première séance qu'il donna, et où il lutta si heureusement avec un habile ingénieur des ponts-et-chaussées, il se sentit entraîné dans une voie nouvelle de découvertes. Il avait eu à faire la somme des carrés des 32 premiers nombres, et il était sorti victorieux de la lutte, mais il avait employé un procédé beaucoup trop long; il le comprit bien. Pendant quelque temps il s'exerça donc à ces sortes d'opérations sans pouvoir arriver à une formule plus simple. Je lui fis connaître alors celles que donne la science. Aussitôt lancé dans cette voie, il découvrit les formules pour les sommations des 3e, 4e, 5e, 6e, et 7e puissances.

Quand il se présenta au collége de Vendôme, le professeur de mathématiques, M. Duchêne, lui proposa, après la séance, des problèmes qui avaient coûté à Vito Mangiamelle près d'un quart d'heure de travail en présence de l'Académie des sciences. En moins de cinq minutes, Henri donna les quatre solutions demandées.

Ce fut vers cette époque seulement que, ayant parcouru tous les

Ce fut vers cette époque seulement que, ayant parcouru tous les recueils de problèmes arithmétiques que je connaissais, je lui fis aborder l'algèbre.

Les signes l'embarrassèrent d'abord beaucoup, mais quand il eut vaincu cette difficulté, il marcha rapidement dans cette science nouvelle. Cependant il préférait toujours les problèmes aux théories et il n'écoutait la leçon que je lui faisais que pour saisir de mes démonstrations ce qui pouvait l'intéresser, c'est-à-dire, ce qui semblait trouver une application à sa manière de calculer. Il comprenait bien ce qu'on lui disait, mais jamais il ne pouvait répéter les démonstrations qu'il trouvait toujours trop longues : — Donnez un problème, disait-il, et maintenant je vais le résoudre. Il arriva en effet à résoudre algébriquement des problèmes du 1er et du 2e degré, et, sans le secours de l'algèbre, des problèmes des degrés supérieurs, préférant toujours ses procédés aux formules que je lui enseignais.

Dans le principe, sa mauvaise conduite fut la cause d'interruptions fréquentes dans nos leçons, puis vinrent se joindre à ce premier obstacle son manque absolu de mémoire, son ignorance et son entêtement. Il n'étudiait qu'avec peine, il retenait très difficilement ce que je lui disais, et il se buttait bien vite contre la plus légère entrave. Il ne montrait pas de meilleure volonté pour apprendre ce qu'on lui voulait enseigner que pour se rompre aux exigences de la vie sociale. Pour lui la langue française était mal faite, l'écriture trop difficile, la lecture impossible et les raisonnements mathématiques toujours trop longs. Pendant plus de quatre ans, il me fut impossible d'obtenir de lui autre chose que ce qu'il voulut bien faire, même en ce qui pouvait lui rendre plus faciles ses opérations de calcul mental. Ainsi

il fut plus de 4 ans sans vouloir comprendre que les calculs logarithmiques sont justes; que les logarithmes sont utiles, et pendant tout ce temps il ferma l'oreille aux leçons que je lui faisais à ce sujet.

Ce n'est qu'à la suite d'une longue discussion qu'il eut en séance publique avec un ingénieur relativement à un intérêt composé, ce n'est qu'après avoir eu la patience de faire avec lui, après la séance, cet intérêt composé année par année (la somme n'était pas placée pendant moins de 50 ans), et que je l'eus amené à un résultat exactement égal à celui de l'interrogateur, et conséquemment égal à celui qu'on obtenait par les logarithmes, qu'il consentit à m'écouter.

Il comprit facilement la théorie des logarithmes et leur application; et il composa lui-même 50 logarithmes à l'aide desquels il obtint tous ceux dont il a besoin pour la résolution de ses problèmes. Maintenant il les emploie facilement; il joue en quelque sorte avec cette table qui a coûté tant de travaux, et quand il explique à haute voix ses opérations, c'est véritablement étourdissant de l'entendre ainsi répéter des nombres avec une rapidité telle que cela ferait supposer qu'ils sont écrits sous ses yeux. « Ce qui frappe, écrivait un mathématicien après une séance de Henri Mondeux, ce qu'on ne peut s'empêcher d'admirer en silence, c'est le génie en travail, c'est le *mens divinior*. Jamais peut-être, on n'avait rien vu de semblable, aussi en présence de Mondeux reste-t-on dans une extase muette, dans un saint recueillement, comme devant la révélation d'un mystère de Dieu.

« Cependant Henri Mondeux n'a rien de remarquable... mais qu'on lui donne un problème, qu'on lui présente une difficulté à vaincre, aussitôt tout son corps se met en mouvement, son teint se colore, ses grands yeux s'animent et lancent des éclairs, ses lèvres s'agitent;

vous diriez une pythonisse sur son trépied, rendant ses oracles. Puis son visage devient radieux, son regard s'adoucit, un sourire effleure ses lèvres, la difficulté est vaincue. Mondeux a donné le résultat du problème et en attend un autre. Ou bien encore il commence un travail si plein d'intérêt, si prodigieux, que toujours il provoque les applaudissements de son auditoire. Je veux parler de l'explication de ses opérations. Tous les ressorts de son intelligence sont en mouvement; il déroule à vos yeux tout le mécanisme de ses longs calculs et vous montre toute la profondeur de son génie de mathématicien. Avec quelle admirable audace il aborde un problème ! avec quelle prodigieuse facilité il manie les nombres les plus considérables et comme il semble se plaire à faire tourbillonner son auditoire au milieu des millions, des billions, des trillions, des quatrillions, des quintillions etc. etc. ! vous diriez un écolier qui récite une leçon bien apprise... On pourrait dire de Mondeux qu'il parle les nombres comme nous nos idées. »

On ne sait vraiment ce qu'on doit admirer le plus dans cette organisation extraordinaire, de sa prodigieuse mémoire à retenir les nombres et les problèmes, de sa rapidité de calcul ou de sa manière franche d'aborder la question. Rarement je lui répète trois fois un nombre quelque considérable qu'il soit, rarement il ne saisit pas de prime abord un problème quelle que soit la complication de l'énoncé.

Si cette faculté s'est développée d'une façon prodigieuse, les autres sont restées presqu'à l'état *natif*. Ainsi malgré mes leçons et mes peines Henri sait à peine, j'oserai même dire ne sait pas, les quatre premiers livres de la géométrie de Legendre; quoique depuis quelque temps il s'occupe avec moins de répugnance de l'étude de cette

science; il lit mal, il écrit lisiblement, mais son écriture n'est ni régulière ni rapide; il commence à connaître un peu l'orthographe absolue des mots et à faire l'application de quelques règles grammaticales. Mais sa mémoire lui fait toujours défaut; il a oublié le soir ce qu'on lui a dit le matin. Il est des choses qu'il ignore soit en cosmographie, soit en géographie, soit en histoire, soit en physique etc. etc., que je lui ai déjà répétées des milliers de fois.

Qu'on lui demande seulement ce qu'il a vu de beau en voyage, qu'on lui demande ce qu'il a remarqué dans telle ville importante qu'il a visitée, il n'a rien vu, ou du moins il ne se rappelle rien, absolument rien. Dans une ville, il ne s'aperçoit que de la longueur des rues et de la qualité du pavé. Quant aux monuments, il ne voit dans la Madeleine par exemple, qu'un très long bâtiment flanqué de grosses colonnes, dans le clocher de Strasbourg qu'un monceau de pierres très élevé, dans les Champs-Elysées qu'un vaste terrain perdu; — et il calcule combien de personnes on pourrait nourrir avec le blé qu'on récolterait si l'on convertissait cette promenade en un vaste champ qu'on ensemencerait tous les ans.

Cela ne rappelle-t-il pas ce que Montesquieu fait dire à Rica dans ses Lettres Persannes (1) sur un géomètre : « Je passais dit-il l'autre « jour sur le Pont-Neuf avec un de mes amis : il rencontra un homme « de sa connaissance qu'il me dit être un géomètre , et il n'y avait « rien qui n'y parût, car il était dans une rêverie profonde ; il fallut « que mon ami le tirât longtemps par la manche , et le secouât pour « le faire descendre jusqu'à lui, tant il était occupé d'une courbe qui « le tourmentait peut-être depuis huit jours.

(1) Lettre CXXIX. Rica à Usbek.

. . . .

« Son esprit régulier semblait toiser tout ce qui se disait dans la « conversation....

. . . « Rien ne lui était indifférent pourvu qu'il fût vrai. Aussi « sa conversation était-elle singulière. Il était arrivé ce jour-là « de la campagne avec un homme qui avait vu un château superbe et « des jardins magnifiques; et il n'avait vu lui qu'un bâtiment de soixante « pieds de long sur trente-cinq de large, et un bosquet long « de dix arpents : il aurait fort souhaité que les règles de la perspec- « tive eussent été tellement observées que les allées des avenues eus- « sent paru partout de la même largeur; et il aurait donné pour cela « une méthode infaillible. Il parut fort satisfait d'un cadran qu'il y « avait démêlé, d'une structure fort singulière; et il s'échauffa fort « contre un savant qui était près de moi, qui malheureusement lui de- « manda si ce cadran marquait les heures babyloniennes. Un nou- « velliste parla de Fontarabie et il nous donna soudain les propriétés « de la ligne courbe que les bombes avaient décrites en l'air; et, « charmé de savoir cela, il voulut entièrement ignorer le succès. « Un homme se plaignait d'avoir été ruiné l'hiver d'auparavant par « une inondation. Ce que vous me dites là m'est fort agréable, dit « alors le géomètre, je vois que je me suis trompé dans l'observation « que j'ai faite, et qu'il est au moins tombé sur la terre deux pouces « d'eau plus que l'année passée.

« Un moment après, il sortit et nous le suivîmes. Comme il allait « assez vite, et qu'il négligeait de regarder devant lui il fut rencontré « directement par un autre homme; ils se choquèrent rudement, et « du coup, ils rejaillirent chacun de son côté en raison réciproque

« de leur vitesse et de leur masse. Quand ils furent un peu revenus « de leur étourdissement cet homme portant la main sur le front, « dit au géomètre : — Je suis bien aise que vous m'ayez heurté, etc., « etc... »

Henri n'est-il pas absolument semblable à ce géomètre ? Sans cesse préoccupé de sa science; rien ne le peut distraire de cette préoccupation favorite. Je l'ai conduit à tous les théâtres, dans tous les concerts, à toutes les parties de plaisir auxquelles on nous invitait, et jamais je n'ai pu l'arracher à ses rêveries mathématiques. Persuadé que le goût des plaisirs du monde est plus nuisible qu'utile à l'homme d'étude, je vis pendant quelque temps avec satisfaction qu'il dédaignait toutes ces distractions frivoles; mais bientôt je fus effrayé, j'eus peur que sa passion pour le calcul ne dégénérât en monomanie, et j'abandonnai toutes leçons mathématiques, pour le forcer à s'occuper davantage de ses autres études. Dois-je me féliciter d'avoir agi ainsi ?

Les autres facultés se sont peu développées et sa puissance de calcul semble s'être affaiblie.

Il a conservé sa manière lente et saccadée de prononcer la langue française et il ne se défera probablement jamais de cette prononciation vicieuse qui le fait passer pour étranger à la France ou d'une province limitrophe de l'Allemagne.

Est-ce au grand développement de sa faculté de calcul, à son aptitude extraordinaire pour l'improvisation mathématique, à sa préoccupation continuelle qu'il faut attribuer son manque absolu de mémoire sous d'autres rapports ? Je ne le crois pas. Cela peut concourir à atténuer un peu le développement des autres mémoires car pendant qu'on exerce une faculté, une mémoire, les autres restent dans l'i-

naction et ne peuvent conséquemment acquérir le même développement que la première, mais cela ne peut faire qu'il n'y ait pas d'autres mémoires, d'autres facultés. Ainsi, par éducation, un seul de nos deux bras a été exercé dès l'enfance, ce bras seul est fort et de ce bras seulement on veut et on peut tout faire, mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a un autre bras qui aide le premier, bien qu'il n'ait pas atteint le même degré de force, il n'en est pas moins vrai qu'il y a un autre bras avec lequel on pourrait également tout faire si on le voulait. Chez Henri, les autres facultés ne sont point développées, parce qu'il ne se sent pas de goût pour d'autres études, celle des nombres ne lui offrant point de difficulté, ne lui coûtant pas de peines, tandis que, au contraire, il lui faut une grande application pour se livrer aux autres études.

Et puis, bien jeune encore, Henri livré à ses rêveries mathématiques, a eu de ces distractions que lui aurait enviées feu M. Ampère lui-même; et ces distractions qui, chez un homme de génie sont regardées comme une preuve d'une grande profondeur d'esprit, sont considérées chez un enfant comme un témoignage de bêtise et de stupidité. Aussi bien des gens qui ont vu Henri Mondeux, seulement pendant quelques minutes, ont-ils pensé et dit qu'il était incapable d'un grand développement intellectuel; d'autres au contraire, qui l'ont rencontré dans des circonstances plus favorables, pour le venger, en ont fait un Pic de la Mirandole.

Cette faculté trop prédominante absorbe trop de force, et tue le reste de l'intelligence, crie-t-on de toutes parts. Encore une fois je répéterai : l'exercice constant d'une faculté peut retarder le développement des autres facultés mais ne les peut détruire : et de ce que Henri

Mondeux est un prodigieux calculateur il n'en faut pas conclure qu'il doit nécessairement être un ignorant et un imbécile.

J'ai connu des hommes qui comme Henri, ne se sentaient portés à l'étude que d'une seule chose, mais ils n'en avaient pas moins appris tout ce qui constitue un homme instruit ; leur exclusivité ne les faisait point passer pour des sots. Ainsi il y a peu de temps encore, j'ai rencontré dans les salons de M. le préfet de B*** un jeune capitaine d'artillerie, ancien élève de l'Ecole-Polytechnique, qui a su et oublié deux fois l'allemand, une fois l'anglais et enfin le grec et le latin, mais qui, pour la mécanique a une mémoire telle qu'un seul coup d'œil jeté, même à la dérobée, sur une machine, lui suffit pour qu'il en sache toutes les fonctions et qu'il la puisse dessiner sans omettre seulement un écrou.

Henri Mondeux qui est solidement constitué, qui semble bâti plutôt pour manier la charrue que pour tenir la plume, qui paraît jouir d'une excellente santé, est tourmenté par les nerfs : il est sujet à des attaques nerveuses violentes et fréquentes, qui en un instant lui font perdre sa force et sa raison. Voilà le véritable motif, la véritable cause de l'atrophie de son intelligence.

Semblable à une mer que la tempête agite, son cerveau sans cesse bouleversé détruit à mesure qu'on édifie, et il a fallu que les fondements de sa faculté spéciale fussent jetés par un temps calme et sur des bases larges et solides pour n'être pas détruits ; il a fallu un travail inouï et une persévérance à toute épreuve pour que cette puissance mathématique acquît assez de force pour résister à ces terribles ouragans.

Si après sept années consacrées exclusivement à l'éducation de Henri Mondeux, je n'ai pas atteint le but que je me proposais d'at-

teindre, si après sept années d'études, Henri n'est encore qu'un curieux phénomène intellectuel, on n'en doit accuser que la nature qui, trop prodigue sous un rapport, a été trop avare sous tous les autres, car ce que l'éducation particulière n'a pu obtenir, certes l'éducation du collége ne l'aurait pas obtenu davantage.

Et qu'on ne vienne pas dire que les voyages ont été nuisibles; car tous les hommes qui ont écrit sur l'éducation les ont au contraire considérés comme moyen infaillible de former un jeune homme. — Fénélon fait voyager Télémaque. — Le contact de la société et la vue d'objets nouveaux contribuent chaque jour à étendre le cercle de ses connaissances, à lui donner une désinvolture élégante, et à l'habituer aux usages du monde. Eh bien ! Depuis bientôt six ans il est constamment en contact avec des hommes du monde ; quel est le résultat de cette éducation pratique ? Henri n'a retenu ni le nom, ni l'aspect des pays qu'il a visités; il a conservé sa rude écorce de berger, et son franc parler de paysan; il est resté presque ce qu'il était en sortant des champs. Les impressions qui chez d'autres personnes ne s'effacent jamais : comme un service reçu d'un ami, une nuit de tempête dans les montagnes, une tourmente dans les neiges, la vue du Mont-Blanc, un beau coucher de soleil vu du lac de Genève, un grain essuyé en mer; tout cela glisse dans sa mémoire et n'y laisse point de trace. Et cependant j'appelle son attention sur toutes les beautés de la nature et sur tous les chefs-d'œuvre des hommes, et cependant je l'habitue à inscrire ses impressions de voyage , je lui fais écrire son journal.

Que dit-il dans ces curieuses narrations ? Il dira par exemple qu'une personne lui a présenté un problème et qu'il n'a pu s'empêcher de rire

parce que cette personne, selon lui, ne savait pas calculer. Il dira que les rues sont longues et mal pavées; ou bien encore qu'il a été bien ou mal accueilli chez tel ou tel personnage chez qui il s'est présenté.

Quant aux mathématiques il est presque impossible de dire où s'arrête je ne dirai pas son savoir, mais sa puissance; il ne sait rien et il peut tout. Sur ce terrain, il est presque impossible de le suivre, tant sa marche est sûre et rapide, tant il se perd aussi dans le vaste champ de l'infini. Là, il a des éclairs d'intelligence qui effraient les hommes les plus profonds. Aussi quand on l'a entendu se jouer ainsi avec des difficultés qui arrêteraient le mathématicien le plus consommé ne veut-on pas croire au néant qui règne autour de cette puissance. Et notez bien que Henri n'est point seulement une machine à calcul comme l'ont dit et écrit quelques pédants que Henri avait eu le malheur de trouver en défaut; c'est véritablement un mathématicien, c'est plus, c'est ce que j'appellerai, pour me servir d'une expression de M. Alfred de Vigny, un poëte en mathématiques;

Car le poète voit sans règle
Le mot secret de tous les sphynx.

Et pour preuve je ne veux citer que cette question qui lui fut adressée par un ingénieur de Bourg, à la séance que nous donnions au collége de cette ville, question qui fut résolue sur le champ à la satisfaction de l'interrogateur et au grand étonnement de l'auditoire :

Pourriez vous dire s'il est possible qu'il y ait sur la terre deux hommes ayant le même nombre de cheveux. — Et si la chose est possible prouvez-le.

Il n'y a pas deux manières de résoudre cette question, mais combien de gens, je dirai même combien de mathématiciens qui auraient cherché longtemps une solution, sans la pouvoir trouver.

D'un autre côté il est quelquefois fin et retors. Il trouve à répondre à ses interrogateurs de petites malices ; quand le problème qu'on lui présente lui semble trop facile, il donnera par exemple la solution sous la forme d'un problème ou il exprimera le nombre en fractions, etc., etc. Mais quand on le pique il est incisif. Ainsi un jour à table d'hôte, dans une ville du littoral de la Manche, un mauvais plaisant lui dit : — M. Henri Mondeux vous qui calculez bien, pourriez vous nous dire combien font 3 fois 4. — Je crois, monsieur, répartit Henri sans se déranger le moins du monde de son dîner, je crois, monsieur, qu'en ajoutant votre valeur à la suite du résultat on obtiendrait 120.

La réponse était méchante, mais les applaudissements et les bravos de l'assemblée prouvèrent sinon qu'elle était juste, au moins qu'elle était méritée.

Henri Mondeux, on le voit, ne manque donc point d'intelligence, mais une cause toute physique en arrête la culture; les facultés ne peuvent y prendre racine et par conséquent ne s'y peuvent développer et mûrir.

Mais si la maladie qui ébranle si fortement son organisme était une fois vaincue, si le mal était détruit, je demeure convaincu que Henri Mondeux, malgré le temps perdu, deviendrait encore un homme précieux pour la science mathématique, un homme utile à son pays. Quoique disent et fassent les critiques, je n'abandonnerai donc point ma tâche; et si un heureux résultat ne vient point couronner mes efforts et me récompenser de mes pénibles travaux j'aurai au moins la

satisfaction d'avoir rempli un devoir; j'aurai aussi pour consolation, dans ce siècle d'égoïsme, la gratitude de mon élève.

La France dédaigne trop souvent ceux de ses enfants que le ciel lui envoie pour sa gloire ; il faut être né sous des lambris dorés; il faut avoir payé son instruction au poids de l'or pour obtenir les faveurs de nos gouvernants, aussi tous ces hommes sortis des rangs du peuple et que Dieu semble avoir touchés de son doigt sont-ils obligés, sous peine de mourir de faim, de porter leurs inventions sur une terre d'exil, sont-ils forcés de vendre leur talent à l'étranger. Bien jeune encore , et alors qu'il donnait pourtant de grandes espérances pour l'avenir, alors que tous les savants de Paris l'admiraient, Henri a éprouvé cette cruelle indifférence de nos hommes en pouvoir ; aussi a-t-il peu l'amour de son pays. Ma patrie dit-il, sera où je trouverai le bonheur. Un autre a dit avant lui : *ubi benè, ubi patria.*

Cependant il ne s'abuse point sur sa valeur personnelle ; il sait ce qu'il vaut et ses triomphes ne lui donnent point cette sotte vanité dont sont ordinairement gonflés tous les enfants prodiges. Quand on l'accable de louanges, comme pour s'humilier lui-même , il accuse bien vite son ignorance sur d'autres matières. Et un jour que dans les salons de M. le duc de C***, une dame l'appelait monsieur Mondeux, il se prit à rire, et dit naïvement : « Dieu ! que je voudrais bien que mes frères et les gens de Montlouis m'entendent appeler monsieur, eux qui ne m'appelaient jamais que *gas* Mondeux. — Et comment faut-t-il donc vous appeler, répliqua cette dame. — Faut pas m'appeler monsieur, je ne le suis pas encore, mais j'espère le devenir. — Ce qu'il fit, il y a quatre ans, dans les salons du noble duc, il le ferait encore aujourd'hui. L'orgueil n'est point un vice qui le tour-

mente, je l'accuserais plutôt de manquer de fierté. Il se plait à retrouver de petits bergers et à jouer avec eux; et il quitte souvent un salon pour aller causer avec les domestiques.

Il a d'ailleurs conservé des goûts très simples; il porte toujours sa blouse et ne veut point d'autre costume au risque de se faire refuser l'entrée du jardin des Tuileries ou celle de la Bourse de Rouen; il a toujours son chapeau plat et à larges bords ; il n'aime pas les pantalons a sous-pieds et il ne comprend pas qu'on porte des gants quand il ne fait pas froid. Malheureusement aussi, il a conservé beaucoup de sa rudesse et de son opiniatreté; il a toujours aussi un peu de ce caractère violent et irascible qui lui valut tant de mauvais traitements de la part des siens, tant de punitions sévères pendant son séjour à l'école; il n'a pu se débarrasser non plus de ces sentiments de défiance et de haine qui caractérisent si bien les paysans du nord de la Touraine. L'éducation première avait produit de trop funestes fruits. Quand j'ai rencontré Henri, il était donc déjà trop tard pour réparer tout le mal qu'elle avait fait chez lui. Si vous ne redressez pas un arbre quand il est jeune, vous n'obtiendrez jamais qu'il soit droit. — Jusqu'à douze ans et demi la vie de Henri a été toute de douleur, aussi avait-il pris en aversion tous ceux qui l'entouraient et n'avait-il d'autre affection que la haine, d'autre idée que le mal.

Je crois avoir compris dès le principe la tâche que je m'imposais, et je me suis efforcé de la remplir. J'ai modéré l'exercice de la faculté privilégiée de Henri; je l'ai détruite pour la reposer. J'ai groupé autour d'elle tous les sentiments affectueux qui font la noblesse du cœur et toutes les facultés intellectuelles qui font le génie; je ne suis point encore arrivé au but que je me proposais d'atteindre, ma tâche n'est point

finie, je le sais, mais j'espère encore, j'espère toujours. La raison venant en aide, il me sera plus facile de rétablir l'équilibre des facultés de mon élève, de vaincre les obstacles, et, si le ciel permet que le mal qui le tourmente soit vaincu, peut-être dira-t-on un jour de lui ce qu'on disait de Newton : *Sibi gratulentur mortales, tale tantum que extitisse humani generis decus* (1).

(1) Que les hommes se félicitent, puisqu'il a existé un si grand honneur de l'humanité.

XIV.

Mondeux et les critiques.

Dès qu'un artiste ou un enfant prodige apparaît sur la scène du monde, il appartient corps et âme au public. On le prend, on le tourne, on le retourne, on le dissèque à loisir et la critique le déchire à belles dents. On le voit un instant et on croit le connaître assez pour lui donner mille défauts qu'il n'a pas ou mille qualités qu'il n'a jamais eues. Ses pas sont mesurés, ses paroles sont comptées, et, comme on dit vulgairement, chacun le mesure à son aune. Celui-ci lui prodigue le blâme et les sarcasmes, celui-là l'accable de louanges. C'est-là une des tristes conséquences qu'il faut subir quand même, sans qu'il soit permis de se plaindre, ni même de rectifier les erreurs.

C'est surtout contre Henri Mondeux que la critique s'est déchaînée c'est surtout pour nous qu'elle a été prodigue. Chacun a voulu nous

tracer une ligne de conduite. Les uns prétendent qu'on doi faire suivre à Henri Mondeux les cours d'un collége ; les autres qu'il faut ne lui rien apprendre du tout et qu'il en saura toujours assez; celui-ci dit que sa faculté acquérerait une grande puissance avec le secours des leçons du collége; celui-là au contraire affirme que sa faculté s'éteindrait complètement dans les classes; d'autres craignent que ces exercices publics auxquels il se livre n'usent et ne ruinent de fond en comble la machine intellectuelle et la machine physique et que tôt ou tard il ne devienne ou crétin ou malingre. Que sais je ce que l'on dit encore ?

Il en est qui ajoutent, — et c'est le plus grand nombre, — que le gouvernement aurait dû et devrait même encore aujourd'hui s'emparer de Mondeux et le confier à l'Académie des Sciences pour qu'il reçoive sous les yeux des hommes de la science une instruction conforme à ses goûts, une éducation en harmonie avec la position qu'on lui aurait destinée.

Hélas! ils ne savent point ceux qui parlent ainsi, ils ne savent point que le plus souvent, et aujourd'hui surtout, ce n'est point le fils d'un vieux soldat qui aura versé son sang pour la patrie, qui obtiendra une bourse dans un collége royal, mais bien le fils d'un riche officier supérieur; ils ne savent point que ce n'est pas le fils intelligent et studieux de l'homme pauvre, probe et loyal qui obtiendra aide et protection soit dans ses études, soit dans la carrière qu'il voudra embrasser, mais le fils idiot de quelque puissant qu'on n'ose pas décorer. Ce n'est point à un Hégésyppe Moreau, à une Elisa Mercœur qu'on accordera une pension, ce sera à quelque *bas-bleu* musqué qui aura fait quelques mauvaises stances à l'adresse d'un ministre. — L'homme pau-

vre qui a du génie doit étouffer son génie, s'il n'aime mieux mourir de faim.

D'ailleurs ayant essayé, sans succès, de l'enseignement en commun pour développer les facultés de Henri Mondeux, devais-je accepter pour lui une bourse dans un collége ? Ne se serait-il pas étiolé, éteint peut-être sur les bancs de sa classe ? Et son naturel sauvage se serait-il ployé à la discipline sévère d'un collége ?... N'ayant pas accepté la bourse qu'offrait M. le ministre de l'instruction publique, devais-je renvoyer le pauvre pâtre à ses moutons ?.. Qui oserait dire oui ?... Et cependant, il fallait songer à son avenir, il fallait lui créer pour le présent une position à l'abri du besoin. Un seul moyen se présentait naturellement : c'était d'utiliser la prodigieuse faculté qu'on admirait en lui.

De cette manière, je pouvais poursuivre sans relâche l'éducation que j'avais commencée. — Je sais que je ne suis ni un Arago, ni un Cauchy ; mais j'ai conscience de ce que je suis, et je peux dire, sans modestie comme sans vanité, que si je ne m'étais pas senti capable de guider Mondeux dans la carrière que je lui voulais faire parcourir, je l'aurais confié sans balancer à des mains plus habiles.

Mais nous sommes loin d'avoir atteint ces limites du possible : Henri lit encore avec peine et il n'écrit ni rapidement, ni correctement et cela malgré tous mes soins. Il y a chez lui absence de mémoire pour tout ce qui n'est pas nombre et peut-être aussi absence de volonté et de persévérance. Dieu qui lui a donné une si prodigieuse faculté de calcul n'a pas voulu qu'il fût autre chose que ce qu'il est, un prodige : à côté de la puissance il a mis le néant afin que « se jouant

10.

avec l'infini relatif, le nombre, Henri s'humiliât devant l'infini absolu, Dieu (1). »

Je ne dirai pas cependant que Henri Mondeux est complètement dénué d'intelligence; il a donné et il donne presque chaque jour des preuves du contraire; mais il n'a point d'autre mémoire que la mémoire des nombres. Et l'intelligence sans la mémoire ne produit jamais rien; elle demeure stérile comme un champ dont le terrain serait bon, mais que le soleil ne réchaufferait jamais de ses rayons bienfaisants. En un mot, l'organisation cérébrale de Henri Mondeux est tellement singulière qu'elle déroute les observations des plus habiles physiologistes et des plus savants phrénologistes.

Qui voit Henri Mondeux en séance le trouve magnifique. Et en effet, il a une tête d'une beauté remarquable. On retrouve en lui les beaux traits de Newton, de Chatterton, de Cuvier et de Descartes. L'angle facial est très ouvert, la circonférence de sa tête n'a pas moins de cinquante-huit centimètres, et le rayon est presque le même pour la partie postérieure et supérieure que pour la partie antérieure. Ses yeux sont grands et expressifs, ils révèlent la profondeur de ses méditations. Mais c'est surtout quand il est en travail qu'il le faut observer avec soin; car alors ses traits, calmes dans la solitude, prennent mille expressions diverses.

D'abord son front se rembrunit, ses yeux ont une fixité effrayante, ses lèvres se meuvent sans cesse et ses mouvements sont brusques et précipités ; ses doigts semblent se crisper ; il imprime à son corps un balancement semblable à celui d'un battant de cloche. Alors on

(1) Pensée d'Eugène Trappier, album de Henri Mondeux.

pourrait tirer le canon près de lui sans qu'il s'en apperçût. Il ne voit rien, n'entend rien; il est tout entier renfermé en lui-même; c'est qu'il est aux prises avec une difficulté. — Puis ses yeux se lèvent doucement, il promène son regard sur l'assemblée, sa bouche est souriante, son teint est coloré, il y a dans tout son être une expression qui n'est pas sans charme : la difficulté est vaincue et il semble chercher ses inspirations dans le ciel. Mais qu'on le taquine sur une opération dont il croit être sûr, sa physionomie respirera la colère ou l'ironie et dans tout son être se révélera son énergie sauvage.

Il est des critiques qui craignent pour la santé de Henri Mondeux; ils ont peur que ce travail incessant ne le fasse devenir ou malingre ou crétin. Il faut ne l'avoir jamais vu pour nourrir de telles craintes; car Henri est d'une robuste constitution. Il est petit, mais il est trapu; ses épaules sont larges, ses bras nerveux, le thorax est proéminent et dénote une forte constitution de l'appareil respiratoire. Il a même un embonpoint qui n'est pas ordinaire chez les enfants de son âge. D'ailleurs il a toujours un sommeil paisible et un appétit glouton.

Les phrénologistes sont les savants qui se sont le plus occupés de Mondeux. — Quelques uns se sont posés en véritables cranomanciens, et, comme le docteur Cervelet dont parle Emile Souvestre, dans son spirituel ouvrage, *Le monde tel qu'il sera en l'an* 3,000, ils ont voulu nous tracer une ligne de conduite et lire sur le crâne du jeune pâtre ce que le ciel lui réserve pour l'avenir. Mais tous ont jugé si diversement Henri, qu'il a fini par en rire et qu'il répondit un jour à des personnes qui lui demandaient si les phrénologistes lui avaient trouvé la bosse du calcul : — « Messieurs, si je ne l'avais pas, on me la trouverait tout de même. »

Cependant, dans l'intérêt de la science et de l'art, j'ai fait mouler deux fois la tête de Henri pour le musée phrénologique. La première fois en décembre 1839, et la deuxième en juillet 1841. Je conduisis aussi plusieurs fois Henri Mondeux à la Société phrénologique, pour le laisser palper par les disciples de Gall. M. le docteur Fossati, président de cette société se contenta de conclure que le jeune pâtre calculateur de la Touraine a la bosse du calcul très développée; en d'autres termes, « qu'il a l'angle externe de l'œil saillant et déprimé en bas, preuve d'un grand développement dans la partie interne du crâne. Du reste, ajoute le célèbre docteur en parlant de Henri Mondeux et de son émule Vito Mangiamelle, ils sont d'une médiocre intelligence pour toutes les autres facultés. »

Monsieur le docteur Dumoutier, qu'on pourrait peut-être appeler aujourd'hui le grand maître en phrénologie, et qui prit lui-même de la tête de Mondeux une deuxième empreinte, aussi parfaite qu'il est possible de l'avoir, quand le sujet qu'on veut mouler porte une longue chevelure, ne s'est pas borné à constater le même fait, il a ajouté qu'aucun mathématicien ne présentait l'organe du calcul aussi prodigieusement développé que Henri Mondeux. Sous un autre rapport, M. le docteur Dumoutier a fait des réserves, et ce, je ne sais trop pourquoi. J'ai insisté plusieurs fois pour avoir ce qu'on appelle une appréciation cranioscopique rigoureuse, selon la science phrénologique et il ne m'a jamais été possible de l'obtenir. Est-ce comme me l'a affirmé dernièrement un ami du docteur, parce qu'il ne voulait pas me décourager en me révélant l'existence de faits qui ne devaient me laisser aucune espérance pour l'éducation de mon étrange élève, je l'ignore. M. le docteur Dumoutier nous le dira sans doute plus tard.

Ce n'est cependant pas ce que semble penser M. le docteur Emile Debout, qui, dans un petit ouvrage intitulé *Esquisses phrénologiques à l'usage des gens du monde*, reproduit, sous le titre de *Génies spéciaux*, un long article qu'il avait publié en 1841 dans le *Musée des Familles*. Ce travail, qui fait le plus grand honneur au jeune phrénologiste sous le rapport littéraire et artistique, est tout-à-fait contradictoire à ce qu'avancent les deux savants phrénologistes que je viens de nommer. M. Emile Debout prétend que, inquiet sur l'avenir de mon élève, ou plutôt de l'enfant que je produisais dans le monde, je suis allé le consulter sur l'éducation qu'il me fallait donner au jeune pâtre. — Eh bien ! que dit le docteur dans cette consultation que j'ai vue pour la première fois dans son livre, en 1843. — Après m'avoir fait passer en revue les têtes de Zerald Colbom, de Vito Mangiamelle, de Georges Bidder, de Monge et de Lalande, il dit que Mondeux a la bosse du calcul plus développée que ses devanciers, et que de plus il possède celles de l'éventualité, de la constructivité, de la configuration et une foule d'autres qu'il indique vaguement par plusieurs *et cætera*. Puis il ajoute que je dois distraire le plus possible mon élève de son occupation favorite et porter son intelligence sur d'autres études qui développeront tous ses autres organes et harmoniseront ses facultés; que de cette manière seulement Henri acquerra des connaissances qui lui permettront d'utiliser sa précieuse faculté de calculateur. Et à l'appui de cette assertion, il cite Georges Bidder qui de la position de Mondeux s'est élevé, dit-il, à celle d'ingénieur civil.

Des trois bosses que nomme M. le docteur Debout, Henri devrait avoir tout au plus une fraction de la première ; car l'*éventualité* qui

est la bosse, l'organe, si l'on préfère, par excellence, suppose chez l'individu qui en est doué une grande facilité, une grande aptitude pour les sciences analytiques, c'est la science des physiologistes, des historiens, des grands politiques, des mathématiciens, des physiciens et des chimistes, et je n'ai jamais pu obtenir de Mondeux un travail suivi dans la science qu'il aime tant, je n'ai jamais pu lui faire démontrer clairement ses procédés de calcul :

La *constructivité*, est l'organe du mécanicien, de l'ingénieur, de l'architecte; c'est celui des Brunel et des Lebas ; et Mondeux n'a jamais pu étudier la construction d'une des plus simples figures géométriques ;

La *configuration*, enfin, indique une grande facilité à retenir et à reproduire ce qu'on a vu. C'est là ce qu'on appelle vulgairement la mémoire des yeux ; elle est très prononcée chez les gens qui s'occupent de peinture et surtout chez les peintres de portraits ; et Mondeux n'a jamais su tirer une ligne, retenir la forme d'une figure géométrique; il est incapable de s'orienter seul dans une ville et jamais il ne reconnaît les personnes, les aurait-il vues mille fois. Je l'ai surpris dans la même journée à prendre pour trois personnes différentes un de mes amis qu'il rencontrait pourtant très souvent.

D'ailleurs avant d'avoir reçu ces conseils bienveillants de M. le docteur Debout, je savais, — et qui ne le sait pas ! — que le travail intellectuel met en exercice, selon le but vers lequel il se porte, des facultés complètement diverses; je savais que les mathématiques pour trouver leur application, demandent surtout le concours d'un certain nombre de ces facultés, et que la culture, si je puis m'exprimer ainsi d'une seule de ces facultés à l'exclusion de toutes les autres, ne peut

que nuire à l'organisme intellectuel et produire une anomalie, un prodige peut-être, mais un prodige curieusement, stérile, inutile à la Société.

Aussi dès la première année ai-je cherché à le distraire de sa préoccupation favorite, ai-je cherché les moyens de lui rendre l'étude agréable. Aussi plus tard ai-je refusé pour lui une bourse dans un collége royal où l'éducation n'est rien moins qu'attrayante et accepté les voyages comme moyen de développer tous ses organes, comme moyen sûr d'éducation.

Pourquoi les phrénologistes se sont-ils contentés de constater des faits que tout le monde voit clairement? Pourquoi n'ont-ils pas tenu compte des penchants et des affections de Henri Mondeux ? Pourquoi ont-ils écrit après avoir si imparfaitement étudié le frontal ? Quand on veut écrire sur un pareil sujet, il faut ne le faire qu'après avoir sérieusement observé , sérieusement réfléchi. On ne se joue pas ainsi de deux personnes pour se donner le plaisir de poser en philosophe.

Il est facile sans doute de critiquer, mais il n'est pas également facile de connaître un enfant prodige et de mener à bien son éducation. — Faites ceci, faites cela, ne coûte rien à dire, mais si les conseillers étaient mis en demeure d'exécuter, nous les verrions à l'œuvre. Rousseau a fait son *Emile*, mais il a laissé à d'autres le soin d'appliquer ses doctrines; et je voudrais connaître quelqu'un qui en eût fait l'essai !

Dans le chapitre précédent j'ai dit ce qui entravait les études de Henri Mondeux, je pourrais donc maintenant me dispenser de répondre aux critiques qui , de ce que Henri a une mémoire prodigieuse pour les nombres, en concluent qu'il doit avoir toutes les mémoires

également bonnes; qui, de ce que Henri aborde franchement un problème qui s'est daguerréotypé dans son cerveau avec tous ses accidents, en concluent que l'étude de toute science doit également lui être facile ; enfin, qui, de ce que Henri est retors, de ce qu'il a parfois des éclairs d'intelligence en tire la conséquence qu'il doit nécessairement être un homme d'une *intelligence supérieure.* Je pourrais, dis-je ne pas répondre à ces critiques, mais j'ai besoin de faire ressortir toutes les erreurs dans lesquelles ils sont tombés et aussi quelquefois tout le ridicule de leurs observations.

A Rouen, je me trouvai dans une soirée chez un professeur de mathématiques avec une femme de lettres dont je n'avais jamais entendu parler. — A la fin de cette soirée qui avait été organisée dans le seul but de mettre Mondeux en relation avec quelques personnes, M. Gully, le professeur, nous fit voir une petite machine uranographique de sa façon ; et, sur le désir que lui en témoignèrent quelques personnes, il fit une leçon d'uranographie. Mondeux qui voyait peut-être pour la centième fois une machine de ce genre, Mondeux qui avait déjà vu ce qui a été fait de plus beau, Mondeux à qui mille et mille fois j'avais expliqué les principaux phénomènes de notre système planétaire, Mondeux ne s'avisa-t-il pas de demander pourquoi ne voit-on pas toujours la lune dans son plein ?

Eh bien ! cette femme de lettres, après avoir philosophé longuement à l'endroit de Henri Mondeux, dit dans son généreux enthousiasme : « Nous sommes fondée à croire que si son instruction est nulle ou simplement élémentaire à l'égard de certaines sciences abstraites qui sembleraient devoir lui être familières, telles que la géométrie et l'astronomie, la cause en est qu'on ne s'est pas assez préoc-

cupé d'établir dans les connaissances dont on voulait le doter, cet heureux équilibre qui seul lui permettra d'employer les merveilleuses puissances de son cerveau à un usage utile et fructueux. Notre conviction est d'autant plus ferme sur ce point, que, ayant assisté à une leçon d'astronomie donnée à Mondeux par un professeur de notre ville, nous l'avons vu écouter avec attention, interroger avec à propos, donner en un mot, toutes les marques d'une curiosité ietelligente et d'un sérieux intérêt (1) — *Calcibus frontem extudet.*»

La question de Henri Mondeux me fit monter le rouge aux oreilreille, je l'avoue franchement, car je ne m'attendais pas à une pareille naïveté. Je pourrais me venger aujourd'hui de l'auteur de l'article en disant son nom; je le tairai, parce que je ne veux pas que son *cher maître* ait à rougir à son tour.

Mais je le demande à tout homme de bon sens, qui donc plus que moi peut désirer de voir Henri Mondeux se créer une position brillante pour l'avenir ? N'aurais-je pour but que l'égoïsme, je le désirerais encore ? car enfin, au lieu d'avoir un maussade compagnon de voyage qui ne parle que la langue mathématique, j'aurais au moins un ami intelligent qui me confierait ses impressions et à qui je confierais les miennes; et cette mutualité d'épanchement qui serait un bonheur pour moi, serait encore un moyen d'instruction pour Henri.

Et si je n'avais pas eu beaucoup d'ambition pour Mondeux, si je n'avais pas eu beaucoup d'espérance pour son avenir, aurais-je sacrifié ma positition, mon avenir, ma vie, à son éducation ?

Monsieur Corriolis qui aimait beaucoup Henri, et avec qui j'avais souvent causé de lui, approuvait ma manière de faire et il m'é-

(1) Extrait de la *Revue de Rouen.*

crivait le 6 décembre 1840 deux jours après l'examen de Henri Mondeux par l'Académie des Sciences : «... J'ai pensé que je pouvais sans indiscrétion inviter le jeune Mondeux à venir un instant à l'Ecole-Polytechnique où il est peut-être destiné à figurer un jour avec distinction. » Ces quelques mots écrits deux jours après la décision prise par l'Académie de aisser Henri Mondeux confié à mes soins, disent assez toutes les espérances que j'avais pour Mondeux et toute la confiance que MM. les membres de la commission avaient en moi.

A toutes ces critiques obscures j'opposerai maintenant la critique éclairée des hommes compétents et je placerai à la fin de cette notice, que des considérations que chacun comprendra, me forcent à livrer encore incomplète à la publicité, les adhésions et les réflexions de nos célébrités contemporaines. Ces apostilles, je ne les ai point sollicitées, elles sont l'expression vive et spontanée de la pensée qui les a produites. Je citerai d'abord ici pour faire opposition aux observations des critiques dont j'ai parlé, cette lettre que M. Emile Deschamps écrivait à M. Hyppolite Barbier, à l'époque où celui-ci se disposait à publier une biographie de Mondeux.

« Paris, 20 mars 1841.

« Monsieur,

« Vous avez bien voulu me faire connaître Henri Mondeux; j'ai à vous remercier profondément, comme les quelques personnes de votre choix à qui vous avez fait cet honneur; j'apprends que vous préparez une biographie de cet enfant prodigieux ; j'aurai donc bientôt à vous féliciter, à vous applaudir avec tout le monde. Mais il me reste encore à vous exprimer, quoique d'une manière bien insuffisante, les

impressions qu'à éveillées en moi cette visite, et qui ne s'effaceront jamais : il en est de ce qui frappe l'imagination comme de ce qui touche le cœur : l'empreinte une fois marquée vit avec nous et autant que nous.

« Oui, monsieur, je verrai toujours entrer dans mon cabinet cet agreste écolier, ce mathématicien étrange qui, à sept ans, en savait plus long que toute l'Ecole-Polytechnique, puisqu'il avait inventé sa science; je le verrai toujours entrer avec sa petite redingote-blouse, ses longs cheveux gaulois, son chapeau applati, sa tête énorme, son sourire sérieux et sa rude démarche. J'entendrai toujours sa voix stridente, son accent sauvage, sa parole prompte et impérieuse, ce patois campagnard et vulgaire qui dit de si fortes choses; je me souviendrai éternellement de cet ensemble si logique, de cette nature toute d'une pièce, de *ce positif* implacable qui se trouve dans le regard d'Henri Mondeux, comme dans son attitude, dans son organe, comme dans ses idées ; de cet *être-mathématique* enfin, sourd, aveugle, fermé pour tout ce qui n'est pas *nombre*. — Je le contemple encore se retirant une minute dans sa puissante pensée, quand on lui jette un énorme calcul à élaborer ; et sortant tout à-coup de son intime retraite, avec un air *résolu* et le problème aussi, comme je lui ai dit pour le dérider un peu ; car Henri Mondeux m'a paru très sensible au calembourg qui n'est à tout prendre qu'un jeu matériel de l'esprit, un puéril calcul de mots et de sons, qu'on dirait fait tout exprès pour les récréations d'un petit algébriste.

« Et puis, j'ai encore devant les yeux (et une certaine terreur m'en est restée dans l'âme) cette crispation défaillante, ce spasme convulsif qui suivit l'expérience mathématique ; Henri Mondeux après avoir

attaqué, vaincu, terrassé le redoutable problème, par la seule force de son cerveau, sans le secours du crayon, des chiffres ni des formules, fut terrassé lui-même par sa propre victoire : c'était la pythonisse succombant et se tordant sur le pavé du temple, quand elle avait fait parler le dieu. On comprend cette prostration qui suit la surexcitaiton. Le génie chez l'homme a bien vite une infirmité qui l'avertit du néant. — Un peu d'air ramena Henri Mondeux à lui-même; mais cette disposition maladive dans un corps si robuste, ces contractions du système nerveux, doivent être étudiées avec un grand soin, et combattues dans leur principe, par la médecine et aussi par la sollicitude intelligente de M. Jacoby, l'excellent et savant professeur du jeune pâtre géomètre.

« Ce dont il m'est impossible de ne pas garder un long souvenir, c'est la poignée de main que me donna Henri Mondeux en me quittant, pour me remercier de quelques vers dont j'avais noirci son *album*. J'en ai eu les doigts broyés : ils étaient sous la pression *crampale* de son poignet (passez-moi le mot), comme dans les serres d'un vautour ou dans une tenaille de fer. Si sa reconnaissance se fût *prolongée* quelques secondes de plus, je l'aurais payée d'une profonde ingratitude. Quel enfant, cependant! Quelle double vigueur intellectuelle et musculaire!

« Et maintenant, monsieur, que faire de Henri Mondeux ? que faire pour son génie et sa carrière ? — Rien n'est plus embarrassant qu'un phénomène; et pourtant ce n'est pas la faute de ce pauvre phénomène si Dieu l'a fait ainsi ! Vous me demandiez mon avis, mes idées à ce sujet ; vous me demandiez des choses bien difficiles; il était là, d'ailleurs, et j'éprouvais une grande gène à répondre devant lui.

En effet, on ne peut séparer un être de l'étude de sa nature; et à la première vue, j'avais cru remarquer chez Henri Mondeux quelques instincts inquiétants, et surtout des lacunes fâcheuses dans les régions du cœur et de l'imagination, dont je suis plus à l'aise pour vous entretenir aujourd'hui.

« Les fibres du sentiment et de l'enthousiasme ne semblent pas vibrer en lui. Cette miraculeuse faculté mathématique dont il est doué me paraît l'absorber et le remplir. La poésie, la peinture, la musique, l'esprit même dans ses applications diverses, on sent qu'il ne les comprend pas, qu'il y est étranger, que tout cela lui est parfaitement égal. Il a son génie de calcul, et quand il en sort, c'est évidemment pour quelque jeu grossier. C'est la *bête* qui domine dans tout le reste, et jusque dans ses émotions. Henri Mondeux aura des appétits, mais point de passions; si ce n'est une sorte de cupidité, bien rare chez un enfant, et qui est plutôt en lui une conséquence de sa vocation calculatrice, qu'un vice ou un mauvais penchant. Son caractère, on le voit tout de suite, est insociable, de même que son intelligence est renfermée dans le cercle mathématique, de même que son corps et ses mouvements n'ont aucune souplesse, aucune élasticité. La nature de Henri Mondeux est quelque chose d'*absolu*; elle n'a rien de *relatif* La vie de relation ne sera jamais la sienne. Il est voué à l'isolement par sa supériorité exclusive.

Dans cette position, comment s'y prendre pour tirer parti des facultés de Henri Mondeux, dans l'intérêt de la science et dans le sien propre, qu'il ne serait pas juste d'oublier?

Et d'abord, rejetons bien vite comme une pensée impie celle de le renvoyer garder les vaches dans son village; Dieu n'a pas déposé de

semblables germes dans un cerveau pour qu'ils ne soient pas fécondés. Il ne s'agit donc pas de savoir si on les doit féconder, mais de quelle manière. — La société, les gouvernements qui en sont l'expression officielle, ont le devoir de protéger, de secourir, de diriger et de mettre en lumière tout ce que la nature a doué d'une force fécondante, et qui resterait cependant inerte sans la culture et les encouragements. Un pauvre enfant grandit dans la misère ou dans l'obscurité avec un génie qui peut l'étouffer ou être étouffé... Si ce fait est dénoncé à l'autorité, elle doit y pourvoir sans regarder à une minime dépense, qui d'ailleurs ne risque pas de s'étendre beaucoup, le génie étant de droit exceptionnel. — Mais, dit-on, ces petits phénomènes avortent souvent. — Eh! mon Dieu, vous nourrissez à grands frais des tigres et des singes qui meurent tout jeunes!

« La difficulté est de reconnaître la nourriture intellectuelle, le régime moral, qui conviennent au développement de ces natures phénoménales. Pour ce qui est de Henri Mondeux, je crois fermement que la plus détestable manière de lui faire du bien serait de lui donner une bourse dans un collége royal. Pour une nature à part, éducation à part. Il ne se mêlerait aux autres enfants que pour s'y heurter, et demeurerait isolé dans cette foule, ne lui donnant et n'en recevant rien; quant aux études, les dix-neuf vingtièmes n'iraient pas à son intelligence. Encore une fois, ce sont les mathématiques, et pas autre chose que les mathématiques, mais c'en est le génie, et non la science. Le système ordinaire des classes appliqué à Henri Mondeux en ferait peut-être un sujet médiocre en toutes choses, et détruirait à coup sûr sa prédominance unique. Cette supériorité n'est même telle que parce qu'elle est exclusive. Chaque animal a un instinct, une faculté qui

n'existe pas isolément au même degré de perfection chez l'homme; mais l'homme est le roi de la création, parce qu'il confond dans son intelligence tous les instincts épars dans les autres races. Un être comme Henri Mondeux, tient de l'animal sous ce rapport : il est immense sur un point, à la condition d'être presque nul sur tous les autres. Ces natures aussi incomplètes que merveilleuses, sont dignes de pitié autant que d'admiration.

« Ce n'est donc pas le collége qu'il faut à Henri Mondeux, mais un maître, un ami, un guide éclairé, qui le suive, l'étudie, l'interroge sans cesse; qui tente et abandonne mille expériences; qui invente des procédés d'instruction à l'usage de son étrange élève, et qui ait les loisirs et l'indépendance nécessaires pour cette vie consacrée à celle d'un autre. En un mot, Henri Mondeux est un noble enfant à qui la France doit un précepteur. Ce précepteur il l'a trouvé dans M. Jacoby, et il n'y a plus à chercher à moins qu'on ne veuille trouver moins bien, ce qui serait très facile.

Une autre considération bien forte milite encore, selon moi, en faveur de l'éducation isolée pour ce petit Archimède rustique. S'il n'était pas sans cesse surveillé et conseillé par un homme de moralité autant que de science, comment se retiendrait-il sur la pente de quelques mauvaises dispositions natives, préoccupé qu'il sera toujours d'une seule idée avec son insouciance du bien et du mal, qui n'est autre chose que le résultat même de cette préoccupation ? car il y a plutôt en lui absence de qualités, par monomanie, que défauts réels. Combien les soins paternels et les ingénieuses leçons de morale, et la continuelle présence d'un semblable tuteur seraient nécessaires à cet en-

fant si livré à lui-même!... Et combien la société serait coupable s'il le devenait jamais! Il y a si peu loin du phénomène au monstre!

Enfin, le tempérament nerveux, la santé orageuse de Henri Mondeux ne s'accommoderait jamais du régime des colléges. Il lui faut le grand air et l'exercice tous les quarts-d'heure; il mourrait ou deviendrait idiot sur les bancs des classes...

« Pardon, monsieur, de vous dire toutes ces choses que vous vous êtes probablement dites cent fois et cent fois mieux; mais j'ai cédé au besoin de vous manifester mes convictions, dans l'espoir orgueilleux de fortifier encore les vôtres. L'intérêt extraordinaire que m'a inspiré Henri Mondeux explique la dimension insolite de cette lettre. Les personnes de haute intelligence chez qui vous l'avez conduit, et que j'ai revues depuis, pensent d'ailleurs ce que je viens d'exprimer; c'est donc leur écho plus que ma voix que vous entendez : cette idée me rassure.

« Adieu, monsieur, pour peu de temps j'espère; serrez la main du jeune prodige en lui rappelant mon nom, et ne lui dites pas que la mienne est encore endolorie de sa dernière cordialité. Si quelque chose d'heureux lui survenait, soyez assez bon pour m'en informer un peu vite : les faveurs qui tombent sur le génie, ou plutôt qui s'élèvent jusqu'à lui, sont un des spectacles les plus nobles et les plus doux à l'âme... et sur lesquels on est le moins blasé. En attendant, envoyez moi, je vous prie, cette biographie dont j'ai doublement le désir, puisqu'elle parle de Henri Mondeux et qu'elle est signée de vous.

« Agréez, etc.,

« Emile DESCHAMPS. »

« Henri Mondeux, a dit M. Emile Souvestre, paraît être bien moins
« l'objet d'un enseignement que d'une étude, il y a peu à lui donner
« mais il faut l'habituer à se servir de ce qu'il a, et lui fournir les
« moyens de révéler la source de sa supériorité, et, ajoute-t-il, c'est
« là ce que son professeur et son maître peut seul accomplir complè-
« tement. »

M. Ganot, dans un long article publié dans la *Revue Scientifique* du 13 janvier 1841 et que je regrette de ne pouvoir produire ici, discute aussi le genre d'instruction le plus favorable et il incline pour une éducation spéciale.

Enfin l'Académie elle-même, et personne ne songera à discuter sa compétence, n'a-t-elle pas approuvé le rapport de sa commission dans lequel il est dit : « *L'éducation, l'instruction de l'enfant*
« *sont elles aujourd'hui assez avancées pour pouvoir être con-*
« *tinuées et complétées en la présence et la compagnie d'autres*
« *élèves?* M. JACOBY NE LE PENSE PAS ET LES MEMBRES DE LA COMMISSION
« NE LE PENSENT PAS NON PLUS. Nous croyons d'ailleurs que l'Acadé-
« mie doit reconnaître le noble dévoûment que M. Jacoby a déployé
« dans le double intérêt de son élève et de la science; encourager
« ses efforts, le remercier de l'avoir mise à portée d'apprécier la mer-
« veilleuse aptitude du jeune Henri Mondeux; enfin ÉMETTRE LE VOEU
« que le gouvernement fournisse à M. Jacoby les moyens de conti-
« nuer son œuvre. »

Et comme je refusais la bourse offerte à Henri Mondeux, M. Hyppolite Barbier disait :

« M. Jacoby n'a pas dégénéré en portant ses exigences jusqu'au nécessaire. Henri peut devenir un jour un homme précieux pour la

France, ***il est déjà une de ses gloires.*** Mais si c'était là un privilége qui dût le faire mourir de faim, je lui souhaiterais de jeter au vent tout son bagage mathématique et de retourner à la chaumière de ses pères. Il y a des impressions qui ne meurent point... Mais le public ne l'oubliera pas; la foule se portera toujours sur les pas de Mondeux; elle y gagnera le plaisir de l'admirer et de s'instruire. »

L'avenir de Henri Mondeux est encore couvert d'un voile. Il sait peu; mais Dieu qui l'a placé tant au-dessus des autres hommes sous le rapport de sa spécialité, ne permettra peut-être pas qu'il demeure obscur ou qu'il vienne, après avoir causé l'admiration du monde savant, de tous les amis de l'intelligence, mourir comme Gilbert, sur un grabat au fond d'un hôpital. Peut-être la brillante lumière dont il est environné dans le cercle qu'il parcourt, dissipera-t-elle l'obscurité qui règne au-delà de son horizon actuel; et alors, son regard lui montrera-t-il une nouvelle carrière à parcourir. Qui sait alors ce qu'il pourra devenir.

Mais en attendant il donnera toujours dans les maisons d'éducation des séances, qui, ainsi que le dit M. Martin, recteur de l'académie d'Amiens, pourront avoir un précieux résultat, celui de favoriser chez les élèves le goût et la pratique du calcul mental, généralement trop sacrifié en France, au calcul écrit (1);

Il se fera entendre en public et les amis des sciences le viendront applaudir, car il y a, dit le *Bien Public*, dans ces soirées qu'on appelle mathématiques, parce qu'on ne les saurait appeler autrement de vives émotions, des jouissances pour l'esprit et pour le cœur. — Et, ajoute un élève de l'Ecole-Polytechnique, ses méthodes révèlent une

(1) Album de Henri Mondeux.

foule de procédés dont les plus habiles peuvent faire leur profit (1).

Hélas ! l'antique Homère erra de plage en plage ;
Le Tasse mendia; plus voisin de notre âge,
Le grand Papin de Blois,
Qui sut de la vapeur calculer la puissance,
Fut, pour prix du génie, exilé de la France,
Et vexé par nos lois.

(1) Album de Henri Mondeux.



FIN.



AVIS DE L'IMPRIMEUR.

Cette Biographie aurait dû paraître beaucoup plus tôt, mais la publication en a été retardée pour des raisons qui nous sont toutes particulières et dont l'Auteur ne saurait être responsable.

Nous devons faire cette déclaration afin que M. E. Jacoby n'encourre pas de reproches immérités de la part de ses souscripteurs.

EXTRAITS DE L'ALBUM

DE

HENRI MONDEUX.

EXTRAITS DE L'ALBUM

DE

HENRI MONDEUX.

Je viens d'entendre le jeune Henri Mondeux, j'en suis sorti avec l'étonnement et l'admiration qu'il a partout excités. Il me semble que l'on ne peut porter plus loin la faculté des abstractions; la sûreté d'une mémoire pour ainsi dire toute numérique, ne suffirait pas pour rendre raison des phénomènes qui sortent de sa tête; il faut qu'il ait trouvé des méthodes qui nous sont inconnues. Il parle les nombres plus facilement que nous ne parlons nos idées.

Annecy, 9 juillet 1844.

† Louis, évêque d'Annecy.

Felix puer, sit semper plenus grâtia coram Deo et hominibus.

Bellovaci 5a nov. an. 1841.

CHENAILLE,
Vic. gen. Bellov.

✝ PETRUS Ma.
Episc. Bellov.

—

Les plus beaux dons de la nature ne sont rien, s'ils ne trouvent leur application.

Horace VERNET.

Versailles, janvier 1841.

—

Toi qui te fais un jeu du plus rude problême,
Toi qui sais arracher tant de secrets aux Cieux,
O toi de qui la voix est la voix de Dieu même,
Dis-moi quand le soleil renaîtra pour mes yeux.

J. ARAGO.

—

Compter devant la France, mon cher petit Mondeux, cela est fort bien, fort admirable, comme tu le fais; mais hélas ! il faudrait aussi pouvoir compter sur elle.

Hyppolite BARBIER.

—

Que le bon Dieu daigne permettre que les heureuses dispositions dont il t'a doué, se développent et servent au bien de l'humanité.

Prince de SHAFKOSKOY.

—

Sous un beau front d'enfant tu caches la science
Et Dieu t'a conservé toute ton innocence.
Le savant te consulte et reçoit tes avis,
La mère en te voyant dit : « Que n'est-il mon fils. »

Comtesse Ol. M. de LERNAY.

—

Siècle sans âme et sans croyance,
Profond et froid calculateur,

Qui veux soumettre à la science,
Et la nature et son auteur;
Démens ton étroite mesure;
A cet effort de la nature
Admire et reste confondu;
Un enfant, étrange problème,
Apparaît, et dans ton art même
Presqu'en naissant il t'a vaincu.

NOTELLE.

Estaire, 8 avril 1842.

—

Il est, mon cher Mondeux, une opération
Qui mettrait en défaut, je pense
Votre sublime intelligence.
— C'est le calcul de la puissance
Où s'élève pour vous mon admiration.

Gustave VAEZ.

—

A la fin du banquet que les élèves de l'institution de M. l'abbé Poiloup offrirent à Henri Mondeux, les toasts suivants lui furent portés.

Le grand quartier de l'Institution Poiloup, à Henri Mondeux.

Poursuis, jeune berger, ta savante carrière,
A ta couronne aussi nous mêlons une fleur!
Mais, oh! grand Dieu ! que sont les fleurs de notre terre...
Brillantes le matin et le soir sans couleur !

Laissons donc, laissons-là cette gloire éphémère,
Formons pour l'orphelin de plus utiles vœux ;
De nos cœurs vers le ciel s'élève une prière !...
Que toujours innocent il soit toujours heureux !

Qu'il garde aussi sa foi ! Non, de ton beau génie
Tu n'oublieras jamais, Henri, quel fut l'auteur.

Méprise les discours, les rêves de l'impie :
Ses pensers sont trop bas et trop noble est ton cœur !

Victor Ferez.

Puis ensuite un enfant bien jeune encore, mais qui porte un grand nom, le jeune Gustave de Châteaubriand, se leva et dit au nom de ses condisciples.

Le petit quartier à Henri Mondeux.

Ici nous poursuivons la vertu, la science;
Toi plus heureux que nous, dans tes riches trésors
Du Dieu qui la créa puisant l'intelligence,
Tu peux pour la vertu garder tous tes efforts.

—

Le pensionnat des frères de la doctrine chrétienne à Passy, à M. Jacoby.

Monsieur,

La jeune Société littéraire dont j'ai l'honneur d'être le président me charge d'être auprès de vous et de votre étonnant élève, l'interprète de nos sentiments d'admiration et de reconnaissance. Je devais solliciter, en son nom, la permission d'écrire sur votre album une petite pièce de vers que j'avais commencée; je me borne, pour ne pas être indiscret, à une simple pensée. Ce sera sans doute, la plus humble des fleurs qui vous sont offertes chaque jour, mais si les brillantes corolles et les parfums suaves vont bien à une guirlande, ils n'y vont pas seuls, il y a toujours place pour quelques fleurs moins éclatantes et plus modestes.

. . . .

Mais il est un problème : où trouver le bonheur ?
Pâtre de la Touraine, on tresse des couronnes
A la science, au génie, ainsi qu'à la valeur :
Ni ces lauriers, ni ceux qu'en courant tu moissonnes
Oh ! non, ce n'est pas le bonheur !
La vie est un problème; — aux cieux est la réponse.

Em. Tourtourat, élève de première classe.

Que Monsieur Henri Mondeux, dans un âge aussi jeune, puisse de tête faire des calculs aussi difficiles et répondre avec autant de justesse et de promptitude, cela doit étonner tout le monde et fortifier les cœurs chancelants sur l'omnipotence et la grandeur de la puissance divine. Si ce jeune homme intéressant continue à savoir utiliser son immense intelligence, en suivant les conseils si utiles et si sages de M. Emile Jacoby, il promet de devenir un jour, un homme remarquable.

NOURRI-EFFENDI,
Ambassadeur de la Sublime-Porte.

Paris, 13 mars 1841.

—

Soyez bon et reconnaissant pour l'ami qui s'est chargé de vous. Je ne vous souhaite point les dons de l'intelligence, vous les avez et vous ne les perdrez pas; mais gardez votre bon cœur d'enfant.

GEORGES SAND.

—

A M. Henri Mondeux.

Je forme des vœux afin qu'un jeune homme qui manifeste une aussi grande puissance de calcul, applique cette rare faculté a élever de plus en plus son intelligence et pour devenir un des ornements de la science et de son pays.

Baron Ch. DUPIN.

—

Vous devez être d'autant plus reconnaissant envers Dieu que la faculté que vous avez reçue est un don purement gratuit, et votre reconnaissance fera que vous mériterez le don.

BALLANCHE.

Je saisis cette occasion pour témoigner à M. Emile Jacoby, toute mon admiration pour son élève, le jeune Henri Mondeux, qui a résolu en ma présence des problèmes d'algèbre de la manière la plus extraordinaire et avec une promptitude qui étonne les cerveaux les plus

exercés. Ce jeune homme est selon moi, destiné à rappeler les plus grands géomètres dont la France puisse s'honorer. Je n'émettrais pas cette opinion si je ne l'avais entendue moi-même exprimer de la bouche des hommes de la science.

9 février 1841.

Antoni DESCHAMPS.

—

Heureux enfant, remerciez Dieu de ses grâces, et soyez modeste pour être digne d'être savant, bon pour être digne d'être heureux.

Ch. NODIER.

—

. . . .

Dieu, Trinité, cause des causes,
Clairs symboles à qui sait voir;
Nulle obscurité dans les choses,
C'est en nous-mêmes qu'il fait noir!
Dans l'Eden aux regards de l'âme,
Les mystères en traits de flamme,
Faisaient luire leur sens caché;
Mais, depuis sa chute première,
L'homme a jeté sur la lumière
Les ténèbres de son péché.

Emile DESCHAMPS.

Mars 1841.

—

Toujours ce globe étroit dont l'homme est possesseur,
A sous plus d'un aspect vu briller le génie :
Toujours le nombre et l'harmonie
Ont semblé le frère et la sœur.

Le comte GASPARD DE PONS.

—

Ce qui me frappe dans cet enfant, ce n'est ni sa prodigieuse aptitude à résoudre un problème, ni sa faculté de calcul, mais sa manière

d'aborder une question *par le chemin le plus court*. Pour qu'il trouve ainsi toujours et de prime abord le moyen abréviatif, il faut qu'il y ait en lui une méthode particulière, différente de celle commune, et c'est la formulation de cette méthode (qu'il suit jusqu'à ce jour par simple instinct) que l'on doit obtenir de lui. Mais pour cela il lui faut faire étudier ses procédés à lui-même, les dégager lentement des limbes, en lui donnant les habitudes de généralisation ; il faut accointer enfin cette intelligence qui a, en elle, une méthode dont on sent les mouvements au dehors, mais dont on ne connaît pas l'intime conformation.

Or, un enseignement ordinaire ne peut évidemment atteindre ce but. Faire passer cet enfant par les longs chemins qui en énervent tant d'autres, alors qu'il en a trouvé de plus courts, c'est proposer au petit Poucet une paire de sabots en échange de ses bottes de sept lieues. Les méthodes artificielles que les maîtres indiquent et que les élèves acceptent parce qu'ils n'en ont point d'autres qui leur soient personnelles, ne pourraient que dévoyer cet esprit. Mondeux, en un mot, nous paraît être bien moins l'objet d'un enseignement que d'une étude : il y a peu à lui donner, mais il faut l'accoutumer à se servir de ce qu'il a, et lui fournir les moyens de révéler la source de sa supériorité. C'est ce que son professeur et son maître peut seul accomplir complètement.

Février 1841.

Emile Souvestre.

—

A quel point l'éducation peut-elle élever les forces de l'esprit? C'est un problème qui se résoudra par celle du jeune Henri Mondeux. Aussi désiré-je vivement qu'on le conduise promptement à Paris, et qu'on le présente à mon ami Thénard, auquel je crois donner une nouvelle preuve d'amitié en recommandant un tel sujet à toute sa sollicitude enseignante.

Le préfet, Maurice Duval.

La poésie des Nombres.

Les *nombres*, jeune enfant, dans le ciel t'apparaissent
Comme un mobile chœur d'esprits harmonieux,
Qui s'unissent dans l'air, se confondent, se pressent
En constellations faites pour tes grands yeux;
Nos chiffres sont pour toi de lents degrés informes,
Qui gênent les pieds forts de tes *nombres* énormes,
Ralentissent leurs pas, embarrassent leurs jeux.
Quand ta main les écrit, quand pour nous tu les nommes,
C'est pour te conformer au langage des hommes,
Mais on te voit souffrir de peindre lentement
Ces esprits lumineux en simulacres sombres,
Et par de lourds anneaux d'enchaîner ces beaux nombres
Qu'un seul de tes regards contemple en un moment.
Va, c'est la poésie, encor, qui dans ton âme
Peint l'algèbre infaillible en symboles de flamme,
Et t'emplit tout entier du divin élément :
    Car le poëte voit sans règle
    Le mot secret de tous les sphynx ;
    Pour le ciel, il a l'œil de l'aigle,
    Et pour la terre l'œil du lynx.

Alfred DE VIGNY.

Paris, 28 avril 1841.

—

Messager, ici bas, du temps inexorable,
    Des ans poursuis l'addition.
D'un éclair de plaisir, calculateur aimable,
    Crains pour nous la soustraction.
Rends l'heure qui s'enfuit plus lente, plus durable
    Par la multiplication.
Et quand il s'agira de ton art admirable,
    Ne crains pas la division.

Eug. DE MONGLAVE.

Vous avez de bonne heure, mon cher Henri, appris qu'il fallait attendre bien peu des hommes ! Puisse, cette leçon de la providence,

mon enfant, vous inspirer un redoublement de reconnaissance et d'affection pour ceux dont le cœur est venu en aide à la belle intelligence que vous tenez de Dieu ! aimez, vénérez celui qui vous a recueilli, soigné, instruit, celui qui a souffert pour vous... Soyez bon, docile, religieux, persévérant dans le bien, le ciel a toujours en réserve quelques couronnes pour ces belles qualités de l'âme. Il n'est personne, mon cher Henri qui désire plus que moi de vous les voir obtenir.

Baronne Marie de L'Epinay.

Paris, 12 mai 1841.

—

Mon cher Mondeux, en assistant à la séance d'hier, que vous donniez au Théâtre des Arts, je me suis surpris des larmes dans les yeux, vous m'intéressiez, m'attendrissiez au point que je ne voyais et n'entendais plus que vous dans cette salle immense. Mondeux, le ciel vous a doué d'une faculté qui doit peut-être rendre votre nom immortel... Du courage.

Bouffé.

Rouen, 30 juin, 1842.

—

C'est le grand génie qui se manifeste dans le jeune Henri Mondeux. Les étonnantes facultés de cet enfant portent le doute dans les esprits, et l'on se surprend à supposer un compère dans toute personne qui l'interroge, car sa conception devance pour ainsi dire les questions, et il semble bien plutôt deviner la solution des problèmes que se livrer à des calculs de chiffres pour y arriver.

Mais aussi, c'est un noble sentiment qui porte M. Emile Jacoby à se dévouer corps et âme pour donner à ce génie les moyens de se développer et de se produire au grand jour. Sans lui, ces hautes facultés du jeune pâtre restaient ensevelies dans les campagnes de la Touraine, elles étaient perdues pour la science ; et, cette pensée qui fait mal, inspire à tous les cœurs généreux un sentiment de profonde reconnaissance pour le philantrope sans fortune, qui consacre tout ce qu'il a de forces et de moyens à donner l'existence et la vie à une aussi puissante intelligence.

J'admire le jeune Mondeux, j'aime le noble caractère de M. Emile Jacoby.

De Lapeyrouse de Villestivaux.

A M. Henri Mondeux.

Vous franchissez d'un pas une immense carrière,
La science pour vous n'a point d'obscurité,
Béni soit le Seigneur, qui peut à la poussière
Donner un tel reflet de sa divinité.

L. COUEFFIN.

Bayeux, 12 juin 1841.

—

A M. Henri Mondeux.

O vous qui pénétrez les mystères des nombres,
Vous qui savez si bien les montrer à nos yeux,
Pour vous sont les rayons et pour nous sont les ombres,
Et votre nom, Henri, doit aller jusqu'aux cieux.

COUEFFIN,
Ancien élève de l'Ecole Polytechnique.

—

Loin du bruit, loin du monde, à l'abri du vallon,
Le ciel pour le calcul prédestina ton front,
Ton génie inspiré ne connut point d'enfance,
Et seul tu t'élanças vers la vaste science
Que notre esprit borné parcourt avec lenteur;
Mais tu sentais en toi le dieu révélateur.
Oui, c'est lui qui t'anime, alors que ta pensée,
Sous tes doigts palpitants, se montre retracée,
Et que le front baissé, dans ce dédale obscur,
Tu t'avances sans crainte et d'un pas ferme et sûr.
Avant que notre main puisse aligner les nombres,
Ton œil a pénétré leurs détours les plus sombres.
Ainsi, Pascal enfant, dans le calme des bois,
Sentait en lui parler une secrète voix;
Ses œuvres de son nom transmirent la mémoire,
Ton génie est le même, et même soit ta gloire !

Un élève du Collége-Rollin.

A M. Henri Mondeux.

Enfant, vous êtes un problème
Que nul encor n'a résolu,
Car Dieu, qui vous aime, a voulu
Qu'il fût un secret pour vous-même.

M. de Villers.

—

L'intelligence n'est point un fruit de l'éducation : elle naît avec l'homme et meurt avec lui.

Molé-Gentilhomme.

—

Je ne puis qu'admirer!

Saint-Edme.

—

Toi qu'il faut connaître pour croire
Combien dans ton jeune cerveau
Se fertilisa la mémoire,
Quand Dieu sur ton humble berceau
Fit planer cette intelligence,
Dont le flambeau mystérieux
T'allait révéler la science
Que le savant dérobe aux cieux,
Comme une plante sans culture
Tu grandis dans l'obscurité.
Ton seul guide fut la nature,
L'étude ne t'a rien prêté;
Et pourtant tu confonds Barême
Aussitôt que tu l'as voulu,
Oui, ta mémoire est un problème,
Qui par Dieu seul est résolu.

Théodore Lebreton,
de Rouen.

A Henri Mondeux.

Bientôt peut-être, grâce à l'instinct admirable
Qui te guide au milieu de cent calculs divers,
Tu nous diras combien il est de grains de sable
Ou bien de gouttes d'eau dans nos plus vastes mers.
Peut-être sauras-tu bientôt par chaque année,
Ce qu'il mûrit d'épis et ce qu'il naît de fleurs,
Par combien d'astres d'or la nuit est couronnée
Et combien un rayon comporte de couleurs.
Sans doute tu sauras mille choses encore
Qu'on ne soupçonne point, qu'on n'imagine pas.
Mais lorsque tu sauras tout cela dans ton âme,
Apprenant à grouper de nobles sentiments,
Oh ! tâche de savoir au cœur de chaque femme,
Cher Henri, ce que Dieu met de saints dévoûments.
Si tu le découvrais jamais près des poëtes
Qui calculent fort mal, presse-toi d'accourir,
Leur nombrer ce qui fait leurs extases muettes
Qu'ils ne savent compter, mais qu'ils savent chérir.

Beuzeville, ouvrier potier en étain, de Rouen.

—

Hier, 1er mars, mon jeune et cher compatriote Henri Mondeux vint me voir accompagné de son mentor M. Jacoby; je lui fis une question dont la solution m'avait coûté dix minutes de travail ;

— Un amiral est chargé de diriger aux Grandes-Indes une flotte composée de 15 vaisseaux contenant chacun 527 hommes d'équipage. Le trajet sera de 6 mois ou 183 jours. Chaque individu consomme par jour un biscuit et demi de mer ; combien faut-il que l'amiral pour alimenter tout son monde, fasse embarquer de biscuits ? — Au bout de 20 secondes environ, le jeune Mondeux, ayant fait dans sa tête tous les calculs nécessaires, me répondit : « Il lui faudra *deux millions cent soixante-neuf mille neuf cent vingt-deux biscuits et demi.* » Chiffre égal en effet à celui que m'avait produit mon travail particulier.

Ce seul trait suffit, je pense, pour donner une juste idée de la rare,

de la miraculeuse intelligence que ce jeune pâtre a reçue de la nature, et je ne doute point que, développée et guidée par son second créateur, elle ne donne à la France un mathématicien célèbre, innovateur, et à ma belle Touraine un nom illustre de plus. C'est mon vœu le plus sincère que j'ai exprimé, non sans une vive émotion, à mon jeune compatriote, en déposant un baiser septuagénaire sur son front large, expressif, annonçant déjà toutes les vibrations du génie qui fermente.

Paris, 2 mars 1840. BOUILLY.

A Henri Mondeux.

Lorsque jetant au loin papier, plume, écritoire,
Mondeux, nous t'avons vu, par ta seule mémoire,
Résoudre en peu d'instants des problèmes forts longs,
Notre admiration et nos mains libérales
Ont fait pleuvoir sur toi des bravos; et nos salles
Longtemps ont retenti dans leurs angles profonds.

Il est si beau de voir ta tête arithmétique,
Combiner d'un seul jet la valeur numérique
Qu'offrent dans leurs rapports mille chiffres divers,
Et d'admirer comment, de ta jeune cervelle,
A chaque question, sortent par étincelle,
Les nombres qu'à loisir un autre a découverts.

Pourtant, quand sans parler, tu fis vibrer ta lèvre,
Quant tu serras les poings, nous crûmes que la fièvre
S'emparant de tes sens, soudain t'illuminait;
Nous crûmes (notre erreur fut vraiment à confondre!)
Qu'un élan machinal te faisait nous répondre
Et deviner d'instinct ce qu'on te demandait.

Mécanisme tout pur, hasard d'intelligence,
Disaient ainsi que nous, ceux qui de la science
Nous ouvrent, dans leurs cours, les sentiers épineux,
Mécanisme étonnant, heureux, inconcevable,
Mais qu'un procédé sûr ne peut rendre applicable,
Et qu'il faut mettre au rang des faits infructueux.

Aussi, lorsque tout haut, tu refis chaque compte,
Honteux de nos soupçons notre main devint prompte
A te dédommager d'un doute injurieux;
Puisqu'il fut évident qu'une heureuse nature
Te montrait une règle aussi courte que sûre
Pour faire, en te jouant, des calculs monstrueux.

Pâtre calculateur, reçois donc notre hommage,
Puisse-t-il, animant ton généreux courage,
Te faire dévorer le cirque d'un seul bond !
Puisse la théorie, aidant à la pratique,
Faciliter pour toi, du champ géométrique,
Les problèmes offerts à ta mâle raison !

Les élèves de l'Ecole préparatoire de Marine, dirigée par
M. Loriol.

Paris, ce 23 mars 1841.

—

A Henri Mondeux.

Honneur à ton génie, ô pâtre de Touraine
Toi que je vis enfant aux longs cheveux d'ébène
A l'œil limpide et noir.
Jeune homme maintenant et parcourant encore
La France, ton pays, que ton génie honore,
Dont tu feras l'espoir.

Dieu, ce soleil du vrai, de ses rayons sans ombres
Eclaire tes regards sur la sphère des nombres
O pâtre, et tu les vois,
Comme en un clair tableau, dans leurs rapports intimes,
Dans leurs combinaisons, leurs profondeurs sublimes
Dans leurs exactes lois.

Un problème se pose et soudain de ton âme
Dans ta sérénité, je vois percer la flamme,
Lorsque rapidement

Tu pars à la recherche et que tous les obstacles
Tombent sur tes sentiers par les puissants miracles
D'un génie effrayant.

Le poète inspiré pour un beau paysage,
Le héros qui décrit le plan noir du carnage,
L'éloquent orateur,
N'ont pas l'activité, l'essor, de ton génie,
Lorsqu'il vole, aigle altier, dans sa sphère infinie,
Pâtre improvisateur.

Dominant tout un cercle, écrasant l'auditoire,
Sous ta raison suprême et ta vaste mémoire,
Fils de la Vérité,
Si tu soutiens ses droits lorsque sa voix t'inspire,
Pour tes rares erreurs, tu sais, tu sais les dire
Avec simplicité.

Tel le vit Arago : mais roi dans son domaine,
Il ne sut qu'admirer le pâtre de Touraine
Maître peu généreux,
Il craignit de l'aider en sa jeune carrière,
De peur qu'un nouvel astre, à sa vive lumière
N'enlevât trop de feu.

Hélas ! l'antique Homère erra de plage en plage;
Le Tasse mendia ; plus voisin de notre âge,
Le grand Papin de Blois,
Qui sut de la vapeur calculer la puissance
Fut pour prix du génie exilé de la France
Et vexé par nos lois.

Et toi, Mondeux, des pleurs ont voilé ta paupière,
Un soir, où devant moi, tu parlais de ta mère,
Qui pour ton avenir
Se désolait de voir ta haute intelligence
Et te disait : enfant n'aime pas la science
Je te verrais souffrir.

Oui, je sais des douleurs que nul ne peut comprendre,
Et ce sublime enfant, quittant tout pour prétendre
Au faîte du bonheur,
Doit vaincre les jaloux près du but de la gloire,
Avant de rendre heureux les siens dont la mémoire
Est si vive en son cœur.

Orléans, 10 mai 1845.

Félix Lemaire.

A Henri Mondeux.

Sur les bords consacrés par les chants de Virgile,
Naguère on nous a dit qu'un pâtre de Sicile
Ressuscitait le siècle d'or
Où vivait Archimède, où, poète des nombres,
Pythagore jetait dans leurs dédales sombres
Le fil qui nous y guide encor.

Que Mangiamelle, chose étrange et sublime!
Des mystères du nombre interrogeait l'abîme
Donnait, — magique procédé
Inconnu des humains, peut être de lui-même, —
Au terme le plus court, n'importe le problème,
Donnait le chiffre demandé;

Puis, qu'on voyait monter sur l'horizon de France
Un nom qui soulevait dans l'humaine balance
L'autre nom rival et jaloux !
De prodiges pareils nos âmes étonnées,
Vers le doute déjà hésitaient entraînées...
Quand tu vins au milieu de nous !

Qui peut suivre ton âme en sa course étonnante?
Comme l'onde mugit et se presse écumante
Dans le lit étroit du torrent;
Au travers des rochers s'élance furieuse
Et tombe tout-à-coup, cascade merveilleuse,
Dans les bras du gouffre béant.

De même ton génie insensible à la crainte,
Du nombre ose affronter l'immense labyrinthe
Pour suivre son ferme labeur,
Son poème abondant d'harmonie et de rythme,
La fraction sans fin, avec son logarithme
Et son premier générateur.

Va, marche d'un pas sûr au chemin de la vie,
Hâte-toi vers la gloire en dépit de l'envie,
Entouré d'hommage et d'amour,
Va frère ! Mais qu'un jour de nous il te souvienne
Quand de se faire un nom avec courage et peine
Le sort marquera notre tour.

Frère ? oui ! car notre main de ta sauvage étreinte
L'espace d'une nuit a conservé l'empreinte :
Hélas ! il est vrai que le temps
Sur le marbre et la chair, dans l'esprit même efface
De notre souvenir la plus profonde trace;
Mais le cœur retient plus longtemps.

Jᵉⁿ, Bᵉ.

Annecy, 10 juillet 1844.

—

Hercule du calcul, tes travaux admirables,
Inspirent à l'esprit une sorte d'effroi,
On croit errer dans le pays des fables
On te voit, on t'écoute et l'on n'a pas la foi.

Auguste de Juge.

—

Je n'admire pas ton génie, Mondeux, il m'épouvante !

H. Burat de Gurgy.

8 juin 1845.

—

Au pied de son troupeau, simple enfant de quinze ans,
Duval sur un tronc d'arbre évoquant les étoiles,

Vis-tu celle d'Henri réservée à nos temps
De son obscur berceau transfigurer les voiles ?
Tous deux frères des champs, pleins du céleste feu,
Par le même sentier, arrivés à la vie,
N'ayant pour tout blason que le sceau du génie.
Le génie est du peuple et son seul maître est Dieu !....

Antonio WATRIPON.

Beauvais, 9 novembre 1841.

—

Pâtre de la Touraine, enfant aux longs cheveux,
D'où tiens-tu la science ?... En lisant la nature
Les sublimes accords de la terre et des cieux
T'auraient-ils révélé le nombre et la mesure ?

Ou bien pour que jaillît du fond de ton cerveau
Le nombre étincelant, Dieu, d'une sainte flamme
Aurait-il, sur ton front, gravé le noble sceau
Et d'un rayon céleste illuminé ton âme?

Enfant, aux pas géants qui, déja, devant toi
Vois s'incliner vaincus les rois de la science,
Dans ton sublime essor, dis-moi, Mondeux, dis-moi
Où t'arrêteras-tu, puissante intelligence !

Ah ! si le fruit répond à sa précoce fleur
Henri, si l'âge mûr est digne de l'enfance,
Qui pourait mesurer ta future grandeur
Et quel œil sonderait ton avenir immense ?

Léon WOCQUIER,
de la société littéraire de l'université de Louvain.

—

Je suis incapable d'apprécier le mérite de M. Mondeux, car je sais à peine compter, mais j'admire de tout mon cœur la simplicité et la manière noble avec laquelle M. Jacoby, contribue à développer et faire valoir cette intelligence extraordinaire.

Comtesse de BRADY.

Paris, 22 juillet 1841.

Je suis l'interprète de tous les sociétaires de la loge maçonnique de *Mars et les Arts* qui ont eu le plaisir d'entendre le jeune Henri Mondeux, en attestant que sa facilité à résoudre les problèmes qui lui ont été posés, tient presque du prodige, eu égard à son manque presque complet d'instruction, et prouve que l'auteur de toutes choses l'a doué d'une organisation exceptionnelle, qui, bien dirigée, comme elle paraît l'être, ne peut manquer de contribuer aux progrès de la science ainsi qu'au bien de l'humanité.

T. Cheguillaume ∴.

Nantes, 12 avril 1840.

—

C'est la première fois, Henri, que mon nom se trouve dans un semblable recueil. C'est vous dire que je suis difficile en fait de prodiges et que je ne reconnais pas tous ceux qui s'intitulent tels.

Je vous félicite, heureux enfant, d'être placé sous la tutelle d'un homme distingué qui, tout en protégeant votre enfance, développera encore vos facultés intellectuelles.

La loge de *Thémis* m'a chargé de vous exprimer tout le plaisir que lui a fait éprouver votre intéressante séance; je suis heureux de joindre mes félicitations aux applaudissements qui ont accueilli la solution des problèmes si divers et si compliqués qui vous ont été soumis et qui ont été constamment résolus par vous avec autant de précision que de promptitude. Rien jusqu'alors ne pouvait donner l'idée d'une faculté aussi prodigieuse. Notre surprise a égalé notre admiration.

Cambrai, 21 septembre 1845.

Ch. Morat, V∴.

—

Je suis heureux que mon institution ait été la première, à Paris, qui ait accueilli le jeune Henri Mondeux, et qui l'ait proposé à l'admiration de la jeunesse des colléges, émerveillée d'une si rare intelligence. La séance que M. Jacoby a bien voulu nous accorder était d'autant plus intéressante pour nos élèves et leurs répétiteurs, comme pour les professeurs du collége royal de Charlemagne, qu'il y a trois ans, ils avaient eu le plaisir d'interroger le jeune sicilien Vito Mangiamelle. Ils ont pu faire une comparaison curieuse entre ces deux natures vrai-

ment privilégiées. La plupart des questions adressées à Vito, ont été posées à son rival, qui a toujours eu sur lui une incontestable supériorité.

Le plus grand bonheur du jeune Mondeux, c'est d'avoir trouvé un bienfaiteur digne de la haute mission que le ciel semble lui avoir réservée, en lui confiant cet enfant extraordinaire dont il a entrepris si généreusement l'éducation.

C'est une grande tâche que M. Jacoby s'est imposée.

Nous aimons à croire que la reconnaissance de l'élève développera de plus en plus ses merveilleuses dispositions, et qu'elle sera le plus beau titre de gloire de son digne maître.

MASSIN,
Doyen des chefs d'institution à Paris.

—

Le jeune Henri Mondeux a donné dernièrement dans mon institution et en présence de mathématiciens et de professeurs de mérite, une séance dont le souvenir ne s'effacera jamais. En voyant cet enfant faire usage de la science extraordinaire que la nature lui a si libéralement départie, nous avons tous éprouvé un enthousiasme inexplicable.

Fanny AUBERT, institutrice.

Nantes 13 avril 1840.

—

Je rends avec plaisir le témoignage le plus favorable à l'intelligence du jeune Mondeux qui a donné aujourd'hui une séance au collége royal. La rapidité et la précision de ses réponses, la pureté de ses méthodes ont singulièrement intéressé nos professeurs de science et quatre-vingts de nos élèves. Nous l'avons regardé comme supérieur au jeune Mangiamelle, surtout en ce que son talent n'a point un caractère machinal.

THÉRY,
Proviseur du collége royal de Versailles.

—

Le colonel, commandant le collége royal militaire de la Flèche, a

vu et interrogé le jeune Mondeux âgé de 13 ans, présenté par M. Jacoby; et c'est avec un vrai plaisir qu'il consigne ici le témoignage de son admiration. En présence des élèves, des fonctionnaires et autres personnes de la ville, cet étonnant enfant a fait preuve d'une intelligence supérieure pour la science des nombres, et d'une rare aptitude à résoudre en fort peu de temps, les problèmes les plus longs et les plus difficiles.

La Flèche, le 14 février 1840.

De Haenigsegg.

—

Le jeune Henri Mondeux a été entendu par nos professeurs de mathématiques et les plus forts élèves de spéciales et d'élémentaires; ils ont été frappés de la puissance d'intelligence et de mémoire avec laquelle il calcule et résout des problèmes difficiles. Ils l'ont comparé et préféré à Mangiamelle en ce qu'il semble avoir plus que lui la conscience de ce qu'il fait et qu'il rend un compte plus exact et plus naïf des procédés qu'il emploie.

J. Pierrot,
Professeur du collége royal Louis-le-Grand.

—

Henri Mondeux est venu passer quelques heures dans le collége Rollin, et maîtres et élèves ont été également frappés de cette aptitude prodigieuse à résoudre, en un moment, les problèmes les plus difficiles; mais ce qu'ils ont admiré en lui, c'est la netteté, la précision avec laquelle il explique ensuite la manière dont il a procédé, et cette manière est toujours la plus simple, la plus courte, la plus exacte. Il y a donc chez lui, non pas seulement effort prodigieux de mémoire, mais aussi exercice constant de l'intelligence. C'est une bienheureuse organisation dont la science doit attendre beaucoup, si le travail lui donne tout son développement.

De Fauconpré,
directeur du Collége-Rollin à Paris.

—

Le jeune pâtre Henri Mondeux a étonné et ravi les élèves de notre séminaire par la solution spontanée des problèmes les plus ardus.

Enfant prodigieux, souviens-toi de ton créateur qui a tant fait en poids, en nombre et en mesure.

J.-B. Van Hemel,
supérieur de la 1re sect. du séminaire
archiépiscopal de Malines.

Malines, 10 juin 1842.

—

Le jeune pâtre de la Touraine, Henri Mondeux, a étonné les professeurs et les élèves du collége Saint-Gervais à Liége, par sa prodigieuse facilité à résoudre en peu d'instants les problèmes les plus compliqués.

Rossaert, S. J., recteur.

Liége, 4 juin 1842.

—

La société des sciences naturelles de Seine-et-Oise, après avoir entendu pendant plus d'une heure le jeune Henri Mondeux, lui a exprimé toute sa satisfaction par l'organe de son président.

Le président, Caron.

Versailles, 9 mars 1841.

—

Henri Mondeux a donné une séance extrêmement intéressante dans l'établissement que je dirige; il a résolu les questions mathématiques les plus ardues, sans aucune hésitation, avec la plus grande netteté et en donnant les renseignements les plus exacts; en un mot tous ses auditeurs ont été émerveillés d'un talent aussi prodigieux.

Bergeron,
préfet des études à l'Athénée royal de
Namur, 30 mai 1842.

—

La société commerciale de Paris (boulevard Poissonnière 14), a invité le jeune Mondeux à lui consacrer une soirée qui a eu lieu le 3 septembre 1841. Plus de 250 personnes ont assisté à cette séance du jeune pâtre qui a été pleine d'attraits pour tous.

Simonar,
secrétaire de la société.

Paris, 10 septembre 1841.

Nous avons assisté avec beaucoup d'intérêt à la séance que nous a donnée Henri Mondeux, elle a surpassé ce que nous en attendions.

A de Bozeville,
supérieure du Sacré-Cœur d'Amiens.

—

Je remercie le jeune Henri, du plaisir qu'il nous a procuré dans la séance donnée à notre pensionnat des dames franciscaines de Lille ; je n'oublierai jamais l'admiration que m'a causée la facilité avec laquelle il pénètre et résout les difficultés de la science profonde des nombres.

Puisse-t-il, lui-même, n'oublier jamais l'auteur de ce précieux don.

Mère M. Michel, supérieure.

—

Le jeune Henri Mondeux a donné, le 7 juin, une séance aux élèves du collége de Bayeux. Il est impossible de décrire l'enthousiasme que leur a inspiré sa facilité à résoudre un très grand nombre de problèmes, et la justesse de ses calculs. Puisse le ciel qui a donné à cet enfant une si grande puissance dans la science des nombres, développer également son intelligence pour les autres sciences, et Mondeux sera la merveille des siècles.

Guilmand, principal.

Bayeux, 8 juin 1841,

—

J'ai été témoin des exercices numériques du jeune Mondeux et je reste convaincu, avec les hommes spéciaux qui l'ont interrogé devant moi et plus savamment que moi, que l'étonnante faculté calculatrice dont il est doué, si elle est habilement dirigée, comme le fait espérer la sagacité de son mentor M. Jacoby, pourra un jour ouvrir la voie à de nouvelles et utiles méthodes dans les sciences mathématiques.

En attendant, je crois que les séances qu'il sera admis à donner dans les écoles publiques, comme il en a donné avec mon autorisation, à l'école normale primaire et au collége royal d'Amiens, pourraient

avoir un précieux résultat, celui de favoriser chez les élèves le goût et la pratique du calcul mental, généralement trop sacrifié en France au calcul écrit.

Le recteur de l'académie, MARTIN.

Amiens, le 18 novembre 1841.

—

Nous avons été très satisfaite de la séance donnée par le jeune Henri Mondeux dans notre maison du Sacré-Cœur, de Beauvais, où il a mérité tous les applaudissements.

Elisa de CASTEL,
supérieure du Sacré-Cœur.

—

Hier 28 juillet, le jeune Henri Mondeux a donné une séance au pensionnat de Fribourg, en présence d'une assemblée nombreuse : l'exactitude avec laquelle il a donné la solution des problèmes qui lui ont été proposés et sa manière à la fois modeste et assurée de marcher par des nombres et des calculs propres à effrayer l'imagination, ont excité l'admiration générale. Nous avons eu, dans cette séance, une nouvelle occasion de louer le souverain auteur de toutes choses qui semble, par un phénomène aussi remarquable, vouloir rappeler que toute science vient de lui.

L. JEFFRAY, S. J.
recteur du pensionnat de Fribourg.

Pensionnat de Fribourg, 29 juillet 1844.

—

Le proviseur du collége royal de Clermont certifie que M. Henri Mondeux dans une séance donnée en présence des professeurs et des élèves, a résolu plusieurs problèmes très difficiles avec l'approbation et les applaudissements de toute l'assemblée.

CAILLOT.

Clermont, le 27 janvier 1845.

—

Le proviseur du collége royal de Malines, atteste que M. Henri Mon-

deux dans une séance qu'il a donnée au collége en présence des professeurs et des élèves a fait preuve d'une haute intelligence et a résolu avec une grande précision les problèmes les plus difficiles.

Moulins, 5 mars 1844.

MOLRAGUIER.

—

Le proviseur du collége royal de Bourges est heureux d'attester que M. Henri Mondeux a donné aujourd'hui, 5 avril 1845, une séance en présence de MM. les professeurs et élèves qui ont admiré la promptitude et la justesse avec lesquelles ont été résolus tous les problèmes qui lui ont été proposés.

J. LARONCE.

—

Je soussigné supérieur du séminaire de la Chapelle-sous-Rougemont (Haut-Rhin), certifie que le jeune Henri Mondeux a donné deux séances dans le dit établissement, la première au mois de décembre 1843 et la deuxième au mois d'octobre 1844 ; qu'il a excité le plus vif intérêt et qu'il a pénétré d'admiration tant les maîtres que les élèves par la prodigieuse facilité avec laquelle il a résolu les problèmes les plus compliqués qui lui ont été proposés.

29 octobre 1844. GUINOT.

—

Pensionnat de Mademoiselle Second.

Une séance, aussi remarquable qu'intéressante, vient d'être donnée à mes élèves par Henri Mondeux; le tribut de nos éloges ne saurait rien ajouter, sans doute, à la célébrité si justement acquise du jeune pâtre, mais il constate pour moi une véritable jouissance dans le témoignage d'admiration dû à ce prodigieux talent.

Sophie SECOND.

Valence, 22 mai 1844.

En voilà assez, je pense. Si nous voulions donner toutes les attestations qui remplissent nos albums de voyage, nous en pourrions composer un énorme volume et nous fatiguerions nos lecteurs par de nombreuses répétitions. — Toutes celles que nous citons prouvent l'admiration et l'intérêt que Mondeux excite partout où il lui est donné de se faire entendre; en citant ces attestations nous payons un tribut de reconnaissance aux directeurs des établissements d'instruction publique qui ont soutenu le jeune pâtre dans sa marche et dans ses études.

E. J.



TABLE.

ERRATA.

PAGES.	LIGNES.	LISEZ		AU LIEU DE
17	(note)	plusieurs traitements ordonnés par des médecins distingués et par des somnambules etc.		
33	7	tous les hommes.	—	tous ses habitants.
33	24	sous la Loire,	—	sous la terre,
54	22	par mes amis,	—	par ses amis.
55	22	j'ai fait mon opération,	—	j'ai mon opération.
94	2	il se dérida	—	il se décida.
104	21	Château-Gonthier,	—	Châlons-Gonthier.
127	19	tant ses procédés	—	tous ses procédés.
151	2	curieux	—	curieusement.



Ouvrages du même Auteur qui paraîtront successivement.

LA CLÉ DE L'ARITHMÉTIQUE, traité de calcul mental, selon les procédés de Henri MONDEUX, avec un grand nombre de problèmes. . . . . 2 fr. 50 c.

Cet ouvrage paraîtra cette année.

ARITHMÉTIQUE COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE à l'usage des écoles primaires, élémentaires et supérieures. . . . . 1 fr. 50 c.

ARITHMÉTIQUE ALGÉBRIQUE à l'usage des colléges et des écoles préparatoires aux écoles des Arts, de Saint-Cyr, etc.

ARITHMÉTIQUE ÉLÉMENTAIRE, à l'usage des pensionnats de demoiselles.

RECUEIL de 4,000 PROBLÈMES choisis parmi ceux qui ont été présentés à Henri MONDEUX dans ses séances. . 7 fr.

TABLETTES DE VOYAGE : France, Suisse, Belgique, Hollande, etc.

Imprimerie de I. VASSELIN, rue Sainte-Croix, 13, Fécamp.

